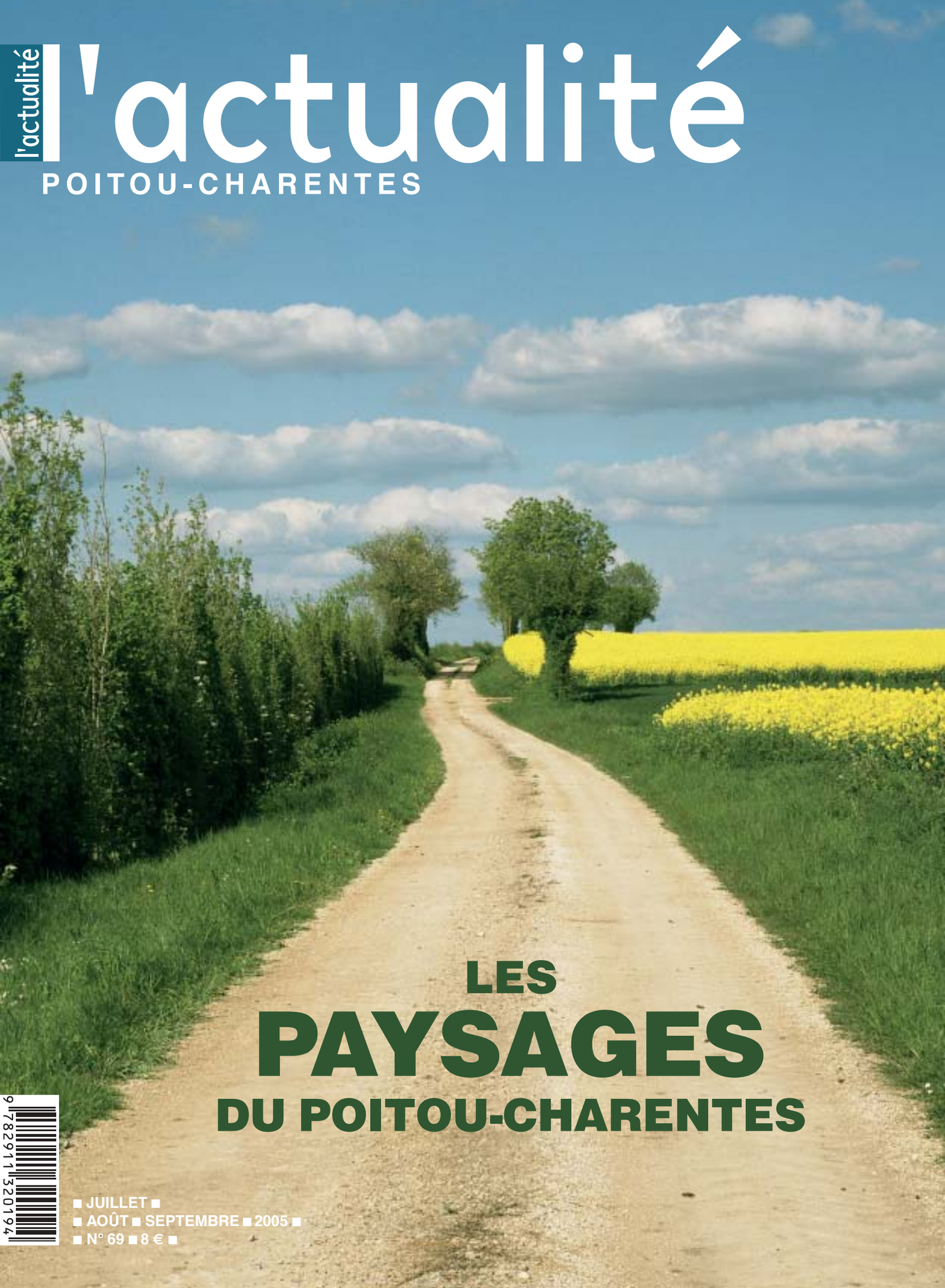
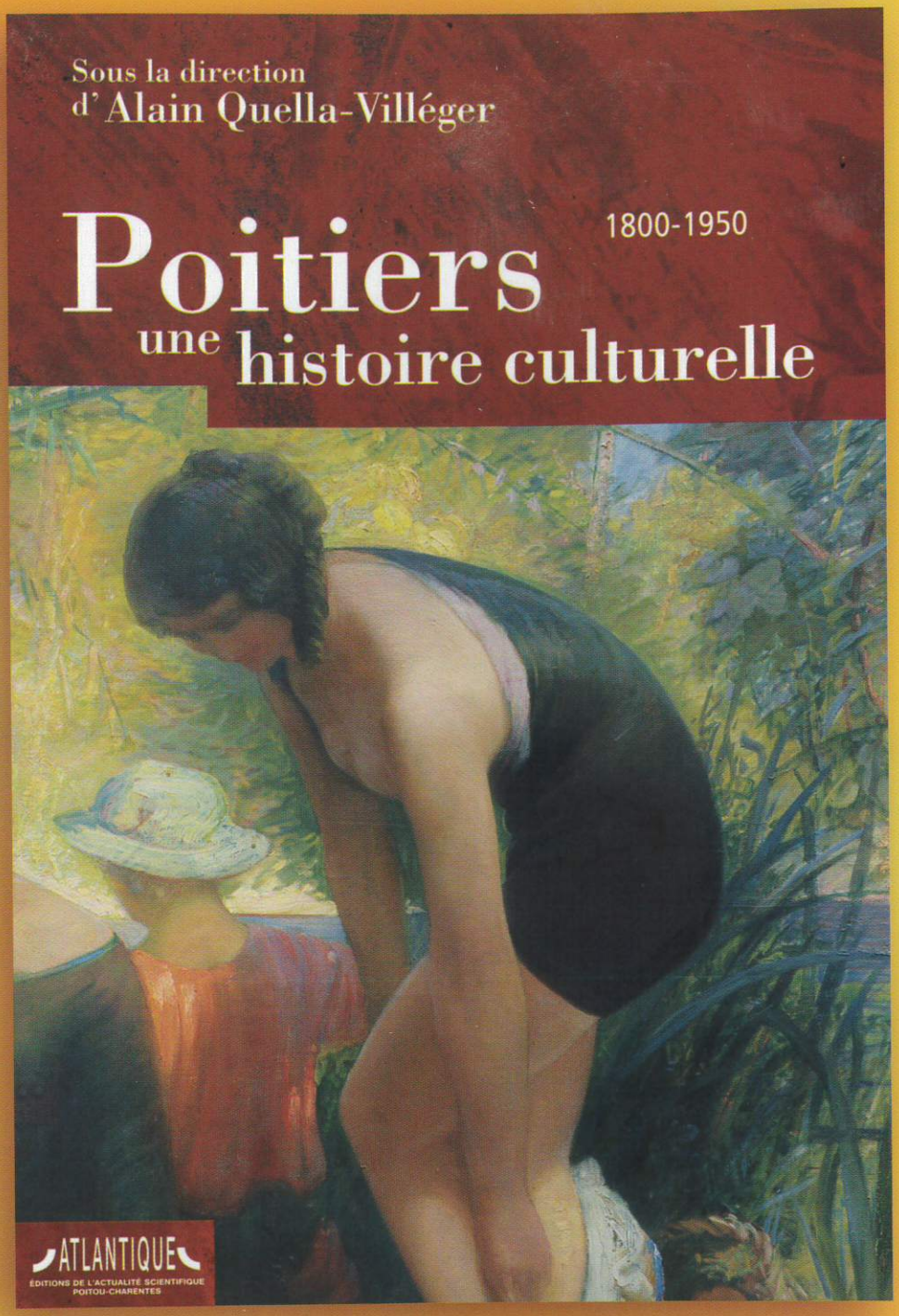
l'actualité

l'actualité
POITOU-CHARENTES



LES PAYSAGES DU POITOU-CHARENTES

■ JUILLET ■
■ AOÛT ■ SEPTEMBRE ■ 2005 ■
■ N° 69 ■ 8 € ■



Une ville ne se limite pas au cadre de vie

apparent proposé par le géomètre ; elle est avant tout patrie d'identité, de comportements, de souvenirs, de rêves. Elle aime à se raconter, mais elle oublie beaucoup et s'autocensure volontiers. Entre légende noire et légende dorée, sa mémoire officielle et festive fabrique un autoportrait satisfait, où la nostalgie et le tourisme puisent matière.

Tenter une histoire contemporaine culturelle de Poitiers durant cent cinquante ans privilégie l'individu et ses représentations, ses habitudes, ses pratiques : sociabilités, transmission des savoirs, état de l'instruction, débats politiques, personnalités, loisirs, arts, conflits. La scène poitevine révèle une richesse foisonnante, dont témoigne ici l'apport inédit d'une quarantaine de collaborateurs, ainsi qu'une abondante iconographie.

570 pages, 39 €

ATLANTIQUE
ÉDITIONS DE L'ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE
POITOU-CHARENTES

Distribué par
Geste éditions

LA DÉGUSTATION DES CRÊPES DURES COMME À CHÂTELLERAULT DE MADAME JANEQUIN ALLAIT ÊTRE UNE ÉPREUVE DIFFICILE À ÉVITER

Glen Baxter 2005

sommaire

Voie romaine près de Maisonneuve (Deux-Sèvres). Photo Claude Pauquet

8 UNE TRÈS LONGUE HISTOIRE
Les formes du relief, le tracé des cours d'eau, la nature des sols relèvent de l'histoire de la Terre. Retour sur 650 millions d'années.

17 TERRES DE KÔICHI KURITA
Les «Terres du Poitou-Charentes» (200) à la biennale d'art contemporain de Melle.

18 LA CHRISTIANNISATION DU PAYSAGE AU MOYEN ÂGE
L'Eglise médiévale a réorganisé le territoire autour des églises paroissiales : chaque village a son clocher.

20 DANS LA STEPPE DE PIERRETTE
Les Néandertaliens de Saint-Césaire vivaient dans un paysage comparable à celui du Nord de l'Europe.

22 CHARBONNIER ET NOMADE
Itinéraire de Maurice Depasse (1684-1724), maître charbonnier dans les forêts de la Gâtine poitevine et de la Charente limousine.

24 LA SOCIÉTÉ PAYSAGISTE
«Le désir de paysage est une lente construction sociale et culturelle qui part autant des expériences de chacun que des stimulations économiques, médiatiques et politiques», affirme Pierre Donadieu.

26 A CHACUN SON HORIZON
Selon le géographe Michel Périgord, le paysage est «le lieu où s'inventent les rapports de l'homme avec la nature et la société, un champ ouvert à la création».

28 INVENTORIER POUR MIEUX AGIR
Le Poitou-Charentes présente une grande diversité de paysages. L'inventaire recense 80 entités différentes.

36 UNE IMAGE PARTAGÉE
Entretien avec Isabelle Auricoste, architecte paysagiste installée en Charente, grand prix du paysage en 2000.

40 L'AGRICULTURE, LE MARCHÉ ET LE PAYSAGE
Témoignage de Samuel Arlaud, géographe et agriculteur, sur la perception des espaces ruraux, la production agricole et les filières bio.

40 INITIATIVES
Charente Nature sur le qui-vive. Rémi Marcotte, jardinier de l'éphémère. Apappa : coup de pied dans les bassines. La préservation du paysage bocager. Les élus à l'école du paysage.

46 LES COTEAUX CALCAIRES, JARDINS SAUVAGES À SAUVEGARGER
Plus d'un tiers des espèces végétales protégées dans la région trouvent refuge sur ces sols pauvres.

48 NOTES SUR L'ÎLE DE RÉ
«Fermons les yeux sur le paysage et bornons-nous à étudier les hommes», écrit Eugène Fromentin en 1862.

52 CHARTE PAYSAGÈRE POUR L'ESTUAIRE DE LA GIRONDE
Entretien avec Bertrand Folléa, paysagiste urbaniste, sur la méthode et les objectifs qualitatifs de la charte.

56 L'ÉCOSYSTÈME DE L'HUÎTRE
L'huître de Marennes-Oléron est de ces produits parfaitement identifiés à un paysage.

57 DE LA TERRE DU SEL À CELLE DES HUÎTRES
Le bassin de Marennes-Oléron est un paysage social : comment le marais salant est devenu marais ostréicole.

58 LES FRANÇAIS, LA TERRE ET LA MER
Au Centre international de la mer, réflexions d'historiens et de géographes sur les espaces maritimes.

59 L'HORIZON DE CLAUDE MARGAT
Dans ses peintures «à la chinoise», l'écrivain Claude Margat capte le Marais rochefortais qu'il arpente.

60 LA PRÉSERVATION DES ESPACES LITTORAUX
Trente ans après sa création, le Conservatoire du littoral affiche un bilan très positif, avec la protection de 70 000 hectares d'espaces naturels, représentant 900 kilomètres de rivages maritimes.

63 LA BAIE DE L'AIGUILLON
Une page extraite du livre de Jean-Jacques Salgon *Les Sources du Nil. Chroniques rochelaises*.

63 MARAIS POITEVIN : L'HOMME, LA TERRE ET LA MER
Le Marais poitevin est une pure création humaine, entreprise au VIIIe siècle, soit plus de 110 000 hectares gagnés sur le golfe des Pictons.

De nouvelles chances pour les paysages

J'ai fait de l'excellence environnementale l'une des sept grandes priorités pour notre région. Avec le développement d'une agriculture de qualité (agriculture biologique, interdiction des OGM), le soutien à la construction bois et aux énergies renouvelables, la connaissance et la reconquête de nos paysages sont l'un des axes majeurs de cette politique.
Nos paysages sont notre patrimoine commun. Façonnés, génération après génération, ils sont ancrés dans nos cultures et nos identités locales, ils font la qualité de notre cadre de vie, de notre nature, de notre quotidien.
De par sa géographie, de par son histoire, la Région Poitou-Charentes a la chance de présenter une grande diversité de paysages. Cette richesse, il nous faut collectivement la préserver.
La Région engage donc des initiatives fortes pour redonner tout leur sens à nos paysages de vallées et de marais, à la végétation périurbaine, aux plantations d'arbres au bord des routes, aux haies des plaines et des bocages. C'est l'objectif que nous nous fixons avec la mise en œuvre des plans régionaux de paysages pour la valorisation et la reconquête des paysages emblématiques ou sensibles.
Je compte sur la mobilisation de chacun d'entre vous dans un esprit de conservation de notre patrimoine mais également de création des paysages.
Individuellement, en nous faisant connaître les paysages que vous aimez au travers de photos et de dessins. Collectivement, en nous proposant des opérations de reconquête paysagère.

Ségolène Royal
Présidente de la Région Poitou-Charentes

67 LES TROGNES ET AUTRES GUEULES CASSÉES VÉGÉTALES
Les arbres traités «en têtards», notamment dans le Marais poitevin, constituent des corridors biologiques.

68 OISEAUX ET PAYSAGES SONORES
Une centaine d'espèces d'oiseaux peuvent être observées et écoutées à Poitiers.

70 PAYSAGES À DEUX VITESSES
Entretien avec Dominique Saumet, inspecteur régional des sites, chargé de mission Paysage à la Direction régionale de l'environnement .

72 PENSER LE DÉVELOPPEMENT DES VILLES
Entretien Pascal Duballet, responsable du service Projet urbain et développement durable de la Communauté d'agglomération de Poitiers.

73 TERRITOIRES DE PASCALE RÉMITA
Une peinture qui offre une nouvelle vision du paysage et du territoire à partir de représentations médiatisées.

74 VACHES LIMOUSINES
Le photographe Thierry des Ouches s'emploie à magnifier la Charente limousine.

75 JARDIN DES SENS
A Poitiers, Gilles Clément a réalisé un «jardin en mouvement» dans l'enceinte de l'hôpital Pasteur.

76 UNE SI DOUCE LUMIÈRE
Entretien avec le cinéaste Serge Roullet sur les paysages de sa Charente natale.

77 PAYSAGE D'HIVER
Antoine Jamonneau est issu de l'Institut francophone de formation au cinéma animalier de Ménigoute.

Marc Deneyer

78 ROBERT MARTEAU OU LE BONHEUR DE CHIZÉ
Entretien avec un grand poète de notre temps, né dans la forêt de Chizé en 1925. Son ambition : «Renouveler la langue française par l'humus.»

82 LE CHEMIN DES ROMAINS
L'écrivain Denis Montebello et le photographe Claude Pauquet ont suivi la voie antique de Sainte-Soline à Brioux-sur-Boutonne.

84 ADIEU BEL ANGE
Venant de La Rochelle, l'écrivain Bernard Ruhaud s'est arrêté devant la tombe d'une petite fille à Saint-Romans-lès-Melle.

86 POITOU-CHARENTES NE RESPECTE PAS KYOTO
Une Démarche initiative climat a été initiée par l'Ademe et le Conseil régional.

88 CALENDRIER DES FESTIVITÉS CULTURELLES

édito

A force d'employer le mot paysage pour désigner tout ensemble un tant soit peu cohérent (du site pittoresque aux paysages audiovisuel ou informatique), ne risque-t-on pas d'en affadir le sens, voire de susciter un rejet ? D'autres notions ont subi ce sort-là.
Cette édition de *L'Actualité* a pour ambition de réinvestir la notion de paysage, en produisant à la fois une information la plus complète possible et en suggérant des pistes de réflexion. Comme dans les précédentes éditions estivales, la pagination permet d'approfondir le sujet, sans céder aux clichés, et de mobiliser un grand nombre de spécialistes et d'acteurs.
Bien entendu, l'inventaire des paysages réalisé par le Conservatoire d'espaces naturels du Poitou-Charentes a servi de socle. A la diversité des paysages dans notre région répond la diversité des regards, ceux d'un géologue, de géographes, d'historiens, d'architectes paysagistes, de scientifiques, de militants associatifs, d'écrivains, d'artistes… et de photographes de grande classe.
Cette vision pourrait sembler hétérogène mais le paysage est en soi quelque chose de complexe. Prendre ainsi de la distance permet de révéler les éléments qui lui donnent sa cohérence. Rappelons que *L'Actualité* n'est pas une revue formatée ni académique, ce dont se réjouissent nos lecteurs, d'ici et d'ailleurs. Leurs témoignages spontanés nous confortent et nous encouragent à poursuivre ce travail de longue haleine.

Didier Moreau

l'actualité POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : jl.terradillos@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 98 ■
Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau** ■ Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos** ■ *Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel*
CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 3e trimestre 2005
Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand Graphiste – Poitiers ■ Graphi Tilt – Niort ■ Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

Projets de paysages

Dans son plan de connaissance et de reconquête des paysages, la Région Poitou-Charentes a lancé un appel à projet de paysages 2005 en direction des collectivités locales et des associations. L'objectif est d'inciter à «la mise en œuvre de plans pluriannuels de plantation et d'entretien ayant un impact significatif en matière de reconquête des paysages et de la biodiversité régionale».
Il ne s'agit donc pas de se contenter de planter 200 m de haies ou d'arborer un nouveau lotissement mais de concevoir des actions d'envergure, par exemple entreprendre une démarche globale sur l'ensemble d'une commune ou sur ses périphéries urbaines, ou sur une vallée au paysage dégradé. Les projets seront sélectionnés selon des critères qualitatifs et bénéficieront d'un soutien de la Région dont le taux d'intervention doit être à la mesure de la de la valeur d'exemplarité du projet. Un plafond des dépenses subventionnables est tout de même fixé à 50 000 € pour la conception du projet et à 250 000 € pour sa réalisation.

Thierry Girard, «Histoires de limites», Arthenay, Vienne.

Dans un premier temps, le porteur de projet formule ses intentions. Dans la phase de conception, il doit bien sûr s'appuyer sur l'inventaire des paysages établi par le Conservatoire d'espaces naturels du Poitou-Charentes et sur tous les documents d'échelle géographique inférieure (plan de paysage, schéma de cohérence territoriale, etc.). Il effectue un état des lieux, travaille avec un architecte paysagiste, prévoit des actions pédagogiques et culturelles liées au projet, établit un plan de financement prévisionnel de réalisation et de gestion.
Dans la phase de réalisation, le porteur de projet s'engage dans la durée afin d'assurer la pérennité des aménagements et plantations, la gestion et l'entretien, et sur la qualité environnementale. Des orientations sont données : choisir des espèces de végétaux indigènes ou adaptées localement, se procurer de préférence des végétaux élevés régionalement (le Grand Ouest), préférer les jeunes plants pour la haie champêtre, utiliser un paillage biodégradable plutôt que du plastique, éviter l'utilisation des herbicides.

Contact à la Région : 05 49 55 77 71
paysages@cr-poitou-charentes.fr

ELISÉE RECLUS

L'eau «jusqu'à la dernière goutte»

Eclipsé par Jules Verne, le centenaire d'Elisée Reclus (1830-1905) passe un peu inaperçu en France – il figure pourtant dans la liste des célébrations nationales. Ce géographe a laissé une œuvre immense, en particulier deux grandes synthèses *La Nouvelle Géographie universelle* (19 volumes) et *L'Homme et la Terre* (6 volumes).
Dans un ouvrage de vulgarisation publié en 1869, *Histoire d'un ruisseau*, Elisée Reclus faisait de l'écologie avant la lettre. Extrait du chapitre sur l'irrigation : «Le vrai danger dans l'avenir, c'est que l'eau, considérée à bon droit par l'agriculteur comme le plus précieux de ses trésors, ne soit utilisée jusqu'à la dernière goutte. Au lieu de menacer les champs de ses ravages, le ruisseau, saigné par d'innombrables canaux d'irrigation, pourrait bien tarir complètement et laisser dans la disette les riverains de son cours inférieur. Tel est le malheur qui arrive déjà dans plusieurs contrées du Midi.»
Après la Commune de Paris, ce théoricien de l'anarchisme fut envoyé au bagne, puis sa peine sera commuée en dix années de bannissement. Notons qu'à la fin de sa vie, Elisée Reclus passait tous ses étés à Ars-en-Ré, chez son gendre le peintre William Barbotin.

«Histoires de limites», La Couarde, île de Ré.

Thierry Girard à l'exposition universelle d'Aichi

Trois images du Poitou-Charentes sont présentées en format géant à l'exposition universelle d'Aichi, à Nagoya au Japon. Trois photographies de Thierry Girard intégrées dans trois triptyques qu'il a conçus pour orner la façade du pavillon français. L'artiste, le directeur artistique et le commissaire général ont choisi des paysages emblématiques de la France qui ne cèdent ni au pittoresque ni au déjà-vu et qui privilégient le bonheur d'être dans ces paysages.
Ces paysages (que nous publions dans ces deux pages) sont issues de la série «Histoires de limites» réalisée en 2002 et 2003 (avec le soutien de la Région et de la Drac), un voyage aux frontières du Poitou-Charentes, son «territoire générique».

Thierry Girard vient de publier *Les cinq voies de Vassivière* (éd. Les Imaginayres - Centre international d'art et du paysage de Vassivière), un travail réalisé en 2002 et 2003 à partir d'une commande publique du Centre national des arts plastiques.

«Histoires de limites», Sablanceaux, Rivedoux, île de Ré.

Une très longue histoire

Par **Didier Poncet** Photos **Marc Deneyer**

Pour reprendre Bernadette Lizet et François de Ravignan, le paysage c'est *«le miroir des relations, anciennes et actuelles, de l'Homme avec la nature qui l'environne»**. Mais si, depuis l'apparition de l'agriculture au Néolithique, il y a quelque 10 000 ans, l'Homme a profondément marqué de son empreinte le milieu naturel (habitations, surfaces agricoles, voies de communication…), et qu'il continue de le faire, l'héritage d'événements beaucoup plus anciens est tout à fait fondamental : les formes du relief, le tracé des cours d'eau, la nature des sols… relèvent de l'histoire de la Terre, en clair de processus qui nous échappent complètement. En outre, et bien qu'il n'y ait pas d'influences inévitables entre l'Homme et son environnement, le sous-sol contribue aux gisements de matériaux de construction, aux ressources en eau, aux terroirs. Ainsi, avant l'avènement du parpaing et de la brique creuse, la maison de pays, si emblématique des territoires ruraux, tirait sa spécificité non pas seulement de son architecture où se combinaient simplicité et sobriété, mais également de la pierre avec laquelle elle avait été bâtie car les constructeurs dépendaient très largement des ressources dont ils disposaient localement : le granite en Charente limousine, le calcaire dans le Mellois, le *tuffeau blanc* dans le nord du Poitou… et bien d'autres matériaux encore qui participent de la richesse du patrimoine bâti régional. De la même façon, si le climat, l'exposition, l'encépagement, le savoir-faire du vigneron sont essentiels pour produire des vins de qualité, la nature du sol et du sous-sol joue un rôle important. Sur une même appellation, c'est d'ailleurs ce facteur qui apporte au vin sa typicité.
On l'aura compris, si le visage actuel de la région Poitou-Charentes est relativement récent, l'importance de l'histoire géologique ne doit pas être oubliée.

Double page précédente : la plaine du Haut-Poitou et ses groies, sols ocre-brun caillouteux et fertiles. (Saint-Jouin-de-Marnes, Deux-Sèvres)

Ci-contre : le chaos de blocs de la Garrelière dit du Bois de l'Ermite. (Neuvy-Bouin, Deux-Sèvres) La taille cyclopéenne des blocs de granite, leur accumulation au fond d'un vallon boisé et la présence de microformes surprenantes (vasques et cannelures) sont à l'origine de nombreuses légendes populaires.

650 MILLIONS D'ANNÉES D'HISTOIRE GÉOLOGIQUE

La Terre – dont les spécialistes s'accordent pour dire qu'elle a 4,6 milliards d'années – est une planète en perpétuelle transformation. D'ailleurs, ne dit-on pas que c'est une planète vivante ? La vie y est née il y a près de 4 milliards d'années et depuis, au rythme de renouvellements successifs, plantes et animaux y offrent une extraordinaire diversité. Mais, ces changements caractérisent également la planète en elle-même. La dynamique interne de la Terre est à l'origine du déplacement des plaques lithosphériques qui composent la croûte, son enveloppe : les continents dérivent les uns par rapport aux autres de quelques centimètres par an, des océans naissent et disparaissent, des chaînes de montagnes se forment…
Située aux confins du Massif armoricain et du Massif central d'une part, du Bassin parisien et du Bassin aquitain d'autre part, la région Poitou-Charentes bénéficie d'un contexte géologique très particulier : *gneiss*, *schistes*, granites (avec un e !), grès, calcaires, sables, argiles… composent le soubassement de ce territoire dont l'histoire, complexe, s'enracine dans le Protérozoïque, il y a environ 650 millions d'années. Cette histoire que l'on peut parcourir (non sans interruption parce que certaines pages du livre manquent) montre que la géographie de la région n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui. Loin s'en faut ! Bien sûr, les événements les plus anciens qui soient identifiables en Poitou-Charentes sont mal documentés : les affleurements sont peu nombreux et peu étendus. Retenons avant tout que les quatre cents derniers millions d'années sont les mieux connus.

DES SOMMETS ENNEIGÉS

Née de la collision des continents européen et africain, au Dévonien, il y a près de 400 millions d'années, une chaîne de montagnes, la chaîne hercynienne, comparable à l'Himalaya, s'étendait sur près de 5 000 km d'ouest en est, du Maroc au Caucase.
Quels en sont les indices en Poitou-Charentes ? De grandes failles de plusieurs dizaines de kilomètres

La vallée de la Vonne à proximité de Ménigoute. (Deux-Sèvres)

de long qui recoupent la croûte continentale (elles sont à l'origine de séismes de faible amplitude ressentis de temps à autres dans l'Ouest de la France) mais, surtout, certaines roches comme le granite qui affleure en Gâtine poitevine et dans le Bocage bressuirais, dans le Montmorillonnais et dans le Confolentais. Les modalités d'altération du granite font que les territoires où il affleure offrent une morphologie ondulée marquée par la succession de collines et de vallons. Par ailleurs, le granite se désagrège en donnant naissance à un matériau sableux, l'arène (la *tine* en patois picto-charentais), qui joue le rôle d'éponge et retient en surface l'eau de pluie. Ces territoires sont caractérisés par un réseau hydrographique très dense.

Si, aujourd'hui, il ne reste rien (ou presque) de cette chaîne, c'est qu'à raison de quelques millimètres par siècle, les reliefs (plusieurs milliers de mètres) ont été progressivement rabotés au Carbonifère (du latin *carbo*, *carbonis*, charbon) puis durant le Permo-Trias, long intervalle de temps qui s'étend sur près de 90 millions d'années, marqué par l'alternance de périodes arides et de périodes pluvieuses. Paradoxalement, bien peu de choses témoignent de cette période : des dépôts de houille, formés dans de vastes forêts marécageuses au Carbonifère (à Saint-Laurs, en Deux-Sèvres, du charbon a été exploité entre 1844 et 1914) et localement des sables et des graviers déposés par les cours d'eau qui drainaient alors la région.

* *Comprendre un paysage*, de Bernadette Lizet et François Ravignan, Inra, 1994.

LA CHUTE D'UNE MÉTÉORITE !

Au Trias supérieur, vers - 215 millions d'années, le Poitou-Charentes connaît un événement hors du commun : à proximité de Chassenon (Charente), la chute d'une météorite provoque la formation d'un cratère d'environ 20 km de diamètre et de roches très particulières, les impactites, qui attestent des conditions thermo-barométriques exceptionnelles (pressions variant de 10 000 à 10 000 000 de bars et températures allant jusqu'à 10 000 °C !). Avec le temps, les rebords du cratère ont disparu mais les traces de ce cataclysme sont toujours présentes : les impactites ont été mises à profit pour la construction des thermes gallo-romains de *Cassinomagus* et confèrent à l'architecture locale rudesse et austérité.

Ci-contre : une impactite, roche née de la collision d'une météorite avec la Terre dans la région de Chassenon. (Charente)

Ci-dessous : la falaise vive de la pointe de Chassiron (Saint-Denis-d'Oléron, Charente-Maritime) permet l'observation de dépôts d'origine marine datés du Jurassique supérieur (140 Ma) qui affleurent sous la forme de bancs d'une remarquable régularité.

Didier Poncet

UNE MER TROPICALE, QUELQUES ÎLES...

Pendant près de 70 millions d'années, au Jurassique, la région, soumise à un climat chaud et humide de type tropical, est recouverte par les eaux d'une mer peu profonde. L'océan Atlantique n'existe pas encore tel qu'on le connaît aujourd'hui : il se limite à un étroit bras de mer entre l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord. C'est dans ce contexte que se déposent les sédiments marins qui donnent naissance à d'épaisses formations calcaires (près de 235 mètres dans la région de Neuville-de-Poitou). Elles sont souvent riches en fossiles et témoignent de paléo-environnements variés depuis des milieux calmes et relativement profonds (100 mètres au maximum), favorables aux formes pélagiques (ammonites et bélemnites, requins, ichtyosaures…), aux lagons fréquentés par des crocodiles marins… Ces formations affleurent notamment sur le littoral atlantique, d'Esnandes à Yves, où elles constituent des falaises vives rafraîchies en permanence par l'action des vagues. Certaines d'entre elles constituent des hauts lieux de la géologie régionale : c'est le cas, notamment, à la pointe du Chay (Angoulins-sur-Mer) où la préservation exceptionnelle de récifs coralliens et des nombreux organismes qui les peuplaient (éponges, huîtres et térébratules, étoiles de mer et oursins…) incite à l'observation voire à la contemplation. Véritable musée in situ, ce site avait été choisi par Alcide d'Orbigny, en 1849, pour décrire son «quatorzième étage» : le Corallien.

Ci-dessus : l'habitat rural traditionnel reflète la variété du sous-sol régional. Ici, une dépendance à Moulismes (Vienne) où ont été mis en œuvre les matériaux locaux : les calcaires du Jurassique moyen pour l'appareillage de l'ouverture et les grès brun-rouge de l'Eocène (pierre de Moulismes) pour l'élévation du mur.

Page de droite : fragment de mandibule de crocodile marin issue des calcaires crayeux du Callovien (pierre des Lourdines) de la région de Poitiers. (Patrick Vignaud, laboratoire de géobiologie, biochronologie et paléontologie humaine, Université de Poitiers)

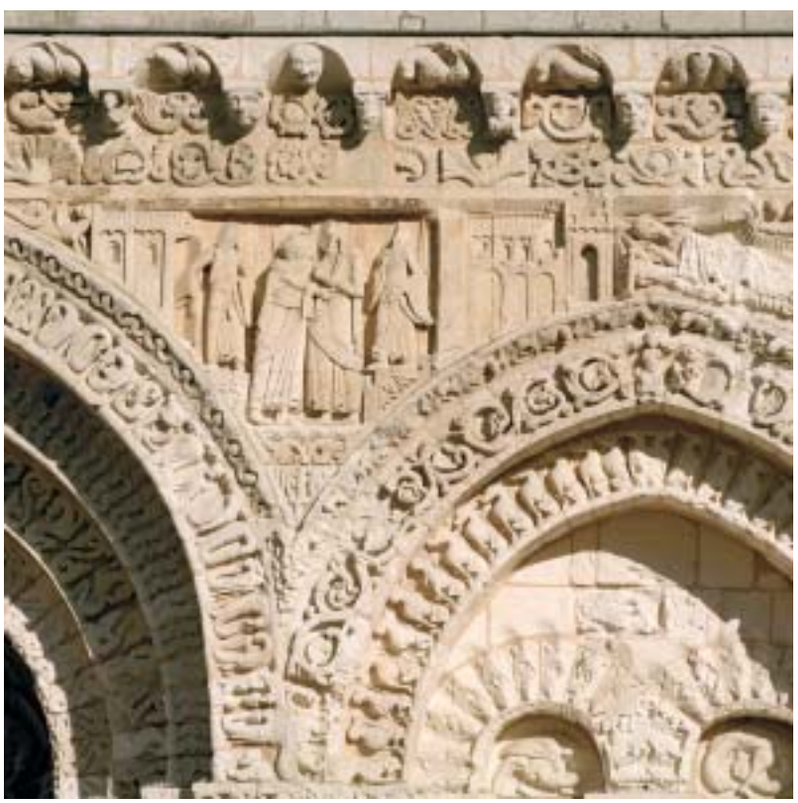
En Poitou-Charentes, les calcaires du Jurassique composent le soubassement de vastes plaines de champs ouverts (on parle *d'openfield*) : plaine du Haut-Poitou, plaine de Niort, plaine d'Aunis… Ces calcaires ont donné naissance à des sols argileux et caillouteux, ocre-brun, les «groies», peu épais mais très fertiles, souvent dévolus à la production céréalière. Par ailleurs, comme ils présentent souvent un débit naturel régulier, ils ont longtemps fourni des moellons bien calibrés, utilisés pour la construction de murs en pierres sèches destinés à clore les parcelles. Bien que beaucoup aient disparu lors des remembrements successifs, il est encore possible d'en observer, ça et là, par exemple dans les environs de Bougon (Deux-Sèvres).

Après une période durant laquelle la mer se retire, la région est de nouveau immergée au Crétacé supérieur, pendant 30 millions d'années. Les conditions climatiques sont les mêmes qu'au Jurassique. Des sédiments se déposent. Des roches se forment : au total, un millefeuilles de près de 420 mètres d'épaisseur ! Schématiquement, les premiers dépôts sont des argiles qui peuvent atteindre 45 à 50 m d'épaisseur. Puis viennent des sables et enfin des calcaires, le plus souvent crayeux, parfois riches en rognons de silex qui seront employés par l'Homme au Paléolithique pour produire des outils.

A Graves (Charente), le vignoble est notamment implanté sur les alluvions anciennes de la Charente, composées de graviers et de galets.

Là encore, ces calcaires sont visibles le long des falaises vives en Charente-Maritime, principalement dans l'estuaire de la Gironde, à Saint-Palais-sur-Mer, Saint-Georges-de-Didonne, Meschers-sur-Gironde… Au milieu du XIXe siècle, Henri Coquand a étudié en détail ces formations et y a défini ses étages Coniacien (de Cognac), Campanien (de la Champagne saintongeaise) et Santonien (de Saintes), toujours en usage.

Comme ceux du Jurassique, par décalcification, les calcaires du Crétacé supérieur sont à l'origine de sols très fertiles, blanchâtres à grisâtres : *aubue* dans le Haut-Poitou (région de Châtellerault, de Mirebeau-en-Poitou, de Loudun…), *terre de Champagne* en Saintonge où ils sont le support de deux crus de Cognac (Grande Champagne et Petite Champagne), réputés fournir les meilleures eaux-de-vie.



Ces calcaires, qui affleurent en bancs massifs et épais, ont été exploités depuis l'époque gallo-romaine et ont fourni un large éventail de pierres de taille, non gélives, dont la réputation a largement dépassé les limites de la région. C'est le cas, en Charente-Maritime, de la *pierre de Crazannes* mise en œuvre pour la statuaire à la Renaissance (façade de l'hôtel de ville de La Rochelle) et pour la construction des ouvrages militaires fortifiés par Vauban au XVIIe siècle (citadelle de Brouage). Dans le nord de la Vienne, l'exploitation en souterrain du *tuffeau blanc* a créé de larges ouvertures mises à profit pour aménager un habitat troglodytique.

Enfin, les argiles, au rang desquelles les argiles *tégulines* en Charente, ont permis l'implantation et le développement de très nombreuses tuileries-briqueteries au XIXe siècle. Ces ateliers produisaient notamment des tuiles canal (ou tuiles creuses), héritage culturel de la Rome antique, très largement employées pour les couvertures en Poitou-Charentes. Elles offrent une gamme de teintes (entre le rouge sang de bœuf et le rose orangé voire le beige) qui dépend à la fois de la température de cuisson et de la présence d'oxydes métalliques (fer, manganèse, titane…).

Didier Poncet

Ci-dessus : la citadelle de Brouage (échauguette), ouvrage militaire conçu par Vauban où la pierre de Crazannes a été largement employée.

Couverture en tuiles canal (ou tuiles creuses). Héritage de la Rome antique, la tuile creuse est omniprésente dans l'architecture traditionnelle en Poitou-Charentes.

Ci-contre : détail de la façade de l'église Notre-Dame-la-Grande à Poitiers. Les calcaires crayeux fins du Callovien (pierre des Lourdines) ont été réservés à la sculpture, particulièrement riche (portail et baie aveugle), tandis que les calcaires à silex du Bathonien-Bajocien qui affleurent le long du Clain ont été employés pour le gros œuvre (corniche).

Les aubues (du latin *albus*, blanc), sols sablo-argileux profonds et fertiles de teinte claire développés au dépens du tuffeau blanc. (région de Vendeuvre-du-Poitou, Vienne)

LE CONTRE-COUP DE LA FORMATION DES ALPES ET DES PYRÉNÉES

Après le retrait définitif de la mer à la fin du Crétacé supérieur, il y a 65 millions d'années, la région est rattachée au domaine continental. Hormis l'incursion momentanée de la *mer des faluns* – dépendance de l'océan Atlantique, dans les environs de Mirebeau-en-Poitou, il y a 10 à 15 millions d'années, où des sables coquilliers fossilifères ont figé le va-et-vient des courants de marées –, les agents atmosphériques (pluie, vent, gel…) dégradent les différents types de roches. C'est dans ce contexte que se développe l'altération «en boules» des granites qui fonde pour partie l'identité de la Gâtine poitevine et que se constitue, à l'ouest et au sud de Poitiers et jusqu'à Ruffec au dépens des calcaires du Jurassique, la *terre rouge à châtaigniers*, argile à silex (*chailles*), parfois très épaisse. Si, du point de vue tectonique, la région est stable, la formation des Alpes et des Pyrénées, liée à la collision de l'Europe et de l'Afrique, y est ressentie. Elle se traduit par des plis à grand rayon de courbure, des ondulations (ce sont principalement *l'anticlinal de Jonzac* et *le synclinal de Saintes*) et des failles qui ont laissé des traces dans la morphologie régionale. Entre Royan et Saint-Romain-de-Benet, le plissement (modéré) des formations du Crétacé supérieur offrant une résistance variable à l'érosion détermine la succession de zones déprimées et des barres résistantes qui, par ailleurs, conditionnent l'orientation des cours d'eau, la Seudre et la Charente. Les

failles qui provoquent le déplacement de blocs, vers le haut ou vers le bas, ont causé la formation de fossés d'effondrement (ou *graben*) comme à Saint-Maixent-l'Ecole où une dépression allongée d'environ 35 km² est nettement perceptible dans la topographie, et de hauteurs (ou *horst*, littéralement *nid d'aigle* en allemand), à Montalembert (Deux-Sèvres) et à Champagné-Saint-Hilaire (Vienne) principalement, qui dominent de plusieurs dizaines de mètres la plaine alentour. Au niveau du seuil du Poitou, ces failles définissent la ligne de partage des eaux entre le bassin versant de la Loire, au nord-est, et les bassins versants de la Sèvre niortaise et de la Charente au sud-ouest.

COUP DE FROID

Au Quaternaire, il y a moins de 2 millions d'années, l'Europe connaît un très net refroidissement : le continent nord-européen est recouvert par un immense glacier (ou inlandsis) qui s'étend jusqu'à Londres et Dortmund, le niveau marin baisse d'au moins 100 mètres par rapport à ce qu'il est aujourd'hui (on peut alors traverser la Manche à pied sec !) et la ligne de rivage est située à une cinquantaine de kilomètres plus à l'ouest. Dans ce contexte, la région est soumise à un climat rigoureux dit périglaciaire. Néanmoins, des périodes plus chaudes dites interglaciaires alternent avec des périodes froides dites glaciaires : à la steppe avec ses prairies à graminées et ses bois de pins, de bouleaux, de chênes… succède la toundra où domine la végétation herbacée et les lichens. Ces variations climatiques entraînent des oscillations du niveau marin à l'origine du creusement des vallées des cours d'eau régionaux : étroites et rectilignes ou évasées et rythmées par la présence de méandres, elles montrent un profil qui dépend étroitement de la nature des roches sur lesquelles rivières et fleuves coulent.

Lorsque le dernier épisode glaciaire s'achève, 10 000 ans avant J.-C., la fonte des glaces mobilisées sur le continent cause une brusque remontée du niveau marin qui se traduit par l'inondation des dépressions littorales, progressivement comblées par un dépôt argileux, le *bri*. Le comblement de ces dépressions donne naissance à des marais côtiers, dont le Marais poitevin, voués à l'élevage bovin, utilisés pour l'ostréiculture ou la création de marais salants mais a également entraîné l'incorporation au continent d'anciennes petites îles (par exemple, l'île d'Albe au sud-ouest de Muron) et la formation de falaises mortes comme à Marans.

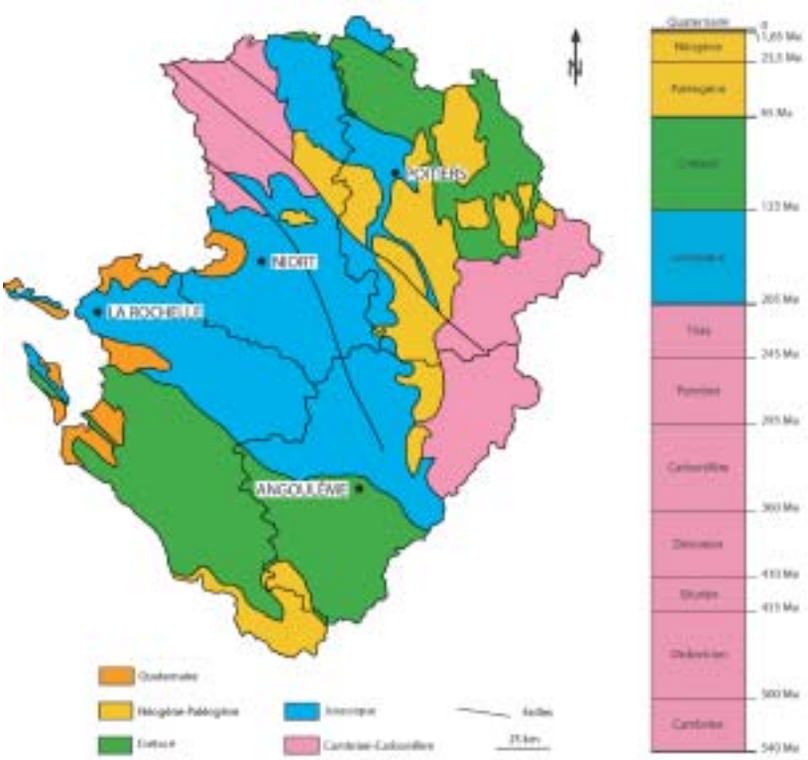
C'est durant cette période que l'Homme apparaît en Poitou-Charentes : 500 000 ans avant J.-C. peut être ? Mais les preuves irréfutables manquent. En tout cas, les plus anciens restes fossiles humains qui ont été retrouvés appartiennent à la lignée néandertalienne. Ils ont été découverts en Charente, dans la vallée de la Tardoire et se rapportent au Paléolithique inférieur (150 000 ans avant J.-C.).

A partir de là, l'Homme va progressivement coloniser et maîtriser les milieux naturels, s'installer et construire, organiser et gérer des espaces agricoles, bref façonner des paysages. Mais c'est déjà une autre histoire. ■

Didier Poncet est géologue, conservateur du patrimoine, responsable du Centre d'interprétation géologique du Toarcien, à Thouars.

Didier Poncet

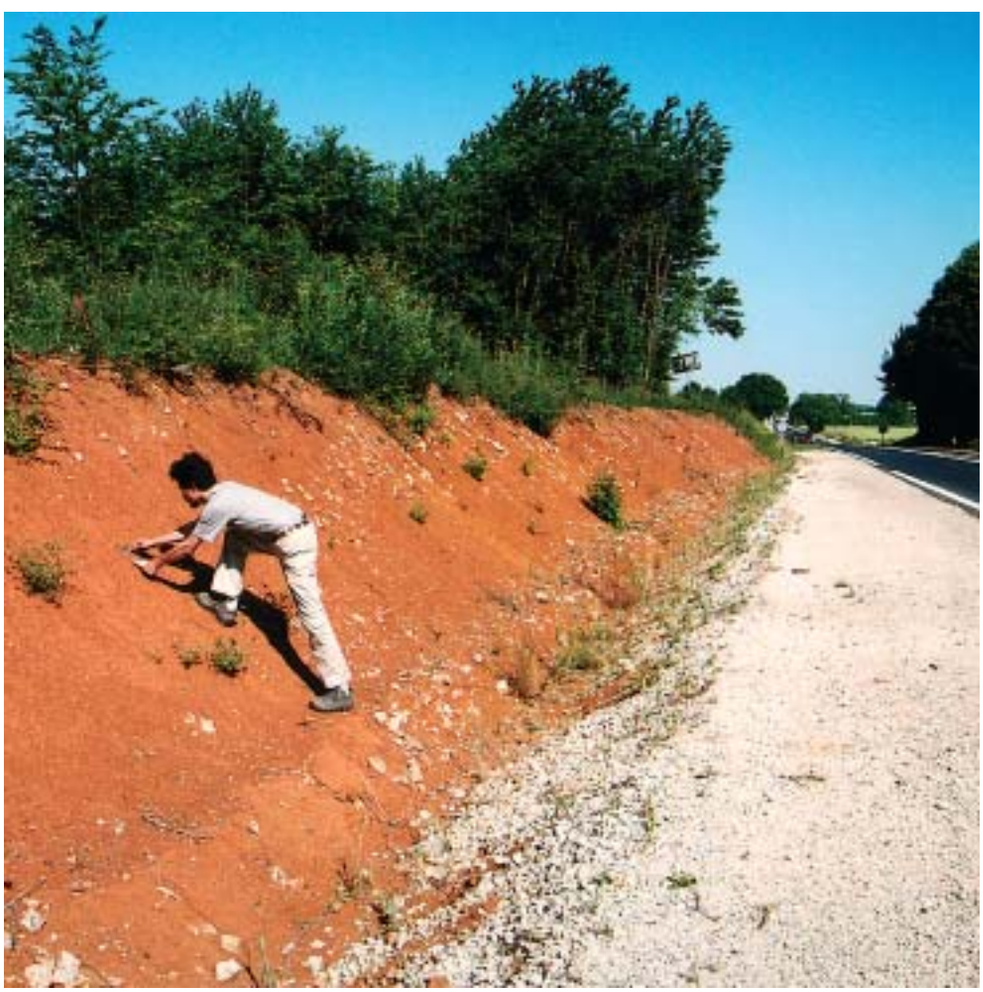
Ci-dessus : les sables coquilliers (ou faluns) d'Amberre (Vienne), unique témoin de l'extension de la mer des faluns en Poitou-Charentes, il y a 10 à 15 millions d'années.



Les grands traits de la géologie régionale : au nord-ouest et au sud-est, un socle granitique et métamorphique (en rose), au nord-est et au sud-ouest, une couverture sédimentaire principalement d'origine marine (en bleu et en vert).

Terres de Kôichi Kurita

L'œuvre de Kôichi Kurita révèle les couleurs de la Terre, qui semblent infinies. Cet artiste japonais arpente la planète pour archiver ces couleurs. Il prélève une poignée de terre afin de créer des sortes de mandalas minimalistes. Invité pour la première fois en France en 2004 par la Maison de la culture du Japon à Paris, il a commencé à collecter les terres de France. Pour la biennale d'art contemporain de Melle 2005, il a étendu sa gamme chromatique en explorant la diversité géologique du Poitou-Charentes (avec les conseils de Didier Poncet). Soit 111 sites visités, 335 poignées de terre dont 200 sélectionnées et présentées sur un immense plateau de bois flottant, auxquelles il a ajouté 200 terres de Bourgogne, de Provence, de Bretagne et de Dordogne. L'œuvre intitulée «Terres de France et de Poitou-Charentes» est visible en l'église Saint-Pierre de Melle jusqu'au 28 août.



Kôichi Kurita lors de sa collecte des terres du Poitou-Charentes en juin 2005. Ici, dans les terres rouges, au sud des Deux-Sèvres, à La Presle (ci-contre) et dans un champ à Melleran. Photos Kazuko Kurita

Par **Luc Bourgeois** Photos **Marc Deneyer**

La Christianisation du paysage au Moyen Age

L'aube du christianisme est bien mal documentée dans le Centre-Ouest de la France. La grande figure d'Hilaire à Poitiers (mort en 368), Dyname à Angoulême (début du Ve siècle) et Pierre à Saintes (mentionné en 511) sont les premiers évêques attestés dans des centres diocésains correspondant aux chefs-lieux de la fin de l'Antiquité. Le premier paysage christianisé est donc celui de la cité. A partir de l'Antiquité tardive, d'amples complexes de bâtiments, qualifiés de groupes cathédraux, abritent l'évêque et sa suite dans un angle des enceintes urbaines récemment construites. Ils comprennent l'église cathédrale et le baptistère – celui de Poitiers est justement célèbre – mais aussi des oratoires annexes, un ancêtre des hôtels-Dieu, des galeries monumentales, le palais épiscopal, le logement des clercs et des structures économiques.

Hors les murs, une ville des morts répond à celle des vivants : les cimetières périurbains hérités de l'époque gallo-romaine hébergent les corps de martyrs et confesseurs, comme les premiers évêques légendaires de Saintes ou d'Angoulême, Eutrope et Ausone. La vénération portée à ces personnages entraîne l'afflux des pèlerins et des défunts : à la fin de l'époque carolingienne, la basilique qui abrite les reliques d'Hilaire de Poitiers est environnée d'au moins sept édifices religieux et funéraires et de milliers de sépultures. Elle est desservie par de riches chanoines et donne naissance à un quartier qui connaîtra une grande autonomie politique jusqu'à la Révolution. Si les morts ont précocement attiré les vivants dans de tels quartiers périphériques, les défunts ne sont admis au cœur de la cité qu'après l'an mil, avec le développement des cimetières de paroisses urbaines.

Les évêques ont transformé la cité antique en ville chrétienne mais le réseau des petites villes gallo-romaines fut également privilégié par ces prélats pour y implanter les premières succursales de leur pouvoir : le témoignage le plus probant de cette pratique est l'ensemble fouillé à Civaux (Vienne), où un groupe cathédral en réduction, comprenant une église et un minuscule baptistère, fut implanté dans un sanctuaire antique désaffecté. L'ensemble est progressivement entouré d'un immense cimetière.

Luc Bourgeois est maître de conférences en archéologie médiévale, chercheur au CESCM de l'Université de Poitiers.

LA PAROISSE ET LE VILLAGE

Les fouilles archéologiques révèlent pour le haut Moyen Age un habitat rural assez dispersé où chaque établissement humain dispose de son propre cimetière, voire de tombes éparses entre les bâtiments. C'est souvent une chapelle funéraire privée qui est à l'origine des édifices religieux associés à ces centres domaniaux. La *villa* romaine exhumée sous l'église de Thaims (Charente-Maritime), ou le passage progressif de l'habitat antique à l'église paroissiale observé lors de fouilles récentes à Soulièvres (Airvault, Deux-Sèvres) témoignent de ces continuités.

A la fin du premier millénaire de notre ère, les campagnes d'entre Loire et Gironde présentent en conséquence un maillage extrêmement dense de petits édifices funéraires ou cultuels appartenant aux grands

propriétaires ou aux communautés monastiques. L'évolution du peuplement et la mise en place des cadres paroissiaux vont provoquer une sévère sélection dans ce réseau. Le village et la paroisse vont devenir progressivement les cadres obligés de l'organisation des hommes. Chaque communauté d'habitants exerçant collectivement certaines activités dans le cadre d'un territoire précis – le finage – est désormais assujettie à une église paroissiale qui rythme toutes les étapes de l'existence, de la naissance à la mort. La genèse de ce découpage reste bien mal connue. En Poitou, c'est seulement entre 906 et 934 qu'un texte mentionne l'existence d'une paroisse rurale, celle d'Exoudun (Deux-Sèvres), dont plusieurs religieux se disputent les revenus ecclésiastiques.

Contrairement à une idée reçue, ces circonscriptions religieuses semblent en majorité ignorer les limites domaniales antérieures : elles ont donc entraîné une importante recomposition du territoire et ont polarisé l'occupation autour de quelques habitats abritant désormais un lieu de culte ayant rang d'église paroissiale. Cet édifice est entouré d'un cimetière abritant tous les morts du finage : largement étalé et souvent colonisé par les maisons ou les granges, il est progressivement cantonné par des murs à l'époque moderne, avant d'être rejeté hors du village à partir du XIXe siècle. Le monde contemporain renoue ainsi avec l'exclusion des morts qui caractérisait l'Antiquité.

Cette réorganisation du territoire autour des églises paroissiales résulte surtout de rapports de forces : les propriétaires dominants, les grandes abbayes et les évêques eux-mêmes ont pu obtenir la promotion des édifices qui leurs appartenaient. En contrepoint, de nombreux petits lieux de culte, souvent associés à des habitats en perte de vitesse, ont connu un destin moins enviable. Leur transformation en prieurés ruraux les a parfois sauvés d'une disparition pure et simple. Le prieuré Sainte-Sonne de Chadenac (Charente-Maritime) constitue un bon exemple des mutations de certains sites : la nécropole née autour de guerriers francs du VIe siècle est centrée sur trois mausolées, en partie bâtis avec les sculptures d'un sanctuaire gallo-romain. L'un d'eux a survécu sous la forme d'une chapelle érigée en prieuré au début du XIIIe, au moment même où une chanson de geste associant le site à une bataille entre Charlemagne et les Sarrazins lui assurait une certaine publicité. Il ne subsiste aujourd'hui qu'une statue de la Vierge élevée au bord d'un chemin.

LIEUX DE MÉMOIRE

L'image rassurante du clocher dominant le village, les places rurales ou urbaines relayant d'anciens cimetières, la majorité des cadres communaux actuels, le sentiment d'appartenance à une communauté constituent autant d'éléments hérités de ce quadrillage chrétien de l'espace ; ils pèsent encore fortement sur notre appréhension des villes et des campagnes. D'autres signaux religieux plus difficiles à décrypter ou en voie d'effacement parsèment le paysage : les parcours de rogations soulignant les limites du territoire communautaire, les croix bornant les jardins et vergers avoisinant les maisons ont perdu leur sens. Il en est de même des sources, rocs ou arbres votifs qui dessinent une géographie issue de la religion populaire. Le christianisme a également institué un paysage sonore (celui des cloches rythmant les heures du jour) et a fortement contribué à dénommer l'espace : il suffit d'ouvrir une carte pour voir resurgir une multitude de mots – les Novales, la fontaine Saint-Roch, le Plantier de l'Abbaye, le Pas de Saint-Martin, le Chemin des Morts, etc. – qui sont autant de rappels de l'omniprésence spirituelle et économique de l'Eglise médiévale. ■

Ci-dessus : le clocher de l'église de Saint-Martin-de-Mâcon (Deux-Sèvres).

Page de gauche : Saint-Pierre-les-Eglises (Chauvigny, Vienne). L'église aux peintures carolingiennes est le dernier témoignage d'un groupe de trois lieux de culte qui occupait l'emplacement d'une agglomération antique. La création de la résidence épiscopale fortifiée de Chauvigny autour de l'an mil a amené la désertion de ce centre traditionnel.

SAINT-CÉSAIRE

Dans la steppe de Pierrette

Lévêque - Vandermeersch

Au terme d'une dizaine d'années de gestation, le Paléosite de Saint-Césaire, en Charente-Maritime, a ouvert ses portes le 27 mai dernier. Ce village de 900 habitants, proche de Saintes, est devenu un haut lieu de la recherche préhistorique en 1979, quand le préhistorien François Lévêque a mis au jour, au lieu dit la Roche à Pierrot, dans des couches rocheuses datant de 35 000 ans avant J.-C., les ossements humains d'une jeune femme de Néandertal, qui sera baptisée plus tard Pierrette. «Si la découverte de Saint-Césaire a fait l'effet d'une petite révolution dans le monde scientifique, affirme le paléontologue Bernard Vandermeersch, coprésident avec Yves Coppens du comité scientifique du Paléosite, c'est que Pierrette présentait une particularité tout à fait exceptionnelle : on l'a trouvée dans un niveau beaucoup plus récent que celui qu'on attribuait aux Néandertaliens, mais surtout elle était entourée d'une industrie lithique que l'on croyait jusque-là avoir été fabriquée par des hommes modernes. Cela démontrait que ces Néandertaliens avaient évolué et qu'ils étaient probablement beaucoup plus proches de nous qu'on ne le pensait. Il a fallu modifier complètement toutes nos idées sur la fin des populations fossiles des Néandertaliens : 35 000 ans c'est l'époque où vivaient les hommes de Cro-Magnon, donc ils ont été contemporains pendant plusieurs millénaires. Reste à savoir quels ont été leurs rapports.»

Le site même de Saint-Césaire n'a rien de particulièrement spectaculaire : le lieu de la découverte, un ancien abri sous roche éboulé au pied d'une falaise calcaire, abandonné à la végétation depuis des années, est en voie de réhabilitation. Le pari du Paléosite est de faire revivre aux visiteurs l'histoire et l'environnement de Pierrette, et l'histoire de l'humanité, en utilisant les techniques actuelles d'évocation et de reconstitution, films sur écran géant, animations interactives et images de synthèse en 3 D, le tout sous le contrôle vigilant du comité scientifique, au sein d'un bâtiment moderne implanté dans un parc de 5 ha. La muséographie du projet est l'œuvre du cabinet néo-zélandais Gibson International, qui s'était fait connaître avec la réalisation du centre culturel Jean-Marie-Tjibaou en Nouvelle-Calédonie.

Le parc est en cours d'aménagement pour restituer l'aspect de la vallée du Coran à l'époque où vivait Pierrette. «Le climat était beaucoup plus froid qu'aujourd'hui, indique Bernard Vandermeersch, et nous avions ici un paysage de type steppique froid, avec des périodes où la couverture forestière était plus importante.» Virginie Teilhol, responsable scientifique et culturelle du Paléosite, est paléo-anthropologue ; elle a fait sa thèse sur les Néandertaliens de La Chaise-de-Vouthon (Charente). «Pour reconstituer le paysage et le climat de l'époque, dit-elle, nous travaillons sur les sédiments, pour savoir par exemple s'ils ont été apportés par l'eau ou par le vent, si les grains de quartz sont entiers ou cassés sous l'effet du gel. Nous étudions aussi les pollens fossiles : la proportion respective des différentes variétés nous donne une idée de la végétation. Il devait y avoir beaucoup d'herbacées, des bouleaux, dans des paysages assez ouverts comme aujourd'hui ceux du Nord de l'Europe. D'autre part, la faune est caractéristique des climats froids : rennes, chevaux, cervidés, rhinocéros laineux… En effet, les herbivores sont d'excellents indicateurs car ils dépendent étroitement de la végétation et se déplacent dès que celle-ci évolue, ce qui n'est pas le cas des carnivores, qui s'adaptent tant aux climats froids que tempérés et qui, de ce fait, migrent moins.»

Jean Roquecave

Nayade - Paléosite

Le Paléosite représente un investissement de 11,4 millions d'euros, dont 1 M€ de l'Etat, 1,8 M€ de la Région Poitou-Charentes, 3,8 M€ du Département et un emprunt de 4,8 M€ souscrit par le maître d'ouvrage, le Syndicat mixte de la vallée du Coran, qui associe le Département et la Communauté de communes. La gestion du centre a été confiée après appel d'offres à la société Sogecie, constituée par d'anciens dirigeants du centre préhistorique de Tautavel, qui a créé sur place 40 emplois, dont 15 permanents, et envisage un chiffre d'affaires de 2 M€ pour un objectif de fréquentation annuelle de 100 000 visiteurs.

PAYSAGES DE MONIQUE TELLO

Souvent, la peinture de Monique Tello fait surgir des formes et des lignes que l'on peut interpréter comme des strates de paysages ou des couches géologiques. Pour cette édition de *L'Actualité*, elle a réalisé une série de peintures aux couleurs du Toarcien, étage géologique qui affleure (180 millions d'années) près de chez elle à Poitiers, dans la vallée de la Boivre. Cet été, la ville de La Rochelle présente ses grandes peintures de paysages au cloître des Dames blanches. Le catalogue est préfacé par Denis Montebello (*La circulature du quadran*). Deux autres ouvrages ont paru récemment : *Monique Tello. Obstinément peindre*, texte d'Antoine Emaz, suivi d'un entretien avec Jean-Luc Terradillos, aux éditions Le temps qu'il fait (avec le soutien de la Drac Poitou-Charentes), et *Squiggle* de François-Marie Deyrolle aux éditions Cardinaux.

Exposition au cloître des Dames blanches, La Rochelle, du 8 juillet au 13 août. Tél. 05 46 51 51 51

Itinéraire de Maurice Depasse (1684-1724), maître charbonnier, qui a passé sa vie dans les forêts de la Gâtine poitevine et de la Charente limousine

Par **Sébastien Jahan** Photo **Sébastien Laval**

Charbonnier et nomade

Le 12 mai 1724, le curé de la paroisse d'Abzac en Confolentais enterre dans son cimetière la dépouille de Maurice Depasse, «maître charbonnier demeurant en la forêt de Saint-Germain, âgé de quarante ans». Cet homme était étranger au pays. Il est arrivé quatre à cinq ans plus tôt en compagnie d'autres ouvriers venus participer au processus de production du combustible destiné à alimenter la forge de Luchapt, située deux à trois lieues plus au nord. L'industrie métallurgique était particulièrement gourmande en charbon de bois, nécessaire non seulement pour entretenir l'activité du fourneau mais aussi pour élaborer la fonte, alliage de fer et de carbone. Dans les forêts localisées aux alentours des forges, s'affairait donc toute une population besogneuse, composée principalement de bûcherons, de charbonniers et de voituriers. Les premiers coupaient le taillis, débitaient le bois en rondins d'environ un mètre de long (la charbonnette) et le montaient en cordes. Les suivants édifiaient la meule (ou charbonnière) avec ces bûches, la cuisaient et récupéraient le charbon refroidi. Les derniers en remplissaient leurs sacs qu'ils acheminaient à dos de mulets jusqu'à la halle à charbon dont on peut toujours admirer de nos jours un bel exemplaire à proximité du bourg de Luchapt.

Maurice Depasse était maître charbonnier. Son travail, effectué avec l'aide d'un ou deux assistants, consistait donc d'abord à repérer dans la forêt un endroit suffisamment plan et dégagé. Cette «place» était débroussaillée et aplanie si nécessaire avant le «dressage» de la meule qui commençait par la cheminée centrale et se poursuivait par superposition de plusieurs étages de rondins. L'édifice terminé pouvait contenir jusqu'à quarante cordes de bois et avait la forme d'un cône d'environ dix mètres de diamètre et trois mètres de hauteur. Le travail était parachevé par un «feuillage» ou «habillage» qui consistait à tapisser le fourneau d'une cache de feuilles et de mottes de terre. Cette tâche accomplie, le charbonnier se hissait jusqu'au sommet de la meule et la mettait à feu en jetant dans la cheminée du charbon de bois embrasé puis sec. Quelques trous d'aération percés ensuite sur le pourtour du fourneau et à sa base permettaient au bois de cuire sans s'enflammer. Cette opération fort lente pouvait durer neuf à douze jours selon la qualité du bois et nécessitait une surveillance rigoureuse, y compris nocturne, pour éviter qu'un coup de vent malencontreux ne communiquât le feu à la forêt. Une fois les rondins entièrement consumés, la meule, devenue «fouée» et ayant perdu la moitié environ de sa hauteur, était refroidie avec de la terre fraîche puis éventrée. Le charbon encore brûlant était débarrassé de la cendre : c'est à ce moment-là que le charbonnier et ses aides prenaient sans doute le plus de risques pour leur santé, en respirant ces poussières brûlantes qui leur noircissaient aussi le visage…

Comme tous ses confrères, Maurice Depasse résidait toute l'année dans une cahute de planches et de branchages, habitat précaire et provisoire bâti en lisière de la forêt, à proximité des chemins d'accès et des terrains vagues nécessaires au pacage des mulets et des chevaux. La cohabitation avec les fermiers du voisinage était généralement pacifique mais pouvait parfois susciter des conflits pour l'usage du sol. C'est ainsi qu'en 1713 un sabotier de Saint-Rémy-en-Montmorillon fut rossé par de jeunes voituriers de charbon : il avait eu l'audace d'enfermer dans ses écuries leurs chevaux qui

Sébastien Jahan est maître de conférences en histoire moderne à l'Université de Poitiers. Il a publié *Le Peuple de la forêt. Nomadisme ouvrier et identités dans la France du Centre-Ouest aux Temps modernes*, PUR 2003, et *Les Renaissances du corps en Occident (1450-1650)*, Belin, 2004.

«gastaient» son pré… D'une manière générale, cependant, la violence des ouvriers du bois ne débordait quasiment jamais au-delà des frontières de leur milieu. On relevait périodiquement parmi eux des morts ou des blessés par armes à feu, mais la justice officielle ne se risquait pas à entreprendre une enquête lorsque les intérêts des gens du terroir n'étaient pas menacés…
Maurice Depasse, arrivé vers 1720 à Abzac pour y décéder quatre ans plus tard, était un nomade. C'est une autre grande caractéristique – avec la vie permanente en forêt, sur les marges du terroir agricole – de la destinée des ouvriers de la sylviculture des XVIIe et XVIIIe siècles. Avant de découvrir les futaies charentaises, Depasse a travaillé pratiquement vingt ans dans les forêts de la Saisine et de la Meilleraye, pour le compte de la forge de La Peyratte, à quelques encablures de Parthenay. Il a même pensé un moment s'y fixer, prenant à ferme une borderie, avant finalement que le démon de la route ne s'empare à nouveau de lui. Il était né encore bien plus au nord, à Juigné-des-Moutiers, près de Châteaubriant, aux confins de la Bretagne et de l'Anjou, où ses parents travaillaient également dans les bois. Orphelin à l'âge de sept ans, il avait alors suivi les pérégrinations de son oncle maternel, le bûcheron Jean Ribot, parti quérir l'ouvrage vers la Gâtine poitevine. La mobilité est donc le lot commun du forestier ; en Poitou, les ouvriers de la sylviculture ne sont pas des gens du cru : ils se sont le plus souvent formés dans les forêts du Berry et puisaient leurs origines ancestrales dans les provinces à forte et ancienne tradition métallurgique du nord de la Loire, comme le Maine ou le Perche, une région qui est aussi le berceau de la famille Depasse au XVIe siècle.

«LE PEUPLE DE LA FORÊT»

Formant une société close sur elle-même, le «peuple de la forêt», s'il entretient de bonnes relations avec les gens du finage ne serait-ce qu'en consommant ou en échangeant des services, mêlait assez peu son sang avec celui des sédentaires. L'endogamie était forte, surtout pour les filles que l'on gardait jalousement, réservées à l'usage matrimonial exclusif du milieu. Le travail structurait le quotidien, façonnait les identités et orientait une vie affective et relationnelle décousue, puisqu'un va-et-vient permanent de main d'œuvre recomposait les équipes et les parentèles qui se dispersaient par ailleurs systématiquement après la fin du chantier. Une sociabilité compagnonnique, mal documentée mais révélée par l'usage de surnoms caractéristiques ou de cousinages factices, assurait l'entraide et la solidarité du milieu tout en facilitant la reconnaissance des confrères, par des codes gestuels et des rituels de salutations. Dans ce monde viril et rude, la condition de la femme est en outre difficile à saisir : exclue des travaux de force, elle assurait sans doute les «relations extérieures» de la troupe, servant de caution morale en s'intégrant à la société villageoise le temps de son passage. Elle vivait cependant près de dix ans de moins en moyenne que son compagnon, signe probable d'une moindre résistance à un mode de vie instable, exposé aux rigueurs du climat comme à un habitat peu confortable et parfois sans doute malsain. Maurice Depasse avait enterré ainsi sa première femme, Marie Souchard, décédée à Vautebis en novembre 1713 des conséquences d'un accouchement difficile.

Le bâtiment de stockage du charbon sur le site de la forge de Luchapt, dans le sud de la Vienne. Créé en 1710, l'établissement cessa toute activité en 1886.

La mauvaise réputation dont sont souvent victimes les charbonniers et les autres forestiers tient plus du fantasme que de la réalité. Elle procède d'une vision folklorisée de l'univers des bois qui a fait de cet espace le repaire mythique des brigands, des fraudeurs et des libertins. Une telle caricature était par ailleurs diffusée par les autorités civiles et religieuses, désireuses de placer sous contrôle une population trop volatile, indisciplinée, assez peu encline à redouter la pression du fisc ou les menaces de la justice officielle, adepte enfin de rituels compagnonniques considérés comme sacrilèges. Maîtres de forges, prélats, commis et officiers du roi s'unirent donc pour contraindre ces nomades de la forêt à la sédentarisation, un processus achevé à la fin du XVIIIe siècle, cent ans avant que ne disparaissent les dernières forges poitevines avec la fonte au charbon de bois. La forêt fut dès lors rendue aux promeneurs du dimanche qui ne voient plus s'échapper les fumerolles de la meule, ne respirent plus l'odeur caractéristique de goudron des rondins qui se consument, n'entendent plus résonner le claquement des cognées, ne s'inquiètent plus du craquement des arbres qui chutent, ni des ahans sonores du bûcheron… ■

«Le désir de paysage est une lente construction sociale et culturelle qui part autant des expériences de chacun que des stimulations économiques, médiatiques et politiques», affirme Pierre Donadieu

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photo **Marc Deneyer**

La société paysagiste

Pierre Donadieu est professeur à l'Ecole nationale supérieure du Paysage de Versailles où il dirige le laboratoire de recherche et le département des sciences humaines. De son abondante bibliographie, citons *Campagnes urbaines* (Actes Sud/ENSP, 1998), *La Société paysagiste* (Actes Sud/ENSP, 2002) et, en collaboration avec Michel Périgord, *Clés pour le paysage* (Ophrys, 2005).

L'Actualité. – Votre livre sur la société paysagiste se termine par une citation de Julien Gracq : «Tant de mains pour transformer ce monde et si peu de regards pour le contempler.» Cela signifie-t-il que tous ceux qui transforment le paysage ne voient pas ce qu'ils font ?

Pierre Donadieu. – La société paysagiste est faite de ceux pour qui le regard sur le monde importe. En approuvant ou en désapprouvant ce qu'ils ont sous les yeux, en exprimant des jugements par rapport à des valeurs, ils s'impliquent individuellement ou socialement dans le devenir de ce qui les environne. Chacun, ou chaque groupe, adopte face à un paysage, ou à un lieu, une posture qui mobilise des valeurs (esthétiques, économiques, patrimoniales, environnementales, religieuses, vernaculaires, etc.). Chaque acteur ou chaque spectateur n'accorde pas la même hiérarchie à ces valeurs qui peuvent toutes le concerner : l'esthète met en avant la recherche de la beauté, l'entrepreneur le profit, l'habitant le confort et l'identité du lieu qu'il habite (son attachement), le touriste la beauté et les valeurs patrimoniales plus que les valeurs entrepreneuriales. Le représentant des pouvoirs publics privilégie plutôt les valeurs de l'économie agricole s'il est du ministère de l'agriculture, environnementales s'il représente l'écologie, patrimoniale, artistique et esthétique s'il relève de la culture. Tous, à des titres divers, sont à la fois des producteurs et des spectateurs de paysage. Les conflits sociaux à propos du devenir d'un territoire surgissent quand ceux qui représentent les groupes sociaux privilégient une valeur symbolique de leur identité : les écologistes la biodiversité et la sécurité collective, les touristes et les hôteliers l'équipement et la qualité d'un site, les agriculteurs leur liberté d'entrepreneur contrainte par la PAC, etc. Chaque groupe est alors susceptible de s'allier avec un autre en fonction de la convergence des intérêts. Par exemple une association d'habitants avec les groupes écologistes face à un projet autoroutier.
Julien Gracq distinguait ceux qui regardent et ceux qui font. Sa posture est plutôt celle d'un esthète regrettant que ceux qui font le paysage en soient aussi les destructeurs. En tant que géographe, il savait aussi en écrivant cela que les paysages sont voués à changer selon des logiques qui ne sont en général ni esthétiques, ni patrimoniales.

Les écrivains jouent-ils un rôle de révélateurs ou de passeurs ?

Ceux dont le métier est d'écrire sont les chantres de la société paysagiste. Leur art leur permet de célébrer autant que de dénoncer les paysages qu'ils décrivent. A ce titre, ils traduisent le visible en textes littéraires qui, parfois conjugués avec la peinture ou la photographie, vont singulariser des lieux ordinaires, soit pour les magnifier, soit pour les discréditer. Les guides touristiques depuis deux siècles ont largement utilisé les textes des écrivains et poètes

La plaine agricole d'Oiron, paysage du pays natal de Pierre Donadieu. Il se souvient des images de Marc Deneyer exposées à Thouars en 2003 : «Un bon exemple d'invention artistique d'extraordinaires paysages ordinaires.»

pour inventer et pérenniser les sites touristiques. Mais le talent des écrivains n'épuise pas les sens d'un paysage. Ceux qui l'habitent, en vivent, y vivent, n'écrivent pas en général. Ils peuvent témoigner et l'écrivain ou l'ethnologue les faire parler. Ces professionnels sont alors aussi des passeurs.

Pour être passeurs, il faut détenir quelque chose à passer qui ne vous appartient pas et qui demande à changer de mains, de lieux. La science comme la littérature ont besoin de passeurs sinon elles restent confinées dans un club d'artistes, d'érudits et de savants. Elles ont besoin d'être vulgarisées vers les étudiants et la société toute entière. Certains de ces auteurs sont plus des passeurs que des créateurs. Hugo était à la fois un passeur et un auteur. Aujourd'hui ce sont les journalistes et une grande partie des enseignants qui prennent en charge les rites du passage (les émissions de radio et de télévision, les colloques par exemple). Mais bien des artistes photographes et peintres dans leurs expositions sollicitent directement l'appréciation du public. Les regards sur le monde se forment là, comme dans les musées, et avec les livres d'images et la télévision.

En 2005, les Rendez-vous aux jardins proposaient 120 sites en Poitou-Charentes. Il y en a toujours plus. Est-ce un signe de ce que vous appelez le «désir de paysage» ?

Cette année, le titre des entretiens du patrimoine de Nancy est «du jardin au paysage». La multiplication des manifestations sur les jardins accompagne l'ouverture des rites du jardin vers ceux du paysage. La société ne devient pas paysagiste toute seule. Elle y est incitée, notamment par l'Etat et tous les pouvoirs publics. Le désir de paysage est une lente construction sociale et culturelle qui part autant des expériences de chacun que des stimulations économiques, médiatiques et politiques. Chacun y construit sa propre identité librement pour créer les lieux et paysages qui correspondent à ses valeurs. Ce phénomène a commencé quand le jardin lieu clos s'est ouvert vers le paysage (au XVIIIe siècle avec le jardin anglais qui a voulu capter des vues sur la campagne environnante). De jardinière, la société devient paysagiste en étendant les valeurs symboliques du jardin au-delà de l'espace de ce dernier.

Ces valeurs changent avec les époques et les cultures. Dans le jardin régulier, l'ordre géométrique ; dans le jardin paysager, l'harmonie des formes naturelles idéalisées ; aujourd'hui les sensibilités paysagères sont multiples : environnementales (l'utopie du jardin planétaire de Gilles Clément), patrimoniales (la restauration des jardins historiques), horticoles (les collectionneurs de plantes), artistiques (le land art), géographiques (la planification des paysages urbains et ruraux). Le paysage est pensé comme s'il devait devenir un vaste jardin et le jardin comme s'il devait évoquer les multiples paysages désirés. ■

Selon le géographe Michel Périgord, le paysage est «le lieu où s'inventent les rapports de l'homme avec la nature et la société, un champ ouvert à la création»

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photos **Claude Pauquet**

A chacun son horizon

Michel Périgord, professeur de géographie à l'Université de Poitiers, est chercheur au laboratoire Identité connaissance des territoires et environnement en mutation (Icotem, EA 2252) et responsable du Centre d'études des dynamiques spatiales et environnementales (Cedyse). En collaboration avec Pierre Donadieu, il publie *Clés pour le paysage*. Cet ouvrage, conçu comme un manuel, s'adresse à un large public, depuis les enseignants du secondaire jusqu'aux élèves des écoles de paysage ou d'agriculture, ou à de simples curieux.

D'où vient votre intérêt pour les paysages ?

Au cours des années 1980, j'ai enseigné en CPGE au lycée Gay-Lussac de Limoges. C'est dans le cadre d'un projet d'action éducative qu'un collègue de biologie m'a proposé de travailler avec lui sur le bassin de Brive. Le territoire me plaisait, j'ai donc choisi le thème du paysage, qui est devenu plus tard un sujet de thèse. A l'époque, peu de géographes s'intéressaient au paysage. Depuis, la question du paysage est devenue de plus en plus importante, au point de constituer des pans entiers des programmes de l'enseignement secondaire.

Quelles sont vos définitions du paysage ?

C'est la vision du monde mais, à mon sens, il y a autant de définitions que d'individus. Le paysage est un mot polysémique. Pour le géographe, c'est la relation entre l'espace perçu et les représentations que les hommes s'en font. Le paysage est peut-être, tout simplement, un horizon qui suggère des choses à découvrir, des mythes et qui laisse une place à l'imagination. C'est le lieu où s'inventent les rapports de l'homme avec la nature et la société, un champ ouvert à la création. Mais le paysage est aussi une image du vivant, une image de nos sociétés. C'est le reflet de ce que nous sommes, notre miroir. On n'a jamais fini de le découvrir et, à travers lui, c'est soi-même que l'on découvre.

Quelles différences entre paysage et espace ?

La carte représente l'espace. Mais le paysage est une portion d'espace perçue à hauteur des yeux et interprétée par l'homme. Mais il n'est pas dit que cette perception soit arrêtée par le cerveau, notre regard peut glisser sur l'espace et ne pas le percevoir comme paysage. Rarement, le paysage est perçu en tant que tel. Alors que l'espace est une notion objective qui fait l'objet d'enjeux très forts entre différents acteurs. Le peintre Henri Cueco dit que le paysage n'existe pas. Le paysage existe pour ceux qui sont capables de l'inventer à un instant donné. Certains matins, je ne vois pas grand-chose et d'autres, mon attention est attirée par des contrastes. Par exemple, en venant de Limoges, en passant les champs de grandes cultures du plateau Montmorillonais, je découvre la forêt du Défend qui, avec ses herbes d'eau et ses asphodèles, donne un goût de sauvage alors que le milieu fut complètement artificialisé au XIXe siècle. Le paysage est une affaire de perception mais pas seulement. On prend vraiment possession

Clés pour le paysage, coll. «Géophrys», Ophrys, 368 p., 22 €

La zone commerciale de Chasseneuil-du-Poitou, au nord de Poitiers, et un nouveau lotissement près de la RN 174 à Mignaloux-Beauvoir.

du paysage par la marche. Tous nos sens sont sollicités. Finalement le paysage est entre le domaine de la perception et de l'imaginaire… On peut fantasmer, rêver et être imprégné par l'ambiance de la nature. Le meilleur exemple est le récit de l'ascension du mont Ventoux par Pétrarque au XIVe siècle. C'était une telle jouissance, qu'ensuite il s'est imposé une pénitence très dure.

Le paysage est une manière d'approcher l'espace. Le paysage exprime des formes, l'espace exprime la construction des formes par l'homme.

Quelles différences entre paysage et environnement ?

Dans l'environnement tout est quantifiable. On peut mesurer un débit, une qualité hydrique, des densités d'arbres au kilomètre carré. L'environnement est le monde de la mesure, de la quantité, du rationnel, de la science. En revanche, le paysage est plutôt un monde culturel. L'environnement est objectif, le paysage est subjectif.

Je me demande s'il n'y a pas une discrimination socioculturelle à travers le paysage. Ceux qui sont capables de l'analyser, d'en jouir, d'être heureux dans un cadre de vie où ils créent images, couleurs et sensations, et puis les autres, qui passent tous les jours à côté d'une nature muette et qui ne voient rien parce qu'ils sont accoutumés. On ne voit bien un paysage que lorsqu'on le découvre pour la première fois, lorsqu'on lui porte un regard inhabitué ou inhabituel.

Il existe aussi, sans doute, des paysages qu'on ne veut pas voir ?

Oui parce qu'on les considère comme laids. Entre autres, les espaces de transition entre la ville et la campagne. Ils ont été mal traités depuis des années mais les collectivités y sont de plus en plus sensibles. Par exemple sur la RN 147 à Mignaloux-Beauvoir, on remarque de nouveaux lotissements bien intégrés au paysage. Le sommet des toits se confond avec la cime des arbres. On a pensé à introduire des formes paysagères en insérant ces lotissements dans le prolongement de deux lisières. En revanche sur la RN 10 au nord de Poitiers, la transition est extrêmement brutale.

Travailler sur le paysage vous a t-il enlevé des certitudes ?

Oui, beaucoup… Dans les années 1980, j'ai travaillé sur l'évaluation paysagère alors je me suis rendu compte que, rien qu'en France, il y avait 30 à 40 grilles d'évaluations, j'ai commencé à douter. Et puis, évaluer c'est juger sur quelques critères, c'est donner de la valeur à des territoires et en déprécier d'autres. Certaines communes sont ainsi reconnues pour leur bonne qualité paysagère et le paysage devient un objet de spéculation car il donne de la valeur au lieu. Cela dit, j'ai beaucoup moins de certitude maintenant. Je m'interroge encore sur ce qu'est le paysage. Je suis toujours à la recherche d'une réponse, par delà l'horizon. ■

Par **Jean-Philippe Minier** Photos **Marc Deneyer**

Inventorier pour mieux agir

Pour comprendre l'intérêt et l'utilité de réaliser des inventaires de paysages, revenons d'abord sur le concept même de paysage. Selon les dictionnaires et encyclopédies, on note que le paysage est une étendue de pays qui s'offre au regard d'un observateur, et que l'on peut percevoir d'un seul coup d'œil. Il n'y a donc pas – peut-on dire – de paysage sans le regard porté sur lui. Mais plus encore que cela, le paysage est indissociable de la représentation : le terme «paysage» est issu du monde de la peinture (XVIe siècle). Ainsi, le paysage constitue un ensemble, une composition dans l'espace, comme l'est une peinture sur un tableau. Passant par le regard, l'interprétation, l'expression, le paysage est une notion subjective et fortement culturelle. Enfin, le paysage est évolutif : les éléments physiques du paysage se transforment au gré du temps par l'action combinée de la nature et des activités humaines. Mais dans le même temps, et c'est probablement ce qui rend cette matière si complexe, le regard porté sur lui évolue également.

Compte tenu de tout cela, il semble difficile voire parfaitement décourageant de tenter de le caractériser, de le comparer ou d'influencer positivement son évolution… Pourtant, il est un certain nombre de lieux communs, de référents, de sentiments partagés mais aussi de faits objectifs qui, une fois révélés, permettent de construire et d'anticiper ses évolutions et d'en préserver les qualités les plus évidentes.

Pour percevoir le monde, chacun d'entre nous confronte les impressions reçues par les sens (vue, ouïe, odorat, toucher et goût) à des référents, des modèles, des représentations préétablies. Il existe ainsi certains modèles d'organisation des territoires auxquels nous attribuons la qualité de paysages. La confrontation inconsciente des impressions perçues sur le terrain à un modèle en mémoire est systématique. La Beauce, par exemple, par le biais des cours de géographie et des écrits de certains écrivains, constitue un modèle puissant : celui de la plaine de champs ouverts. Ce modèle nous aide à identifier les autres plaines de grande culture, pour peu que les éléments qui les composent ressemblent à l'idée que l'on a (ou que l'on se fait) de la Beauce. A contrario, certaines formes d'organisation de l'espace ne correspondent à aucun autre modèle d'identification inscrit dans notre inconscient collectif, et nous laissent en général une impression de «non-espace», de «non-paysage». Il en est ainsi par exemple des zones périurbaines. La reconnaissance d'ensembles paysagers repose donc sur une identification de secteurs présentant des caractéristiques communes, avec un degré commun de coïncidence avec les grands modèles existants. Les critères relèvent évidemment de l'appréciation, il

En haut à gauche : la nature du contact océan-continent (roche, sable, marais...) détermine des paysages littoraux spécifiques telles ces microfalaises de la Côte d'Aunis. (L'Houmeau, Charente-Maritime)

A droite : espace singulier de landes hautes et basses, «reste» de paysages qui recouvraient naguère de larges secteurs du Poitou. (Le Pinail, Vienne)

s'agit essentiellement d'ambiances ressenties. Ressentir et percevoir un territoire n'est pas tout, il faut tenir compte de ce qui, historiquement et culturellement, donne une identité aux lieux et à leurs habitants. Le nom des anciennes provinces ou de lieux, dotés d'une charge imaginaire puissante, génère bien souvent un attachement de la population locale. Cet attachement, qui s'inscrit plus ou moins fortement dans la mémoire collective, construit également en nous d'autres représentations mentales des espaces, que l'on pourrait qualifier de modèles locaux. Ils induisent tout naturellement des pratiques de composition et d'entretien de l'espace, des sentiments d'appartenance qui participent à la différenciation – parfois ténue – des paysages les uns par rapport aux autres.

LES PRINCIPAUX CONTRASTES PAYSAGERS RÉGIONAUX

De nombreuses réalités physiques concourent à distinguer les paysages les uns des autres. Ces réalités se combinent et se modulent entre elles, sans qu'aucune d'entre elles, prise séparément, ne permette de révéler tous les contrastes qui dessinent la région Poitou-Charentes. Chaque paysage est une combinaison un peu magique, subtile et complexe de tous ces ingrédients que sont le relief, l'affleurement ou non d'éléments minéraux, l'eau, le ciel, la végétation, le bâti et les infrastructures… Le relief est la base d'une caractérisation : selon qu'il est plat ou pentu, il définit la position des horizons, la présence des belvédères, l'étendue des surfaces rendues visibles, leur perception en perspective ou frontale. Dans notre région, celui-ci tient un rôle particulier. Bien que presque entièrement plat, le territoire régional recèle de nombreuses surprises : les vallées encaissées et quelques secteurs au sol plus mouvementé agissent par contraste avec les grandes étendues horizontales des plaines et de la mer. L'eau, selon sa présence et ses formes, se présente en motifs caractéristiques de tel ou tel secteur : la présence de la mer, des rivières, des inondations, des ruisseaux multiples, l'eau qui disparaît ou qui ressurgit (dans le karst) vont contribuer à définir des contrastes, en liaison avec le relief. Pour ce qui est de la végétation, dans une région majoritairement plate, la nature et la position des écrans végétaux jouent un rôle considérable. Le tissu des boisements constitue donc un élément de caractérisation important : haies en régions bocagères,

La vallée de la Charente, encaissée en amont, dessine une succession de méandres rapprochés. Depuis les coteaux, les vues d'ensemble sont nombreuses et bien souvent de qualité. (Vers Ruffec, Charente)

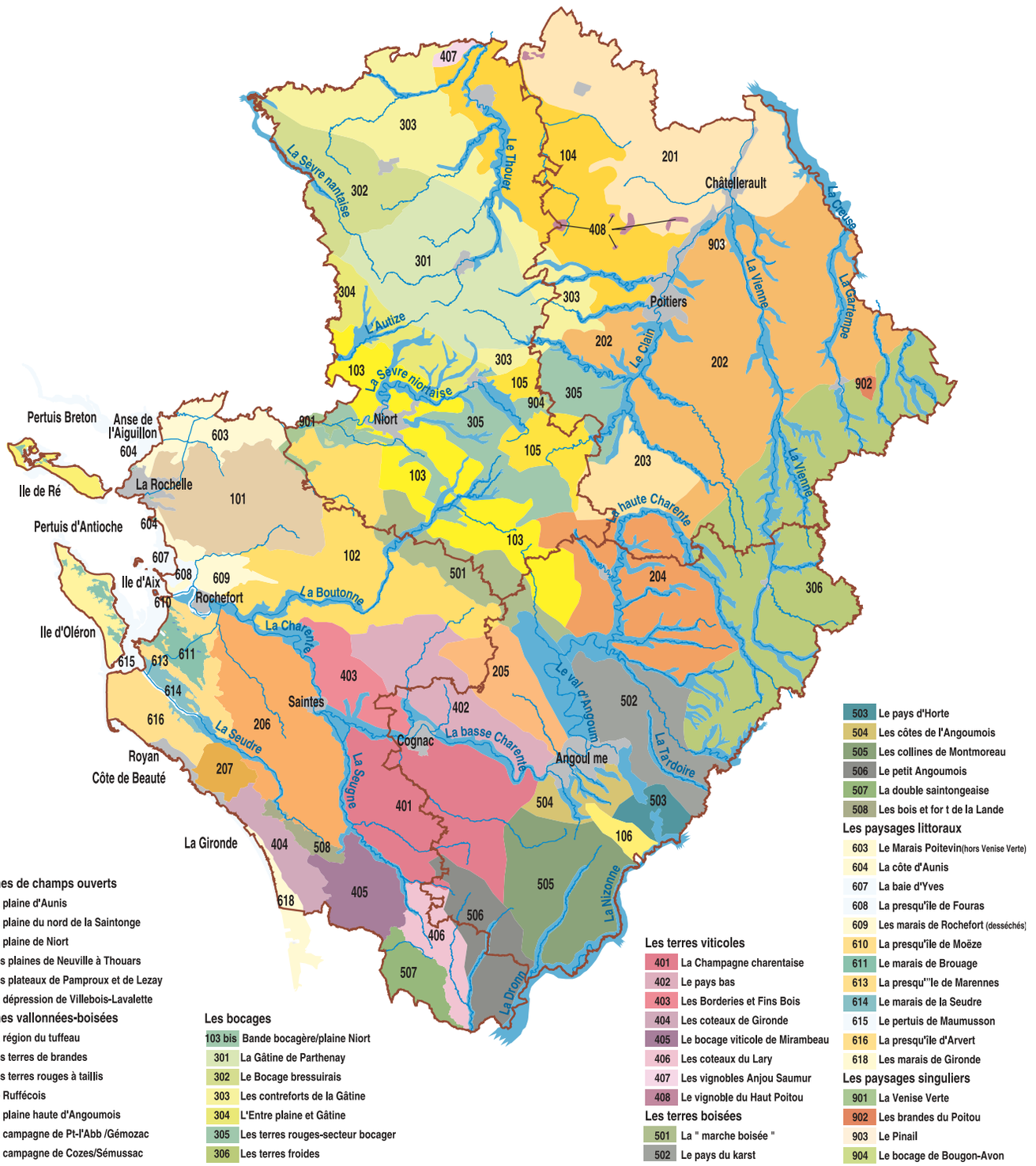
En Poitou-Charentes, les plaines de champs ouverts constituent un type de paysage bien représenté. La plaine possède dans la région ses propres traits de caractère : noyers isolés, rangs de fruitiers ou de vignes ponctuent ces vastes espaces aux couleurs si changeantes. (Thénezay, Deux-Sèvres)

Ci-contre : De douces ondulations occasionnées par quelque affluent de l'Ozon animent les paysages vallonnés de ce secteur des terres de brandes. La mixité dans l'occupation des sols introduit une diversité paysagère tout à fait bienvenue. (Archigny, Vienne)

massifs forestiers ou bosquets en plaines, arbres d'alignement, etc. Pour ce qui est des cultures, majoritairement agricole, la région présente des contrastes évidents et un certain nombre d'identités fortes : plaine, bocage, vignoble, etc. Les modulations entre secteurs de grandes cultures et secteurs d'élevage tiennent un rôle fondamental dans la diversité paysagère régionale. Enfin, du nord au sud et d'est en ouest, il y a différentes façons de construire et d'habiter : régions d'habitat dispersé, régions aux villages blottis, agglomérations, villes, centres urbains, faubourgs ou banlieues, c'est sous toutes ses formes et selon tous ses modes de répartition que le bâti participe à la différenciation des paysages. Enfin, d'autres événements singuliers («objets» créateurs d'espaces singuliers) viennent l'animer spécifiquement : une église romane, un château, une usine, des silos...

SPÉCIFICITÉS ET FORCE DE LA DÉMARCHE D'INVENTAIRE DES PAYSAGES EN POITOU-CHARENTES

Une équipe pluridisciplinaire, autour d'architectes-paysagistes, a travaillé pendant deux ans : la première étape a consisté à recueillir puis analyser un grand nombre de représentations littéraires, picturales ou photographiques de la région. Celle-ci a permis de dresser une première ébauche des paysages de la région prenant en compte des données géolo-



giques, pédologiques, agricoles, écologiques, mais aussi historiques, économiques, touristiques, légendaires, ou encore d'architecture et d'urbanisme. Dans le même temps, des premières cartes ont été esquissées en s'appuyant sur celles existantes. Une première carte, synthétisant les différentes remarques ou ajustements des acteurs régionaux, a été élaborée et traduite en document informatisé utilisable au sein d'un système d'information géographique (SIG). Le travail de terrain mené sur la base de nombreux parcours choisis a permis de confirmer, enrichir, modifier l'identification des paysages, de préciser leurs contours, la nature de leurs contrastes, des transitions et d'en effectuer le portrait paysager.

LA VARIÉTÉ ET LA DIVERSITÉ DES PAYSAGES DE LA RÉGION

Avec 8 grands types de paysages, 80 entités différentes dont 4 paysages singuliers, le Poitou-Charentes constitue une région de grande variété paysagère que sa situation géographique explique en grande partie. Située au croisement de deux massifs anciens (Massif armoricain, Massif central), de deux bassins sédimentaires (Bassin parisien et Bassin aquitain) auxquels s'ajoute un littoral de côte, de marais et de dunes, la région possède un cadre naturel diversifié, fait de contrastes et de transitions. Cette variété s'explique également par le caractère de transition, de passage que constituent sur le plan culturel et historique le Poitou et les Charentes. La région connaît des influences croisées, entre langue d'oc et langue d'oïl, entre la tuile ronde méridionale et l'ardoise des Pays de la Loire. Mais c'est également un lieu de passage (seuil du Poitou) que révèlent tout autant les routes de pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle, les traversées et les batailles guerrières… et aujourd'hui, l'autoroute A10. Cette configuration géographique et historique permet à la région de rassembler presque tous les grands types de paysages français (à l'exception notable de la montagne), mais aussi tous les effets de contraste et de transition entre terres chaudes et terres froides, bocage et plaine, côtes et arrière-pays, îles et continent auquel il faut ajouter celui des multiples vallées par rapport aux plateaux.

La mosaïque des paysages s'organise tout de même autour d'un grand schéma.

• Le bocage deux-sévrien au nord-ouest et les terres froides («limousines») à l'est révèlent des prairies et un paysage de bocage. Leurs sols acides, peu propi-

Ci-dessous à gauche : en Poitou, le seuil crée l'événement paysager, il s'y déroule un premier plan, puis un second, un horizon, en un paysage ordinaire de qualité. (Champagné-Saint-Hilaire, Vienne)

Le belvédère est l'occasion rêvée d'avoir une vue d'ensemble et de faire exister mentalement un paysage. Il faut en contrepartie être particulièrement vigilant car le moindre objet, ici, se voit. (Saint-Germain-de-Confolens, Charente)

Pendant tout la durée de l'inventaire, le cabinet d'architectes paysagistes et le Conservatoire ont recueilli des informations, des éléments d'appréciation ou des réactions auprès de personnes ayant un vécu régional ou une lecture spécifique des espaces régionaux (spécialistes ou techniciens de l'agriculture, de la forêt, de l'équipement, de l'environnement ou de l'aménagement du territoire). A chaque étape de l'inventaire, un comité technique régional du paysage a cadré et affiné la démarche, les méthodes employées, et demandé des corrections ou des informations supplémentaires sur les résultats présentés. L'ambition donnée par l'Etat et la Région à cet inventaire a été de doter l'ensemble des acteurs concernés d'un document rassemblant descriptions, analyses et propositions d'intervention en faveur des paysages. Une carte seule ne pouvait y suffire, c'est pourquoi l'essentiel du contenu de l'inventaire est écrit. Seul l'écrit permet des descriptions qualitatives et fines des réalités paysagères, de leurs évolutions.

Jean-Philippe Minier est paysagiste d.p.l.g., responsable de l'antenne paysage du Conservatoire d'espaces naturels de Poitou-Charentes. Intervenant dans le conseil et l'assistance technique aux porteurs de projets de type plans et chartes paysagères en région, il a conduit et animé les travaux d'inventaire (atlas) régional des paysages. L'atlas des paysages de Poitou-Charentes a pu être réalisé grâce au soutien de l'Etat, de la Région Poitou-Charentes et de l'Union européenne. Maître d'ouvrage : Conservatoire d'espaces naturels de Poitou-Charentes. Maître d'œuvre : Outside architectes-paysagistes (mandataire), Michel Collin (paysagiste d.p.l.g., chef de projet), Catherine Aubel et Caroline Bigot (paysagistes d.p.l.g.), Laurent Defrance (paysagiste-infographiste). www.paysage-poitou-charentes.org

ces aux céréales, correspondent aux affleurements de roches cristallines des massifs anciens. Sur leurs bordures, des épandages de sables et d'argiles détritiques constituent des sols pauvres favorisant les landes de fougères et de genêts (les brandes).

• Le Poitou, l'Aunis et la Saintonge correspondent à des affleurements calcaires et marneux des bassins sédimentaires. Les sols sont fertiles, légers, parfois argileux et alors plus lourds. Dans ces pays d'open-field, la céréaliculture est reine.

• Les plateaux ondulés de la Saintonge au sud correspondent à des affleurements de craie. Ce pays de champs ouverts est voué à la céréaliculture de manière fort ancienne.

• A l'ouest, le littoral offre un rivage varié encore en mouvement ; solide sur les côtes rocheuses ou sur les digues de protection des marais, il se fait plus mouvant dans les baies, les estuaires et les dunes de sable. S'y développent naturellement les activités maritimes d'ostréiculture, mytiliculture et saliculture.

• Au-delà du rivage, les pertuis charentais forment une véritable mer intérieure dont l'horizon est formé par la continuité visuelle des rivages continentaux et des îles.

POUR MIEUX SOUTENIR ET ENCOURAGER L'INITIATIVE LOCALE

L'échelle régionale d'étude apporte une vision territoriale et contextuelle aux paysages que des approches locales peuvent difficilement appréhender. A contrario, elle ne permet pas d'appréhender toute la diversité des éléments locaux voire microlocaux qui constituent la finesse et la spécificité des paysages. L'échelle du pays, de l'intercommunalité en général (mais aussi communale) permet de recenser, de décrire ou de «projeter» finement le paysage. De telles échelles de travail, et c'est là le rôle des initiatives locales, permettent de produire des représentations paysagères (croquis, blocs-diagrammes, axonométries, photographies...) plus nombreuses, adaptées et utiles pour ne pas dire indispensables à l'action opérationnelle, concertée et active autour des paysages : programmation, projet d'aménagement, protection, gestion, entretien...

Ci-dessus : Evoluant d'heure en heure, de minute en minute, le paysage, sous quelques gouttes de pluie se décompose, puis se recompose différemment. (Monthoiron, Vienne)

Au bord de l'eau, à l'abri des vents et face au soleil du sud, de petites cabanes de pêcheurs se blottissent au pied de la falaise du Porteau. L'avenue de Paris est on ne peut plus intégrée. (Poitiers, Vienne)

LES PLANS DE PAYSAGE ET LES CHARTES PAYSAGÈRES

Les travaux menés dans le cadre de plans de paysage ou de chartes paysagères privilégient la connaissance et la reconnaissance des paysages ; c'est un préalable indispensable pour une meilleure prise en compte de leurs qualités dans l'aménagement ultérieur du territoire. Ces travaux sont effectués nécessairement par des professionnels adaptés (équipes pluridisciplinaires autour d'architectes paysagistes) aptes à élaborer les éléments de représentation des paysages, utiles au partage d'un langage commun. Un diagnostic paysager est tout d'abord élaboré, puis porté et partagé par les différents acteurs (élus, techniciens, associations, personnes-ressources, etc.). A cette occasion, des groupes de travail locaux sont institués pour réfléchir sur les nécessités, priorités et modalités d'actions paysagères de tous types (programmation, urbanisme, projets de paysage, sensibilisation, animation, diffusion...).

Enfin, des rencontres et échanges sur le paysage confrontant le constat des dynamiques paysagères identifiées avec les points de vue locaux permettent de hiérarchiser des priorités d'actions, propres à maintenir des qualités paysagères existantes ou à en créer de nouvelles. Les initiatives de ce type (déjà nombreuses) tendent à se multiplier en Poitou-Charentes. Elles témoignent bien de l'attention et de la volonté collectives croissantes à assurer un développement harmonieux et pérenne de cette belle région. ■

Ci-dessus à gauche : routes, pavillons, haies et voie d'eau inscrivent leurs lignes sur le socle mouvementé et verdoyant du bocage. (Airvaudais, Deux-Sèvres)

Les bêtes au pré animent et entretiennent le paysage bocager. Fortement construits par des générations animales et humaines successives, ces secteurs présentent des formes paysagères et des habitats naturels riches et variés. (Gourgé, Deux-Sèvres)

Ci-dessous : scène fraîche et montagnarde du côté de Sainte-Radegonde-des-Pommiers. L'eau est un constituant majeur du paysage. (Thouarsais, Deux-Sèvres)

Marc Deneyer est allé chercher des paysages extraordinaires en Italie, en Ecosse, au Groenland, au Japon – il vient de publier *Kujoyama* (éd. Le temps qu'il fait). Depuis quelques années, il photographie les paysages du Poitou-Charentes, sa région d'adoption. Il a réalisé des séries dans les Deux-Sèvres grâce au soutien du Conseil général, du service arts plastiques de la ville de Thouars et du Syndicat du pays Thouarsais.

Entretien avec Isabelle Auricoste, architecte paysagiste installée en Charente, grand prix du paysage en 2000

Entretien **Astrid Deroost** Photos **Alberto Bocos**

Une image partagée

«S'agit-il de transformer tout le territoire en décor pour la promenade de visiteurs de passage ou bien faut-il mieux comprendre que derrière la demande de paysage se fait entendre le désir de faire, ensemble, exister un lieu partagé.» Ce questionnement fonde le travail d'Isabelle Auricoste, architecte paysagiste, enseignante à l'Ecole d'architecture et de paysage de Bordeaux et installée à Theil-Rabier. Village de Charente et siège de son atelier Mandragore.

L'Actualité. – Quel sens revêt aujourd'hui le mot paysage ?

Isabelle Auricoste. – Dans l'acceptation actuelle, c'est la dimension imaginaire que représente le paysage sur un territoire donné, une représentation du paysage idéal que l'on habite et qui a quelque chose d'immatériel. Les représentations que peuvent avoir les techniciens, les élus, les néo-ruraux sont assez différentes. Pour un agriculteur, un bâtiment agricole est un signe positif. Il sait que l'environnement bouge avec ses pratiques. Pour un néo-rural, ce bâtiment défigure une image d'éternité, une campagne qui ne bouge pas. Chacun a une représentation en fonction de sa logique d'action dans ce paysage. Aujourd'hui, quand on parle de paysage, on se réfère à une image du territoire qui serait commune aux différents acteurs et qui leur permettra d'agir en fonction de choix politiques, pris à partir d'une image partagée. Le rôle du paysagiste est d'aider tous les acteurs à faire émerger cette image.

Le paysage, est-ce le beau, l'utile, un environnement préservé ?

Ce n'est pas forcément le beau mais plutôt la façon dont sont liés les différents éléments qui composent ce paysage, comme dans une langue. Chaque région a sa façon – aujourd'hui bouleversée par les apports modernes – d'associer les éléments, par exemple de positionner les maisons avec le pignon ou la façade donnant sur la rue. Le mélange de cultures vivrières, céréalières, de vignes et d'élevage fabrique tel type de paysage... Il est intéressant de s'interroger : que veut-on construire, que veut-on garder des modèles anciens ? Sont-ils dépassés ? Seule compte la cohérence, ce qui n'exclut pas des bâtiments modernes à condition de les installer avec cohérence. Ce que l'on doit transmettre à nos enfants, ce n'est pas obligatoirement la forme du paysage mais la ressource essentielle : la qualité des terres, la qualité et la quantité de l'eau et la diversité biologique.

Comment fabrique-t-on un nouveau paysage ?

Le paysagiste ne part jamais d'une page blanche. Il intervient sur un lieu qui existe déjà avec l'exigence de s'insérer dans un concert. Son projet doit dialoguer, résonner avec le lieu et intégrer cet aspect nouveau, de plus en plus important, qui est d'accompagner les habitants d'un territoire dans la construction d'une image. On travaille avec les habitants, les élus, les associations afin qu'ils puissent discuter et élaborer des aménagements en fonction de cette image. Le paysage, objet singulier qui associe le physique et l'immatériel, nécessite une appropriation par les habitants. La profession évolue dans cette direction et répond à une demande actuelle de prise en main du territoire, à un moment où les gens ont l'impression que les choses leur échappent un peu.

Quel est le rôle des végétaux ?

La connaissance des végétaux est fondatrice de notre métier, elle donne au paysagiste une attitude qui lui permet, spontanément, de penser les choses globalement, de voir les interactions. Il regarde les végétaux comme des êtres vivants tributaires d'un environnement qui contribue à les modifier. Quant au choix, je n'ai pas de doctrine, chaque lieu appelle sa gamme de végétaux. Je ne les utilise pas pour leur seul effet visuel mais aussi pour leur nature propre, ils doivent être dans des conditions de végétation qui leur conviennent.

A Verteuil, Isabelle Auricoste a réalisé un parc public en bordure de la Charente. Sur un terrain inondable, drainé par de grands fossés qui organisent la distribution des espaces et favorisent l'écoulement des eaux, ce parc crée au centre du bourg un espace de fraîcheur.

Quelle a été votre première réalisation ?

En 1967, j'ai réalisé des espaces verts pour la ville et la ZAC de Sartrouville. A l'époque la commande était importante dans ce domaine. Nous étions de jeunes professionnels et nous avons un peu inventé notre métier en le faisant, pour des formes de villes qui n'avaient jamais existé. On nous demandait de planter des arbres, on les utilisait comme des pots de peinture et le site était peu pris en compte. Cela nous a posé question. Plus tard, j'ai travaillé à la restauration du parc de la maison de George Sand à Nohant et ce détour par les jardins historiques, qui prennent en compte le site et une vision du monde, m'a permis de trouver des outils conceptuels. La restauration de ces sites, pour laquelle j'ai contribué à élaborer une méthodologie, m'a amenée à penser la création contemporaine en créant des liens, en instaurant un dialogue avec les étapes précédentes.

Le plan de paysage du pays Mellois correspond à une vision actuelle de ce métier qui demande une compétence transversale associant le culturel, l'économique, l'écologique... Ce plan, élaboré avec tous les acteurs locaux et avec une vraie volonté de la part des élus de suivre une démarche participative, a été conçu comme une plate-forme de développement local. Deux ans de travaux ont donné plus qu'une étude, c'est un plan d'action qui offre une représentation du paysage Mellois et une grille dans laquelle peuvent s'insérer des réalisations concrètes, en permettant des choix politiques à plusieurs niveaux.

Vous intervenez surtout en zone rurale.

Je suis toujours un peu militante et j'ai envie d'agir où cela me paraît le plus utile. Dans les territoires ruraux qui connaissent de profonds changements, le paysage peut être une aide à la définition d'orientations politiques.

On replante des arbres, des haies. Quelles en sont les conséquences pour les agriculteurs ?

Un territoire peut faire émerger l'idée qu'une haie, en plus de sa valeur écologique, constitue une image caractéristique de son paysage et il devra trouver des formes contemporaines de haies. Dans la région qui n'est pas vraiment une région de bocage, les haies avaient d'abord pour fonction de protéger les cultures (vignes, céréales...) du bétail. A partir de la crise du phylloxéra (1875), une transformation profonde s'est

opérée en direction de l'élevage, des terres de culture ont été transformées en pâturage et le maillage du bocage s'est fait plus serré. Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, les haies représentaient une ressource en bois de chauffage et étaient entretenues. Aujourd'hui, les haies ne sont plus utilisées pour le bois. Leurs fonctions permanentes (protection de la ressource en eau, limitation de l'érosion, refuge de la faune et de la flore) persistent mais les fonctions économiques sont plus difficiles à trouver. Or une haie qui n'est pas entretenue fait concurrence aux cultures et est une charge pour son propriétaire. Certains imaginent d'élever du bois précieux pour la menuiserie, évoquent l'intérêt cynégétique des haies... Ces fonctions modernes de la haie impliquent, contrairement au passé, des formes différentes. Ses fonctions d'intérêt général sont plus importantes que ses fonctions économiques privées et si l'on considère que les haies sont nécessaires, alors comment aider les agriculteurs ? Ceci est une vraie question politique et il y a des choix à faire.

De nouveaux éléments, comme les bassines, apparaissent dans le paysage régional.

Après la guerre, pour une raison légitime qui était de nourrir la population, les agriculteurs ont été encouragés à produire plus. Leur niveau de vie a progressé mais ce système a entraîné l'arrachage d'arbres et l'utilisation intense de produits phytosanitaires. Ensuite, ils ont dû continuer pour survivre. Ce processus, qui sera très difficile à inverser, a produit des transformations massives du paysage. Les bassines, c'est un choix de paysage. Les agriculteurs qui ne peuvent pas irriguer perdent une partie de la récolte et donc la prime européenne. On les a incités à créer des bassines. Je suis contre ces bassines qui encouragent la monoculture. C'est un mauvais système qui favorise l'emploi de pesticides, fragilise les plantes et épuise le sol.

Les paysages charentais, connus pour être variés, le sont-ils depuis toujours ?

Des paysages variés sont la résultante de sols différents auxquels on adapte les cultures. Aujourd'hui, on a les moyens de ne pas respecter le sol, il n'est plus qu'un support physique auquel on apporte tout. Et cela peut conduire à une banalisation des paysages un peu regrettable. Par exemple d'Aigre à Angoulême, où les céréales sont cultivées à grande échelle. Avant, on voyait des cultures différentes, de la vigne et des arbres fruitiers à tel point qu'au XIXe siècle, des voyageurs décrivaient la Charente comme une vaste forêt. Jusqu'aux années 1950, les métayers avaient l'obligation de planter des noyers (pour l'huile et le bois), des cerisiers, des châtaigniers en limite de parcelles. Ces limites n'existent plus... on remarque encore des noyers en plein champ, beaucoup ont été respectés mais ne sont pas remplacés au terme de leur vie. Les pratiques actuelles me rendent critique davantage pour l'avenir de l'agriculture – elles sont sûrement une catastrophe pour le développement durable – que pour la beauté des paysages. ■

UNE ŒUVRE EXEMPLAIRE

En 2000, le Grand prix du paysage, distinction nationale alors délivrée par le ministère de l'Aménagement du territoire et de l'Environnement, a récompensé la carrière d'Isabelle Auricoste, maître d'œuvre, conseil, animateur, enseignante, écrivain notamment pour la revue *Utopie* qu'elle a contribué à créer et élue locale de Theil-Rabier. «Si peu d'itinéraires de paysagistes racontent, mieux que celui d'Isabelle Auricoste, l'histoire de cette profession, c'est que peu de carrières ont été à ce point déterminées par l'écoute des attentes sociales, en un temps où le souci du paysage n'a cessé de revêtir de nouvelles formes et d'imposer au paysagiste de nouveaux moyens d'action», soulignait à cette occasion Serge Briffaud.
Isabelle Auricoste est diplômée de l'Ecole nationale supérieure d'horticulture de Versailles, section du paysage (devenue Ecole nationale supérieure du paysage). Elle a également fréquenté l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris, l'Ecole pratique des hautes études, pratiqué la sociologie avec Henri Lefebvre, l'histoire de l'art avec Pierre Francastel. Ses travaux en milieu rural et urbain se doublent d'une intense activité de publication et de transmission en direction des jeunes générations. Après avoir enseigné à l'ENSP de Versailles, Isabelle Auricoste, dont la réflexion a contribué à structurer la formation de paysagiste, est aujourd'hui responsable pédagogique à l'Ecole d'architecture et de paysage de Bordeaux.

Page de droite : la Grande Champagne, entre Bouteville et Saint-Amant-de-Graves, en Charente. Photo Marc Deneyer

GEORGES HYVERNAUD EN CHARENTE

Ce fut la dernière contribution d'Andrée Hyvernaud à la reconnaissance posthume de son mari, l'auteur charentais de *La Peau et les os* : la société des lecteurs de Georges Hyvernaud (39, avenue du Général-Leclerc 91371 Verrières-le-Buisson) vient d'éditer *Voie de garage 1941-1944*. Guy Durliat et l'épouse de l'écrivain, disparue en mars dernier, sont à l'origine de cette publication des cahiers de prisonnier dont Hyvernaud tirera l'un des plus poignants témoignages sur la captivité pendant la Seconde Guerre mondiale. *L'Actualité* reviendra dans une prochaine édition sur l'œuvre singulière d'un écrivain (notamment sur ses paysages charentais) qui marqua le monde des lettres pendant les années 1950, découvert par Sartre et comparé à Céline avant de tomber dans l'oubli.
www.slhyveraud.org

Témoignage de Samuel Arlaud, géographe et agriculteur, sur la perception des espaces ruraux, la production agricole et les filières bio

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photo **Marc Deneyer**

L'agriculture le marché et le paysage

Samuel Arlaud possède une double culture. Maître de conférences à l'Université de Poitiers, il a dirigé pendant une dizaine d'années une exploitation agricole dans le sud de la Vienne. Un rêve d'enfant. Sa ferme et ses 90 ha attenants, il les a découverts à Moulismes alors qu'il parcourait la région pour préparer sa thèse de géographie sur le thème «Héritages et mutations de l'agriculture dans les zones de faibles densités du Poitou-Charentes». Engagé dans une filière bio, il produisait du pain et élevait des vaches limousines.

L'Actualité. – Comment percevez-vous la relation entre agriculture et paysage ?

Samuel Arlaud. – Quand je travaille dans un champ, je suis dans le paysage mais je n'ai pas spécialement l'impression de «faire le paysage». Je regarde ce que je fais, donc je regarde la terre qui sert à produire et les éléments qui structurent cette terre (chemins, haies, bâti…). Je suis dans une échelle de micro-paysage. Le géographe, lui, considère le paysage à une échelle beaucoup plus large, même si son observation trouve ses limites dans le strict champ visuel.

Les couleurs de la campagne résultent-elles du marché international ?

Les couleurs des champs au printemps se font à la bourse de Chicago ou à Bruxelles, elles sont à l'aune de la Politique agricole commune et des marchés mondiaux. Les agriculteurs suivent les fluctuations des cours et essaient d'anticiper sur l'évolution du marché. Ils vivent donc à la fois dans un temps agricole annuel, ce qui est très court, mais aussi dans une temporalité plus longue, celle de la filière dans laquelle ils sont engagés et du système de production qu'ils ont mis en place. Si un système céréalier se planifie sur plusieurs années, l'élevage, quant à lui, est soumis à une temporalité encore plus longue. Par exemple, on ne peut brusquement passer de l'ovin au bovin. D'ailleurs, les éleveurs consacrent souvent toute une vie à améliorer leur troupeau et à le structurer. Même si les couleurs des grandes cultures peuvent varier d'une année sur l'autre, l'agriculteur s'inscrit dans la durée et dans une trame paysagère qui évolue aussi très lentement.

Pourquoi les agriculteurs ne supportent-ils pas qu'on les appelle «jardiniers de la nature» ?

Un jardinier produit pour lui-même tandis qu'un agriculteur produit pour nourrir la population. C'est le rôle qui fut assigné à l'agriculture dans l'après-guerre, ce qui a engendré le productivisme. Donc, entretenir le paysage n'est pas considéré comme une activité productive. Dans les années 1980 après la crise du productivisme, on a commencé à parler de diversification, de filières bio, de tourisme vert mais ces discours ont toujours du mal à se faire entendre car la France n'a plus de grand projet agricole.

Si la logique du libéralisme classique était appliquée, des zones entières du pays seraient abandonnées, comme en Grande-Bretagne. Cela n'entre pas dans notre mentalité. En France, la désertification – ou «déprise» agricole – n'a jamais été acceptée.

Comment réussir dans une filière bio ?

Précisons tout de suite que l'agriculture biologique représente un pourcentage infime en France des surfaces et des quantités produites, de sorte que l'offre demeure largement insuffisante.

Dans la campagne de Moulismes, au premier plan : un champ non cultivé depuis quelques annés.

Si l'agriculteur bio gagne sa vie ce n'est pas parce qu'il vend ses produits plus chers, car le coût de production est plus élevé, c'est souvent parce qu'il contrôle tout ou partie de la filière et, par conséquent, qu'il maîtrise la valeur ajoutée générée par ses productions. Ainsi la transformation des céréales pour la production de farine, de pain, puis la commercialisation, ou par exemple la vente directe au particulier de viande issue du troupeau de la ferme permettent de mettre en place des systèmes qui s'affranchissent d'un certain nombre d'intermédiaires. Ce type de projet favorise l'emploi d'une main-d'œuvre en moyenne très supérieure à ce qu'elle serait dans un système de production plus classique.

La pression immobilière des étrangers à la campagne, notamment des Anglais, fait-elle prendre conscience de la valeur marchande du paysage ?
Effectivement, les étrangers qui s'installent dans la région ne sont pas attirés par les grandes plaines céréalières, ils recherchent du pittoresque, des paysages vallonnés et des vieilles pierres.
Cela fait réfléchir les gens d'ici parce qu'ils sont étonnés de constater que leur patrimoine bâti, qui avait peu de valeur à leurs yeux, peut être joliment restauré. L'intérêt pour la mise en valeur du bâti est évident s'il permet de vendre deux ou trois fois plus cher. Mais de là à affirmer qu'il y a une prise de conscience de la valeur marchande du paysage… Les aménagements des bourgs ruraux sont révélateurs de notre retard en ce domaine. Le plus souvent, on se contente de refaire les bordures de trottoirs, de planter des arbres, de mettre des fleurs un peu partout mais rares sont les élus qui, dans notre région, mettent en œuvre une réelle politique paysagère dans leur village. ■

RURAL-URBAIN NOUVEAUX LIENS, NOUVELLES FRONTIÈRES

Cet ouvrage à paraître aux Presses universitaires de Rennes a été coordonné par Samuel Arlaud et deux de ses collègues poitevins, Yves Jean, professeur de géographie, et Dominique Royoux, professeur associé à l'UFR sciences humaines et arts et directeur du service recherche et développement de la Communauté d'agglomération de Poitiers. Résultant d'un colloque international tenu à Poitiers en juin 2003, le livre regroupe une quarantaine de textes organisés en quatre grandes thématiques. Il forme une synthèse dont l'objectif principal est d'analyser les rapports et les dynamiques qu'entretiennent espaces ruraux et espaces urbains sous l'effet de trois phénomènes majeurs : l'accroissement des flux de tous ordres et des mobilités individuelles qui brouillent les frontières interspatiales, une métropolisation et une polarisation renforcées qui transforment en profondeur les liens du couple classique rural-urbain, et un développement des inégalités sociales et spatiales. La complexité de ces questions fondamentales nécessite des approches multiples : géographiques, mais aussi sociologiques, économiques, historiques ou encore politistes, qui ont été mobilisées dans cet ouvrage.

Charente Nature sur le qui-vive

Gelée royale ou amanite phalloïde... Charente Nature, association de protection de l'environnement, délivre avec humour des prix allant respectivement à l'initiative la plus écologique et à la pire pollution ou destruction du cadre de vie. Cette année, le blâme a été décerné au remplissage hivernal des bassines et à une décharge, sauvage et évitable. La distinction positive a récompensé des éleveurs du Confolentais, à l'initiative d'une première collecte et du recyclage de plusieurs tonnes de bâches en plastique usagées. «Les gens ont envie d'avoir un paysage plus riche, plus varié. La prise de conscience est faite, reconnaît Jean-Pierre Sardin, président de l'association, mais il y a des contraintes.» Pour Charente Nature, l'existence d'un paysage rural, par exemple une vallée boisée, n'est pas, en elle-même, la garantie d'une biodiversité. La volonté de préserver des essences ou des plantes indigènes, adaptées au sol lors de la réimplantion de haies, doit participer de la protection du paysage. L'association pose également un œil critique sur les aménagements paysagers en zones urbaines et périurbaines, davantage faits, selon elle, pour le confort de l'automobiliste que pour celui de l'habitant et d'un coût (en eau) environnemental élevé, qui plus est en période de sécheresse.

Quant à la qualité des paysages charentais, riches encore, et variés dans les zones rurales, elle laisse à désirer dans les entrées de ville, transformées en de vastes zones commerciales et industrielles, organisées autour d'axes routiers et peu structurantes pour la vie des hommes. «Un paysage agressif peut rendre les habitants agressifs... Le paysages est une notion transversale. Il faut créer des paysages urbains attirants qui donnent l'envie d'habiter et aussi l'envie de sortir de chez soi», précise Jean-Pierre Sardin en soulignant l'intérêt de dialoguer, aujourd'hui, avec les décideurs pour redessiner les contours de la cité. Ce que fait sans relâche l'association indépendante, née dans les années 1970, notamment au sein de la Commission départementale des sites et des paysages ou du Conseil architecture, urbanisme, environnement. Très intégrée au tissu local (représentée dans une quarantaine de commissions administratives de niveaux régional, départemental et local), Charente Nature compte une dizaine de salariés qui interviennent aussi bien pour la protection de la faune sauvage, des inventaires du patrimoine naturel, des expertises, l'éducation du grand public, la formation des professionnels... Quelque 80 bénévoles très présents participent aux différentes actions et à la rédaction du mensuel édité par l'association, laquelle compte 500 adhérents.

Astrid Deroost

Charente Nature, 05 45 91 89 70, impasse Lautrette, Angoulême. Poitou-Charentes Nature, 05 49 88 99 23

RÉMI MARCOTTE

Jardinier de l'éphémère

Déjà élu 1er prix du public et du jury en 2003, avec sa création sur le thème de l'eau, Rémi Marcotte, 26 ans, futur ingénieur en architecture du paysage, élève de l'école de Gembloux (Belgique), est revenu planter un jardin sur le sol fertile de Saint-Fraigne, dans le canton d'Aigre (nord Charente). Originaire de Dunkerque, il a découvert la Charente après la tempête de 1999 alors qu'il venait porter secours à une nature dévastée. Depuis, il a notamment mené à bien la conception et la réalisation d'un parc romantique au pied du château de l'Yeuse, près de Cognac. Son mémoire d'études porte sur l'intégration de ce patrimoine au flux touristique drainé par le fleuve Charente. Cette année à Saint-Fraigne, Rémi Marcotte a planché sur le thème du vent en dessinant un «œil du cyclone» en trois dimensions. Il a donné à une vingtaine de plantes colorées le soin de figurer le froid et le chaud, la dépression et l'anticyclone. Il a gravillonné deux allées courbes qui se rejoignent en un point central, à la fois rose des vents et œil du cyclone. Là, il a imaginé des visiteurs bataillant gaiement à coups de bulles de savon (bulleurs à disposition). Le jardinier a également installé des manches à air au sommet de poteaux, des fils tendus de linge imprimé de sa poésie... «La réalisation de ces jardins éphémères me permet une découverte ludique des végétaux, de les garder en mémoire et de les réutiliser», explique Rémi Marcotte qui a souligné les effets du vent avec l'astilbe, le fenouil bronze ou le miscanthus, avec encore la lavande papillon ou les boutures de saule. Pour ce faiseur, depuis toujours, de cabanes végétalisées, héritier d'une passion maternelle pour les plantes et la terre, le temps d'agir en professionnel du paysage est presque venu. Ses études lui ont, dit-il, permis de faire le lien entre une imagination prolifique, la conception et la réalisation : «L'important dans l'aménagement d'un espace public, c'est le cahier des charges, savoir ce qu'attendent les gens, puis s'adapter tout en sachant exprimer ses idées».

Astrid Deroost

Alberto Bocos

Les jardins éphémères de Saint-Fraigne sont créés par des professionnels et des amateurs. Visites jusqu'à la mi-octobre.

APAPPA

Coup de pied dans les bassines

Le 9 juin 2005, le tribunal administratif de Poitiers a annulé les autorisations signées par le préfet de la Charente de création de réserves de substitution pour l'irrigation à Aigre, Tusson, les Gours et Mons. Cela alors que la réserve d'Aigre est déjà entièrement sortie de terre et celle de Mons en partie. «Si le jugement est confirmé, cela pourrait faire jurisprudence et signifier, de fait, que les réserves déjà construites sont illégales», se réjouit Jean-Paul Louis, président de l'Association protection et avenir du patrimoine en pays d'Aigre (Apappa) qui avait déposé les deux recours contre ces arrêtés préfectoraux.

La victoire de l'association repose sur une erreur de qualification des constructions. En effet, les ouvrages enterrés ou semi-enterrés ne requièrent pas, au préalable, d'études d'impact. Mais le commissaire du gouvernement, sur le rapport duquel s'appuie la décision du tribunal, a estimé que les réserves ne pouvaient être assimilées à des ouvrages enterrés ou semi-enterrés. Et donc que leur construction devait être précédée d'une étude d'impact. Or, aucune des bassines réalisées dans la région n'en a fait l'objet.

Si ce jugement satisfait l'Apappa, Jean-Paul Louis ne sait pas quels champs explorerait l'étude d'impact. Se limitera-t-elle à la vérification de la solidité de la construction ? «Ce qui est déjà une avancée pour un ouvrage de 10 mètres de haut qui a prouvé sa faiblesse à Vivonne au début de l'année : la bassine s'est vidée. Si elle avait été pleine, l'eau aurait submergé la RN 10», estime Jean-Paul Louis. Ou ira-t-elle plus loin ? «Ce que nous voulons connaître, c'est l'impact global de tous les projets de bassines sur les ressources en eau.» Car c'est sur ce terrain que le conflit se concentre. Les bassines reposent sur la logique suivante : capter et réserver l'eau quand les ressources sont plus importantes, du 15 décembre au 15 avril, pour irriguer en été. «Mais aucune étude ne prouve que ces millions de m^3 prélevés pendant cette période permettent globalement d'économiser l'eau.» Même s'il ne règle pas le problème de fond, ce jugement du tribunal conforte tous ceux qui militent contre l'extension du maïs irrigué (les réserves lui sont destinées en majorité), la pollution du paysage (Jean-Paul Louis qualifie les réserves de «monstrueuses taupinières») ou la gestion irraisonnée des ressources en eau…

Jean-Paul Louis

«On a l'habitude de dire que la beauté d'un paysage est une notion subjective, je pense que, au contraire, reconnaître cette beauté et la défendre est une question d'éducation du regard. Si personne ne réagit à quelque chose de monstrueux, c'est que les regards sont pollués.» Jean-Paul Louis ne supporte pas de voir le paysage autour de Tusson, où il s'est installé voici une trentaine d'années, modelé par le maïs qui exige de l'eau, donc d'énormes réserves de substitution et des pivots et des rampes d'irrigation aux dépens des haies qui gênent leur passage. «Rien ne justifie cette pollution visuelle, pas même la lutte contre le nucléaire.» Il fait ici allusion aux éoliennes. «Mais, là, je parle en mon nom. Tous les adhérents de l'Apappa ne partagent pas mon avis.»

Anh-Gaëlle Truong

Jean-Paul Louis

PAYSAGES DE LATILLÉ

Des habitants qui s'étaient mobilisés contre un projet immobilier démesuré (finalement abandonné par le promoteur) ont créé l'Association des amis du bourg de Latillé pour continuer à travailler ensemble, en particulier sur le patrimoine urbain et les paysages. Cette commune de la Vienne est située à l'interface de deux entités paysagères : les plaines de champs ouverts et le bocage. L'association s'intéresse, entre autres, à l'évolution du paysage en comparant des photos aériennes de 1950, 1980 et 2003, en étudiant le cadastre napoléonien ou en expliquant le processus de dégradation et disparition des haies. Exposition du 15 au 25 septembre.

La préservation du paysage bocager

Les intérêts agricoles et la préservation de l'environnement ne sont pas toujours deux paramètres faciles à concilier. Au cours des dernières décennies, la modernisation de l'agriculture a eu des effets pervers sur le paysage bocager des Deux-Sèvres. Dans un maillage serré de végétation, le réflexe fut l'arrachage des haies pour agrandir la taille des parcelles et, de ce fait, la destruction progressive d'un paysage et d'un écosystème. Les haies remplissent de nombreux rôles : préservation de la qualité de l'eau par filtration des eaux de ruissellement, protection des cultures par effet brise-vent, production de bois d'œuvre et de chauffage, et préservation de la diversité biologique du bocage. Face à un tel problème, élus du canton de Cerizay, techniciens de l'Office national chasse et faune sauvage, et agriculteurs se sont mobilisés pour créer en 1996 l'association Bocage pays branché. Œuvrant à présent sur l'ensemble du pays Bressuirais, soit 33 communes, cette entité apporte conseils techniques et sensibilise sur la nécessité de replanter des haies et de gérer au mieux le linéaire existant. Elle accompagne les agriculteurs, particuliers et communes dans leur projet : restructuration d'une parcelle, embellissement paysager d'une exploitation ou d'une habitation, plantation dans le cadre de travaux de voirie… Pour sauvegarder et améliorer l'existant, l'association a mis en place deux outils. Le premier est le plan de gestion des haies que l'agriculteur s'engage à suivre lorsqu'il signe un contrat d'agriculture durable avec l'Etat ; il organise les différentes phases d'entretien, de restauration et de plantation. Le plan paysager rural, plus récent, est un diagnostic environnemental communal, suivi de préconisations ; il inventorie les haies bocagères, ripisylves et boisements, les milieux aquatiques, les zones à risque environnemental et d'autres composantes : les carrières, sablières, chemin de randonnée…

Des inventaires réalisés sur cinq communes, un premier constat peut être dégagé : «Si la moitié du maillage total est composé de haies vives multi-strates, de bonne qualité biologique, 70 % du linéaire de bord de route est de mauvaise qualité **;** les haies sont basses, peu épaisses et peu diversifiées», souligne Emmanuelle Renoux, responsable de Bocage pays branché. «Collectivités et agriculteurs s'en partagent la gestion sans tenir compte de ce que fait chacun alors que les cahiers des charges existent.» Grâce à l'association, ces acteurs ont accepté de se concerter. «L'entretien des haies s'inscrit à présent dans une vision d'agriculture de qualité.» Les efforts de l'association portent également sur l'ébranchage des têtards – arbres étêtés dont les branches inférieures sont taillées – et la réhabilitation des mares, lieux d'accueil de la faune sauvage. Un ensemble d'animations auprès du grand public, des scolaires et des agriculteurs ainsi que des actions de formation au sein d'organismes agricoles contribuent à ancrer ces pratiques environnementales. Toutefois la préservation du paysage bocager reste dépendante de l'évolution future de l'agriculture, et plus particulièrement de l'avancée ou non de la culture céréalière dans ce secteur, et du maintien de d'élevage, activité qui va de pair avec ce paysage bocager.

Isabelle Hingand

Tél. 05 49 81 19 04

Petite barrière, à La Forêt-sur-Sèvres.

Kévin Certenais

PROM'HAIES

L'association installée à Montalembert (sud Deux-Sèvres) valorise les structures arborées du paysage rural («Trame du paysage», *L'Actualité* n° 64). Prom'haies replante des haies – plusieurs centaines de kilomètres en quinze ans –, prodigue ses conseils techniques et apporte son expérience aux collectivités comme aux particuliers soucieux d'entretenir ou de (re)construire les paysages de la région.
Tél. 05 49 07 64 02 promhaies.net

Les élus à l'école du paysage

Avec la loi Solidarité et renouvellement urbain, le paysage entre en force dans les documents d'urbanisme. Mais quelle orientation leur donner ? Quel paysage dans quel territoire ? Les élus sont en demande d'informations et de sensibilisation sur cette notion subjective dont l'approche actuelle est nouvelle. Pour y répondre, le Conservatoire régional des espaces naturels a mandaté l'Ifree pour organiser des séminaires[1]. Trois ont été proposés en 2004, cinq en 2005. «Les programmes sont tous différents, des intervenants aux visites, et sont composés en fonction du thème que les collectivités souhaitent explorer », explique Geneviève Desprez, chargée à l'Ifree de la mise en œuvre de ces rencontres. Ainsi, le sujet du séminaire initié le 6 juin par la Communauté d'agglomération de Niort (Can) était «L'inscription du paysage dans les documents d'urbanisme». Les élus et les agents de la Can ont exploré les moyens de passer d'un paysage – produit involontaire d'activités individuelles – à l'expression d'un intérêt général pour la qualité du cadre de vie. Les élus de la commune de Cerizay et représentants des communes voisines, réunis le 11 juin dernier dans les Deux-Sèvres, ont abordé le paysage comme outil d'intégration et d'anticipation des projets d'aménagements.

«Nous essayons d'abattre les idées reçues en mettant l'accent sur toute la part d'affectif et de subjectif qui joue sur notre perception. Le paysage n'étant jamais perçu de la même manière par un touriste, un habitant ou un agriculteur Nous tentons également de faire passer ces messages : "le paysage doit évoluer et non rester figé" et "le paysage a un rôle à jouer".» Le plus difficile, finalement, étant de trouver des intervenants, rares, qui soient familiarisés à la fois avec les enjeux du paysage et ceux induits par les nouveaux documents d'urbanisme tels que les Plans locaux d'urbanisme ou les schémas de cohérence territoriale.

Anh-Gaëlle Truong

1. Financés par l'Europe, la Région Poitou-Charentes et le Conservatoire régional des espaces naturels.

Claude Pauquet

Zone industrielle de Thouars.

Micro-paysages urbains

Faut-il le même mobilier urbain dans toute la ville, dans un souci de cohérence, ou le différencier en fonction des quartiers pour préserver leur identité ? Faut-il choisir un pavé béton imitant le calcaire, de vrais pavés en calcaire ou des pavés en granit pour le revêtement des sols du centre-ville ? Selon qu'on aborde le problème sous des angles techniques, culturels ou architecturaux, les solutions ne seront pas les mêmes.

Depuis 6 ans, à la mairie de Poitiers, ces différentes approches se croisent au sein d'un groupe de travail Paysages urbains se réunissant à un rythme variable, de mensuel à trimestriel. Le groupe, dont les avis restent consultatifs, réunit des fonctionnaires de la ville, des élus et des partenaires comme le directeur de la Société d'équipement du Poitou, l'architecte des Bâtiments de France, l'architecte conseil de la ville ou la chargée de mission à la culture de la Communauté d'agglomération. «Plutôt que de sensibiliser les participants au paysage – ils le sont déjà –, le groupe de travail permet de sensibiliser chacun aux perceptions paysagères des autres», note Yves Pétard, directeur général des services techniques de Poitiers.

Les dernières questions explorées par le groupe de travail concernaient l'aménagement du square du Bon Pasteur et les possibilités d'amélioration des circuits de visite matérialisés sur les sols de la ville par des lignes de couleur.

Par **Alain Persuy** Photo **Bruno Veysset**

Les coteaux calcaires jardins sauvages à sauvegarder

Vergers d'odeurs et de couleurs, symphonies de senteurs et de bruissements d'insectes, jardins de rocailles se mariant avec les courbes de niveaux, grandes étendues sauvages d'apparence désertique, les coteaux calcaires et leurs pelouses sèches comptent au nombre des milieux naturels les plus beaux, les plus remarquables, mais aussi les plus en danger de notre patrimoine biologique et paysager régional.

S'ils sont présents un peu partout (avec une nette représentation en Bourgogne, en région Centre, en Normandie, dans le Bassin méditerranéen, en Languedoc-Roussillon, sans oublier le Jura), ils représentent près de 20 % des zones naturelles d'intérêt écologique, faunistique et floristique (Znieff) en Poitou-Charentes. La Vienne et la Charente, surtout, en sont très riches encore, plus de 600 coteaux étant par exemple recensés dans ce dernier département… Plus du tiers des espèces végétales (56) protégées y trouvent refuge.

Certains des sites connus comprennent plus de 25 espèces d'orchidées : orchis pyramidal, pourpre, aceras homme-pendu, ophrys abeille, mouche, araignée… ces dernières imitant à merveille les insectes, dont on peut se demander par quel mystère elles en ont connaissance !

UN PEU D'ÉCOLOGIE

Les pelouses de coteau sont des formations végétales, composées de plantes herbacées basses (20 cm en moyenne), vivaces, poussant sur des sols calcaires peu épais, caractérisés par une assez grande pauvreté en éléments minéraux nutritifs, subissant des gradients thermiques importants : sécheresses estivales avec fortes températures, engorgements partiels possibles en hiver lorsque la marne recouvre le substrat rocheux. Le vent est un des facteurs importants d'évolution du milieu, en accentuant les mécanismes d'évapotranspiration (phénomène constitué par la transpiration des végétaux et l'évaporation du sol). L'érosion joue un rôle qui peut être non négligeable dans le maintien de sols pauvres en situations pentues.

Les pelouses primaires, c'est-à-dire naturelles, peuvent se maintenir sans interventions humaines, grâce aux contraintes climatiques et de sol qui empêchent le retour vers des formations boisées ; on les trouve donc surtout dans la région méditerranéenne. Les pelouses secondaires, d'origine anthropique (humaine), tendent au contraire beaucoup plus facilement vers la fermeture par boisement : c'est le cas en Poitou-Charentes.

Les conditions de vie difficiles induisent des ports végétaux particuliers : peu de plantes sont élevées, la plupart sont de faible dimension, poussent en rosette, les exceptions n'infirmant pas la règle générale. La flore comporte de nombreuses espèces originaires des régions subméditerranéennes, ainsi que des régions steppiques de l'Europe centrale ; son actuelle distribution provient des modifications climatiques, avec l'alternance de périodes glaciaires et chaudes, tout autant que de l'activité humaine qui a engendré des modes de gestion particuliers des coteaux qui les abritent. Le dernier grand réchauffement ayant commencé il y a près de 10 000 ans, les espèces ont migré depuis le sud, en empruntant essentiellement les vallées, pour les espèces méditerranéennes, mais aussi d'est en ouest, pour ce qui concerne les espèces steppiques (L.-M. Delescaille, 1995).

Ci-dessus : *Ophrys scolopax* (Ophrys bécasse) et *Dactylorhiza elata*. Photos A. Persuy Page de droite : le coteau des Epinettes à Montamisé (Vienne).

Les montagnes, les coteaux ont servi de refuges tant pour les plantes que pour les animaux, durant les périodes froides, parce qu'ils représentent, par leur exposition et leur topographie, des microclimats favorables ; en ce sens, les pelouses représentent parfois des témoignages reliques d'épisodes climatiques passés. Mémoire des pierres, mémoires des herbes !

La faune n'est bien sûr pas en reste, avec les insectes, les oiseaux et les reptiles… et des espèces souvent rares et belles, comme le lézard ocellé. Il ne faut pas oublier les gastéropodes, hôtes méconnus de ces milieux si particuliers : le petit-gris (*Helix aspersa*) y est fréquent et arrive à trouver l'humidité nécessaire au niveau des coussinets de mousses qui retiennent la rosée du matin.

Si le paysage est un livre ouvert, quelques-unes de ses plus belles pages sont assurément écrites par les coteaux calcaires. Une grande palette de couleurs (ocre clair à grisâtre des roches, verts des genévriers, couleurs vives des floraisons…) s'allie aux étagements de la végétation et imprime à l'espace constitué des ambiances particulières : certains lieux se distinguent par une intimité remarquable, d'autres sont très ouverts. Cette diversité associée aux spécificités du parcellaire permet de révéler, ou de laisser imaginer, l'histoire des abandons et des reconquêtes successifs de l'homme. Sous le foisonnement des plantes, ou crûment sculptés par la clarté dure des étés, apparaissent quelquefois la géométrie des blocs délaissés par les carriers, les cicatrices de pierre laissées par le passage des charrettes.

GÉRER POUR CONSERVER

La fauche par secteurs dite «en mosaïque», le pâturage extensif avec des chèvres ou des moutons, principalement de races rustiques, sont les deux modes principaux de gestion des pelouses sèches ; quelquefois après une restauration par débroussaillement et exportation des végétaux coupés. Le brachypode penné pose de redoutables problèmes aux naturalistes, avec une tendance à étouffer la flore précieuse et plus fragile que lui.

Parmi les autres menaces, la pratique de la moto prétendue verte, du 4 x 4, les décharges sauvages, quelquefois l'urbanisation, la transformation en boisements ou en vignes, ont fait disparaître de très nombreux sites, ou les abîment encore.

A l'heure où la Région privilégie une action en faveur des paysages, la sauvegarde de nos coteaux calcaires, plus que jamais, est d'intérêt général et relève de notre libre responsabilité. Çà et là se sont créés, pour votre simple plaisir, des sentiers de découverte biologique de certains sites parmi les plus remarquables de la région : soyez-y discrets et attentifs, la nature vous le rendra très largement. Peuvent ainsi être cités les meulières de Claix, au sud d'Angoulême, sur les communes de Roullet-Saint-Estèphe et de Claix, en Charente ; la côte Belet sur la commune de Pamproux, en Deux-Sèvres ; les carrières d'Ensoulesse sur la commune de Montamisé, en Vienne ; sites protéges et gérés par le Conservatoire régional d'espaces naturels ■

Alain Persuy a publié *Le Coteau calcaire, jardin d'oublis et de couleurs*, Belin/Eveil nature, 2004, et *Guide de la forêt en Poitou-Charentes Vendée*, Geste éditions, 2003.

Notes

sur l'île de Ré

Par **Stéphane Bikialo** Photos **Thierry Girard**

Riant, charmant, admirable, vaste, ou encore désolé, sinistre, tourmenté, le mot «paysage» semble appeler en lui des connotations méliratives ou négatives passant par ces épithètes qu'on dit très justement «de nature» en ce qu'elles semblent impliquées par le substantif même. S'agissant des paysages de l'île de Ré, Ré la blanche, «île de Ré, île de Rêve»[1], on aurait pu s'attendre à de l'admirable ou du charmant chez le peintre-écrivain rochelais Eugène Fromentin. Rien de cela. Ce qui domine pour lui lors de sa découverte de l'île, c'est la fadeur, l'insignifiant : *«Je n'en* [de lieux] *connais pas que la main de l'homme ait réduit à une si pauvre mine, où la fertilité se dissimule aussi tristement sous un faux air d'indigence, et dont la richesse très réelle inspire autant d'ennui. Vous dire à quoi cela tient serait difficile. Est-ce au dessin naturel du sol qui n'est pas très heureux, à la demi-nudité des campagnes qui ne sont plus ni sévères ni riantes, aux côtes basses, à la mer étroite, à des caractères indécis qui laissent, comme tous les à-peu-près, les yeux incertains et l'esprit froid ?»* ; *«Il faut, comme il est arrivé il y a deux ans (tempête qui a coupé les dunes du Martray), les tempêtes d'automne ou d'hiver, les grosses colères de la mer sauvage, les falaises escaladées, les champs et les vignes envahis par le flot* […] *pour tirer ce pays de son insignifiance habituelle et lui donner une physionomie un peu forte. Autrement rien.»* ; *«le tout ne crée pas la plus petite harmonie émouvante.»*

1. Cité par J. Boucard dans *Ré, d'île en presqu'île*, UPCP / Geste Paysanne, 1989.

Et pourtant la découverte tardive de l'île voisine, alors qu'il a 42 ans, n'est pas dénuée d'un certain enthousiasme comme en témoigne le fait même que Fromentin revienne à plusieurs reprises sur ses *Notes sur l'île de Ré*, rédigées à partir d'octobre 1862 – soit quatre versions d'un même texte, sous forme de notes éparses d'abord, relevant du «journal» de voyage, puis de lettres adressées au directeur de *La Revue des Deux Mondes*. Certes Fromentin, écrivain et peintre de l'Orient, présente son récit avec une certaine distance : *«Vous qui publiez de si longs voyages, en tous les coins ignorés de la terre, ne rirez-vous pas un peu de celui-ci»*, écrit-il au directeur auquel il adresse son texte, ajoutant immédiatement : *«On commence en effet par les longs voyages autour du monde, imaginaire ou réel. De jour en jour on restreint un peu le cercle de ses ambitions, de ses espérances et de ses promenades, heureux quand on finit par faire humblement et exactement le tour de sa propre conscience et par se convaincre de sa petitesse.»*

La fonction de ce voyage et du rapport au paysage prend sens alors : sorti à peine de la rédaction de *Dominique*, roman psychologique paru en revue à partir d'avril 1862, Fromentin profite ou obtient de l'île de Ré la possibilité d'un retour sur soi, d'une visite de son paysage intérieur. Après les récits de voyages orientaux (*Un été dans le Sahara*, *Une année dans le Sahel*), Fromentin, de chasseur de paysages exotiques dignes d'être peints ou écrits pour faire découvrir des mondes inconnus au public, se mue en excursionniste de voisinage.

«ETAIT-CE DONC UN PAYS NOUVEAU ?»

«Voici, écrit-il, *le récit d'une excursion de quelques jours, faite à deux pas du village où je passe ordinairement l'automne, et dans un petit pays où – vous le croirez à peine – moi Rochelais je n'avais jamais mis les pieds. Cette promenade qui devait être d'abord et tout simplement une partie de chasse a changé d'objet. En débarquant sur cette côte encore un peu plus nue que la nôtre mais différente, par un beau temps, par une mer charmante ; en entendant des noms inaccoutumés, en ne reconnaissant plus tout à fait ni les gens ni les villages, ni les arbres, ni les horizons qui font partie de ma mémoire et pour ainsi dire de moi-même, il m'a semblé que j'avais mieux à faire, au moins dans l'intérêt de mon plaisir, que de me mettre à la poursuite du gibier. Etait-ce donc un pays nouveau ? Assurément non, pour les trois quarts des gens qui me liront ; mais il suffisait qu'il le fût pour moi. On ne découvre jamais pour tout le monde. Il y a presque toujours quelqu'un à qui vous n'apprenez rien en croyant étonner l'univers ; et quelquefois il y a une bonne part d'ignorance dans la naïve illusion qui vous porte à vous écrier : "J'ai trouvé".»*

NOTES SUR L'ÎLE DE RÉ
Les textes de Fromentin sont réédités par Geste éditions (128 p., 20 €), augmentés d'une préface de François-Jean Authier, professeur à Poitiers (khâgne du lycée Camille-Guérin), qui évoque la biographie de l'auteur, ses relations avec George Sand et les Romantiques, sa prose «dépressive». L'éditeur a ajouté deux portraits de Fromentin par les frères Goncourt et Pierre Blanchon ainsi qu'un texte très critique de George Sand sur François Bulloz, le directeur de *La Revue des Deux Mondes*.

Loin de crier «j'ai trouvé», le texte met en avant en permanence la fermeture de l'île sur elle-même, l'ouverture même que représente la mer et l'horizon de l'océan Atlantique ne permettant pas une réelle ouverture du champ : *«La vraie distraction des yeux, c'est la mer. Elle est jolie et courte. Elle est colorée de cet azur clair, nuance intermédiaire entre les tons glauques des flots du Nord et le bleu sombre des mers du Midi, qui reproduit assez exactement le ciel moyen de nos climats. Sa ceinture d'îles en fait plutôt un vaste bassin qu'une mer libre. Elle y gagne en tranquillité relative mais elle perd en étendue. Elle n'est jamais très redoutable, au moins dans le golfe ; mais l'esprit n'y voyage pas aussi librement qu'ailleurs* […], *cela contrarie l'instinctif amour que nous avons tous pour le grand sans limites, autrement dit pour tout ce qui ressemble à l'infini.» «Elle gêne un peu l'essor des esprits prompts à s'envoler et qui aiment voyager dans l'indéterminé.»*

On comprend dès lors que l'écrivain-peintre n'ait pas laissé de trace picturale de ce voyage, ce qui n'empêche pas une forme de «picturalité» du style et du lexique : *«Voilà, monsieur comment l'île de Ré m'était apparue jusqu'à présent : un trait mince et grisâtre dessiné comme au pinceau sur le vaste décor de notre horizon.»* Le style fragmentaire qui domine ces notes renvoie autant à la pratique picturale qu'à la forme du journal intime : *«Du phare au village des Portes. A mer basse (midi et demi) on aperçoit le pied de la tour en mer. Temps magnifique, place de sable circulaire sur laquelle se déroule, en long cordon, l'écume du premier flot. Mer bleue, éclairs bruns, dune tapissée d'une herbe vert clair (*en allant aux Portes*).» «Ars. Eglise XIIe siècle. Belle tour intacte (Amer) badigeonnée de blanc en bas, de noir au sommet. Au soleil l'un et l'autre se voient. Par temps gris, la blancheur du badigeon pâlit à ce point de se confondre avec le ciel. L'extrémité sombre fait en tout temps une tache visible.»*

«JAMAIS RIEN VU DE PLUS EXOTIQUE»

Mais Fromentin semble trouver dans l'île de Ré autre chose qu'une forme d'ouverture et d'émerveillement des yeux. Certes il semble heureux de retrouver un aspect «exotique» dans le nord de l'île (*«Je pensais que ceci est bien réellement un des bouts du monde ; et avec un peu d'imagination on pouvait transporter ce bout du monde n'importe dans* [sic] *quel hémisphère, y supposer un navire au large* […]. *Je n'ai jamais rien vu de plus exotique et qui ressemble plus à ce qu'on lit dans les voyages»*), certes le texte semble s'attacher la plupart du temps aux paysages extérieurs, mais dans ce «récit de voisinage», on sent bien *in fine* que ce qui intéresse Fromentin à ce moment de sa carrière et de sa vie, c'est le paysage intérieur, ou le paysage humain. D'où cette phrase sur Sainte-Marie : *«Aussi fermons les yeux sur le paysage et bornons-nous à étudier les hommes.»* ■

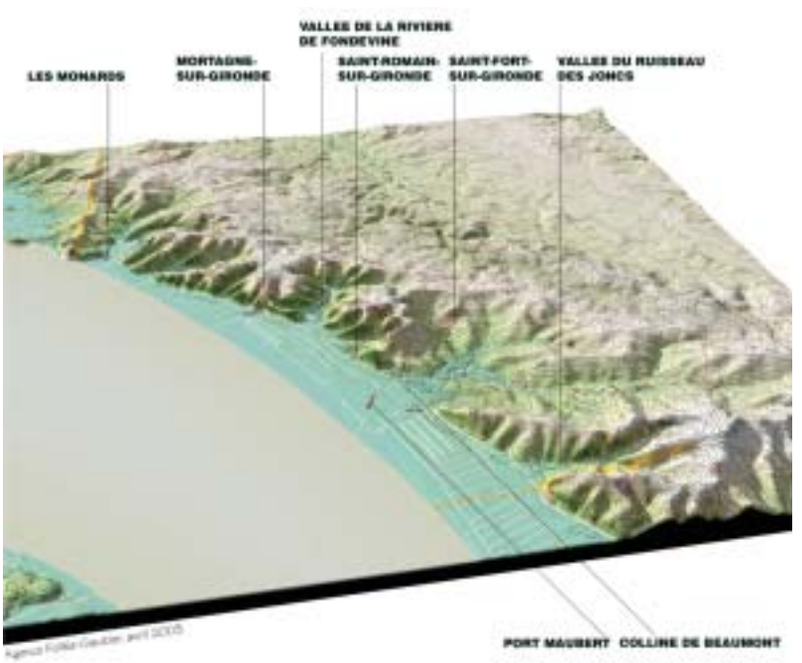
Stéphane Bikialo est maître de conférences en langue et littérature françaises à l'Université d'Amiens. Il a codirigé avec Catherine Ranoux : *Les images chez Claude Simon. Des mots pour le voir* (La Licorne, PUR, 2004).

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photos **Thierry Girard**

Charte paysagère pour l'estuaire de la Gironde

Bertrand Folléa, paysagiste-urbaniste à Montrouge, réalise la charte paysagère et environnementale de l'estuaire de la Gironde. En 2001, son *Guide des plans de paysage, des chartes et des contrats* a été publié par le ministère de l'Aménagement du territoire et de l'Environnement. La charte paysagère est un «document de référence pour orienter les actions dans un souci d'harmonisation, d'unité et de développement durable commun aux deux rives de l'estuaire». Le programme d'actions pour la période 2000-2006 vise à concilier développement du territoire et conservation des espaces et des espèces. La charte se décline en 50 fiches-actions qui définissent les orientations concrètes du projet, et en 25 plans-guides, réalisations à l'échelle locale.

Vue de l'estuaire en 3 D à Mortagne-sur-Gironde.



L'Actualité. – Quelle est la spécificité de cette charte ?

Bertrand Folléa. – Cette charte, par une réflexion globale à l'échelle de l'estuaire, permet de dégager de manière concertée les orientations majeures qui seront prises pour le développement durable du site dans son ensemble. Ce projet est né d'une entente entre l'Etat et les grandes collectivités (régions et départements). Au cours d'un Comité interministériel d'aménagement du territoire en 2001, la charte a été mise au cœur du dispositif de façon à ce que toutes les politiques d'action aient vraiment pour but de renforcer l'identité estuarienne.

En fait dans ce type de projet, personne ne peut se proclamer «Monsieur paysage», car c'est la spécialité de la non-spécialité. L'élu responsable en termes d'urbanisme, les services de l'Etat chargés de la mise en application, les agriculteurs, les spécialistes de la route, l'habitant qui pose un permis de construire, tous sont acteurs du paysage. C'est donc très complexe.

Est-ce un travail interdisciplinaire, pluridisciplinaire ? Comment le qualifiez-vous ?

Effectivement ce travail suppose d'harmoniser différents discours. Comme dans un orchestre, bien que chacun maîtrise son instrument de musique, si chaque personne joue sa partition sans tenir compte des autres, c'est la cacophonie. En terme de paysage, c'est la même chose : il y a beaucoup d'acteurs, nous devons mettre les actions des uns et des autres au service d'une partition commune. Si on ne veut pas qu'aujourd'hui le paysage soit uniquement le sous-produit de l'activité humaine dans la nature, il faut inverser le processus de production du paysage et en

Pêcheur à Vitrezay.

faire un élément de projet, à partir des questions suivantes : qu'est-ce qui caractérise notre paysage, comment évolue-t-il, comment souhaiterait-on qu'il évolue ? Cela suppose une approche de l'aménagement du territoire par l'angle qualitatif.

Comment peut-on concilier les intérêts parfois divergents des différents acteurs ?

II faut effectivement réussir à faire partager par tous les acteurs une vision commune sur l'estuaire et mettre en évidence ce qui fait la valeur des paysages. C'est le fondement de l'action. Pourquoi ? Parce qu'ensuite, si on est capable de se rassembler autour d'un projet global et cohérent pour l'estuaire, on pourra mettre en œuvre localement des projets qui prennent en compte la dimension qualitative en matière de paysage et d'environnement, et qui soient fondés sur la reconnaissance de l'identité particulière des espaces naturels et du patrimoine constitué par l'homme autour de cet espace unique où se mêlent intimement les influences terrestres, fluviales et maritimes.

Quand vous parlez de l'estuaire, cela englobe une zone assez vaste, avec deux régions différentes, Poitou-Charentes et Aquitaine. Donc une multitude d'éléments très variés rentrent en compte dans le paysage.

L'estuaire s'étend environ et depuis la commune de Bourg-sur-Gironde jusqu'à Saint-Georges-de-Didonne rive droite, et du Haut Médoc jusqu'au Verdon rive gauche. Donc on y trouve à la fois la pêche, la chasse, l'agriculture, le vin de Bordeaux, des maisons troglodytes pittoresques, les carrelets, et aussi la centrale nucléaire de Braud-et-Saint-Louis… Cela rend la tâche assez complexe.

Remarque-t-on une différence de culture entre Poitou-Charentes et Aquitaine ?

Bien sûr, mais il est important de comprendre que l'identité estuarienne est à construire. Les habitants se reconnaissent dans l'estuaire, mais uniquement dans leur propre rive. La rive d'en face est seulement une ligne posée entre le ciel et l'eau, une abstraction. La communication est presque inexistante aujourd'hui, ne serait-ce que par bateau. Pourtant, il subsiste des dizaines de petits ports, hérités de la pé-

Falaise de Mortagne-sur-Gironde.

riode flamboyante de l'estuaire, quand il a commencé à être utilisé pour une activité commerciale : transport du sel, de l'étain, du vin, etc. C'est de là qu'est venue sa richesse. A présent les communes désireraient redonner vie à ces ports.

Y a-il, du point de vue paysager, des traits saillants, des éléments qu'on ne trouve pas ailleurs et qui méritent l'attention ?

Les traits saillants sont nombreux, c'est ce qu'on appelle les valeurs clés de l'estuaire. L'un des plus marquants est justement la présence de ce grand nombre de petits ports (près de cinquante) tout le long de l'estuaire. Leur particularité est qu'ils semblent rentrer en terre, comme s'ils se mettaient à l'abri par rapport à la mer. Par ailleurs, c'est un estuaire bordé de marais parfois très importants, de coteaux, voire de falaises, et d'îles telles que Fort Paté. Il cristallise également sur la rive gauche des vignobles d'exception. La charte s'intéresse également aux traits typiques des constructions, tels que le choix du bois, matériau traditionnellement utilisé pour faire les carrelets, les pontons, les estacades, les pieux, etc. : l'architecture estuarienne est souvent perchée, construite sur pilotis, de façon à pouvoir s'adapter aux variations du niveau des eaux, des marais.

Parfois l'empilement des réglementations brime l'architecture. Avec une telle charte, l'architecte a-t-il encore la possibilité de s'exprimer ?

Oui, nous souhaitons justement créer le cadre d'une expression de créativité, respectueux de la loi «littoral», de la loi sur la protection de la nature, des dispositifs de protection contre les risques (par exemple les PPRI, plans de prévention contre les inondations), etc. Sachant qu'il est important de garder à l'esprit la relation de l'architecture avec son contexte, la charte définit précisément les éléments de liberté dont disposent les élus et les maîtres d'œuvre pour leur permettre d'exprimer leur ambition qualitative. ■

PÔLES NATURES

Les lumières de l'estuaire

Le pôle ature de Vitrezay, sur l'estuaire de la Gironde, a pour but de faire entrer le visiteur dans la vie de ce marais au travers d'activités telles que la pêche de l'anguille à la vermée, la chasse au canard, la navigation sur une filadière (petit bateau de pêche traditionnel) ou la découverte des oiseaux et insectes autochtones. Organisé autour d'un plan d'eau artificiel sur la rive charentaise de l'estuaire, le pôle fait face aux terres du Médoc, auxquelles il doit être relié cet été par un bateau passeur. Doté de nombreux points d'observation du milieu naturel, d'un port et d'un centre d'hébergement et de restauration, ce site aménagé par le Conseil général de la Charente-Maritime sur une surface de 80 hectares pour un montant de 5,3 millions d'euros est l'un des 15 pôles nature créés depuis dix ans dans le département, tels que la ferme des oiseaux de Geay ou l'asinerie de Dampierre-sur-Boutonne. Destinés à promouvoir un tourisme différent, à faire vivre d'autres atouts que la façade balnéaire, ils attirent chaque année 250 000 visiteurs. Situé à la pointe de Suzac, frontière administrative de l'embouchure et donc conçu comme une porte d'entrée et d'initiation aux beautés de l'estuaire, le parc de Saint-Georges-de-Didonne est l'un des pôles complémentaires aux activités de plein air de Vitrezay.

Depuis son point central, le panorama est splendide : la baie de Bonne-Anse ,Saint-Palais, la conche de Royan, puis le phare de Cordouan, la pointe de Grave, limite girondine de l'estuaire, et plus loin, les installations portuaires du Verdon. Mais ce qui marque surtout Michel Bellouard, directeur de l'office du tourisme de Saint-Georges, ce sont les variations infinies de la lumière, si particulière et si changeante. En effet, ce parc a pour but d'aiguiser le regard des visiteurs, pour mieux contempler ces secrets. «Nous allons donner les clés de l'univers de l'estuaire, grâce à des expositions, des visites guidées, ou la dégustation de produits du terroir. L'idée est de présenter les choses de façon ludique et interactive.» Ainsi, dès cet été, l'animation centrale du parc présente une scénographie inspirée par Jules Verne constituée d'une «salle des machines de la Terre» basée sur des manipulations intuitives, et d'espaces de découverte des milieux aquatique et aérien. De plus, l'accès à une tour de gué offre une vue incomparable sur la forêt environnante.

Vue sur la Gironde à Talmont et les mariés au pied de l'église Sainte-Radegonde.

Thierry Girard

Le parc de l'estuaire est au croisement de trois réseaux complémentaires dont il participe au développement touristique, comprenant les richesses patrimoniales et architecturales du pays Royannais, les grottes de Régulus et de Matata, le site du port antique du Fâ, le village de pêcheurs et d'artisans de Talmont… «Mais nous valorisons aussi notre appartenance au réseau des pôles nature et à celui des partenaires des deux départements de l'estuaire, qui éditent ensemble un passeport touristique, le pass'estuaire», affirme Michel Bellouard.

Pour une première balade à la découverte des charmes de l'estuaire, il nous suggère d'emprunter le sentier douanier de la pointe de Suzac : «On peut y cheminer entre les fortins napoléoniens et chercher des fleurs méditerranéennes rares.» Ou de pousser de quelques kilomètres jusqu'à Talmont, joyau roman bâti sur les flots. Le visiteur pourra s'initier à la pêche au maigre, «le poisson chanteur», avant d'aller pêcher l'anguille à la vermée, à Vitrezay.

Alexandre Bruand

IFREMER

L'écosystème de l'huître

L'huître de Marennes-Oléron est de ces produits parfaitement identifiés à un paysage. Et elle exige un paysage de qualité sinon elle devient impropre à la consommation. En effet, ce mollusque bivalve filtre l'eau de mer. Ses branchies possèdent des cils qui permettent par leur mouvement, de pomper rapidement l'eau nécessaire à sa respiration. Les particules retenues par les branchies sont dirigées vers la bouche de l'animal. L'huître se nourrit d'algues et d'animaux microscopiques, de zooplancton et de matières organiques dissoutes. Il s'agit donc d'un suspensivore microphage omnivore. C'est un produit naturel qui ne nécessite pas d'engrais ni d'apports nutritifs artificiels ou de médicaments. Mais l'huître est fragile car son système immunitaire rudimentaire ne fabrique pas d'anticorps susceptibles de se débarrasser des parasites, bactéries et virus qui peuvent l'agresser. L'huître est donc très sensible à la qualité de l'eau. Pour cela, l'Ifremer met en œuvre des réseaux de surveillance destinés à assurer la qualité sanitaire des huîtres et du milieu marin* qui évalue, entre autres, les niveaux des polluants. Sur le littoral charentais, il s'agit de métaux lourds, de composés organiques et d'hydrocarbures. Parmi les métaux lourds, les teneurs en mercure, zinc, plomb et cuivre dans le bassin de Marennes-Oléron sont négligeables par rapport aux concentrations des régions fortement industrialisées. Les rejets des stations d'épuration posent également un problème pour la qualité des eaux en zones touristiques comme à La Rochelle où les concentrations en métaux sont très importantes. Quant aux phytosanitaires recueillis dans les marais d'irrigation, des études menées par le Crema de l'Houmeau (Centre de recherche sur les écosystèmes marins et aquacoles) ont montré qu'il fallait des doses beaucoup plus fortes pour constater des répercussions à court terme. Mais les conséquences à long terme ne sont pas encore connues.

Les microalgues, accumulateurs de certains polluants, sont mangées par les huîtres et par l'ensemble des animaux benthiques. Un empoisonnement pourrait toucher toute la chaîne alimentaire. Pierre Richard, responsable d'une équipe de recherche du Crema sur le couplage Benthos-Pelagos et le fonctionnement de systèmes littoraux, étudie en particulier les mécanismes de transfert des polluants dans le réseau trophique. Cela consiste à comprendre comment un organisme qui absorbe un polluant est capable d'en stocker une partie, qui pourra ainsi entrer dans la chaine alimentaire, et de transformer le reste pour, soit le dégrader, soit le rendre disponible pour les autres organismes. «On travaille sur le fonctionnement des écosystèmes en essayant de prendre en compte tous les paramètres, c'est-à-dire en ayant une approche écosystémique, souligne Pierre Richard. L'écologie ne peut pas être considérée uniquement du point de vue biologique mais plutôt comme un ensemble de sciences, toutes liées : la physique, l'hydrodynamisme, la sédimentologie, la toxicologie...»

Ces chercheurs s'intéressent également à l'influence des apports continentaux, en particulier de la matière organique détritique, sur le réseau trophique du littoral. L'exploitation intensive peut également avoir des conséquences : plus l'élevage est dense et moins il y a de nourriture disponible. Dans les conchylicultures, les mollusques des premiers rangs filtrent toute la matière au détriment de ceux du fond des baies. «Il y a 30 ans il fallait deux ans pour avoir une huître commerciale, maintenant il faut 4 ans parce qu'elles n'ont pas assez à manger.»

Les microalgues forment la base des réseaux trophiques, elles sont en particulier la ressource trophique principale des huîtres ; leur apport dépend principalement des courants et de l'hydrodynamisme, qui pourraient être à terme modifiés par l'envasement ou le déplacement de bancs de sable, beaucoup plus mobile. Ainsi la diminution de l'hydrodynamisme pourrait empêcher les microalgues benthiques, la principale source primaire dans le bassin, d'être remises en suspension et donc de servir d'aliments au réseau trophique. D'autre part, un bon système hydrodynamique – comme c'est le cas actuellement en Charente-Maritime – assure la dilution des éléments indésirables.

Emmanuelle Maurin

Sébastien Laval

* Réseau national d'observation de la qualité du milieu marin (RNO), réseau de surveillance phytoplanctonique (Réphy), réseau de surveillance microbiologique (Rémi), réseau de suivi de la croissance de l'huître creuse (Rémora), réseau pathologie des mollusques (Répamo).

ESTRAN

De la terre du sel à celle des huîtres

Estran recréé par l'homme, le marais maritime constitue le paysage majeur de la Saintonge littorale. C'est le pays des claires que les ostréiculteurs font «boire et déboire» au gré des marées, afin d'obtenir l'huître Marennes-Oléron. En voyage sur l'île, Victor Hugo y a vu «une glace appliquée sur le sol et une échelle couchée sur cette glace».

Des côtes basses engraissées par la sédimentation fluviale (Charente, Seudre, Gironde) et 2 800 heures annuelles d'ensoleillement en sont à l'origine. Les sites à sel existent dès le Néolithique mais la colonisation est l'œuvre de grandes abbayes (Vendôme, Chancelade). A partir du XIIe siècle, un système de bassins géométriques se met en place en lisière des socles calcaires de la terre ferme. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, il sera le support d'un complexe agro-industriel. Chaque année, la Saintonge a fourni ces muids de sel que la grande pêche (morue, hareng) transforma en «or blanc», à partir du XVIe siècle. Moines ou bourgeois, c'est en faire-valoir indirect que les propriétaires exploitaient ces salines. Le saunier, humble et besogneux, se chargeait de l'entretien des digues et des fossés, récoltait le sel. Le jardinage des bosses et les pêches complétaient ses revenus, aléatoires. Pêchées à l'automne, les huîtres des bancs naturels du coureau étaient élevées dans les salines, devenues claires le temps d'un hiver. Cette valeur ajoutée était consommée sur place, parfois vendue grâce aux chasse-marée qui livraient les marchés des villes voisines.

Deux révolutions, française et industrielle, ont décidé des destins croisés du sel et des huîtres. 1793, face à la guerre sur mer, la ruine de la grande pêche, les bourgeois se défont de leurs marais. La République exproprie les abbés. Sauniers, marins, mais surtout laboureurs et vignerons en profitent. Le marais change de mains. Un monde très actuel de petits propriétaires s'impose, à son tour frappé par la concurrence des sels gemmes, transportés par rail. La reconversion est immédiate. Le bateau-vapeur, le train permettent-ils de transporter plus loin, plus vite ? On va exporter les huîtres. Un front pionnier anarchique gagne de nouvelles claires sur l'estran vaseux. Les barques vont et viennent, on immerge des obstacles pour précipiter la sédimentation et créer de nouveaux bassins. Les anciens marais salants sont progressivement isolés par un cordon ininterrompu de claires irrégulières, basses. Ces «huîtriers» sont si actifs que, dès 1830, la surpêche menace. Pour sortir de l'impasse, Napoléon III et son ministre, le Marennais Chasseloup-Laubat, vont réglementer ce petit Far-West charentais. La création du Domaine public maritime, un cadastre et un régime de concessions régissent depuis 1852 les usages de l'estran.

Sébastien Laval

Dans les années 1860, la biologie appliquée allait s'imposer, substituant le captage du naissain à la pêche, le chaînon manquant de la filière ostréicole. Cet acte de naissance du métier d'ostréiculteur signifie la refondation du rapport entre l'homme et la côte. C'est le fruit de l'histoire d'un paysage social, le marais salant, devenu marais ostréicole.

Thierry Sauzeau

Sébastien Laval

Sébastien Laval

Thierry Sauzeau est maître de conférences en histoire moderne à l'Université de Poitiers. Il a publié chez Geste éditions en 2005 : *Les Marins de la Seudre, du sel charentais au sucre antillais, XVIIIe-XIXe siècles* et *Oléron, l'île* (photographies de Michel Garnier).

Les Français la terre et la mer

Mer adorée autant que redoutée, mer rêvée, mer ressource, vecteur d'activités humaines, d'expansion économique et sociale, une équipe d'historiens et de géographes s'intéresse, dans un ouvrage collectif, aux relations particulières que la France et les Français entretiennent depuis le XIIIe siècle avec les espaces maritimes.

Publié en mai 2005 aux éditions Fayard, le livre *Les Français, la terre et la mer XIIIe - XXe siècle* a fait l'objet d'une présentation publique, le 10 juin à la Corderie royale de Rochefort – à l'occasion des festivités organisées pour les 20 ans du Centre international de la mer – sous la forme d'une table ronde, animée par l'historien Alain Corbin, et réunissant quelques-uns des auteurs.

«La France, en dépit d'atouts naturels incontestables – plus de 5 000 km de côtes, une ouverture sur quatre mers, une situation de pont entre Méditerranée et Atlantique – n'a jamais figuré au palmarès des grands pays à vocation maritime, explique André Lespagnol, professeur d'histoire à l'Université de Rennes et codirecteur de la publication. Pourtant, s'en tenir à cette idée reçue peut conduire à sous-estimer l'importance de la mer dans le développement de notre économie et de notre société, dans la constitution de l'identité nationale, et à éviter de s'interroger sur la nature originale des liens tissés depuis huit siècles entre les Français et la mer.» Le projet du livre est né de ce constat. Il ne s'agit pas ici d'écrire l'histoire d'une supposée «France maritime», distincte de la France terrestre. Les auteurs ont tifique, les arts, ou l'engouement actuel pour les loisirs maritimes.

«Tous ces aspects de la longue histoire entre la France et la mer sont développés dans cet ouvrage sur la trame de la longue durée, au rythme simultané de ses continuités et de ses ruptures, précise Alain Cabantous, professeur d'histoire à l'Université Paris I-Panthéon-Sorbonne, et codirecteur de la publication. Cette histoire commence au début du XIIIe siècle avec la conquête de la Normandie, ouvrant au pouvoir royal un premier accès à la mer. Les grandes découvertes, au tournant des XVe et XVIe siècles, marquent une première rupture. L'Occident se lance à la conquête économique et politique du monde. Un autre tournant majeur se dessine au XIXe siècle, avec l'entrée de la France dans l'âge industriel. L'introduction du navire à vapeur, du chemin de fer, le percement du canal de Suez vont modifier profondément les économies nationales, tant au niveau de la nature et du volume des échanges maritimes qu'au niveau des infrastructures et activités portuaires. Dans le même temps, une mutation s'opère dans la perception de la mer par les Français, qui se manifeste dans l'attrait nouveau qu'exercent les espaces maritimes sur les population de l'intérieur.»

La période contemporaine, depuis les années 1950, ouvre à son tour sur un bouleversement radical du rapport terre-mer. La nouvelle mondialisation, la montée en puissance de l'Europe, les mutations dans la société française, induisent une réorientation radicale des économies maritimes littorales, des stratégies maritimes nationales et des comportements des populations par rapport aux espaces maritimes. Le littoral devient le lieu d'une anthropisation galopante : urbanisation accélérée, essor du tourisme et des loisirs maritimes, création de nouvelles activités économiques, désengagement progressif de l'Etat, multiplication des acteurs, apparition de nouveaux acteurs – notamment au niveau de la préservation du patrimoine maritime et littoral. «On assiste actuellement, sur le littoral, à une véritable inversion du rapport terre-mer, à une "démaritimisation" des sociétés littorales et à une appropriation continentale des rivages, souligne Françoise Péron, professeur de géographie à l'Université de Brest, et codirectrice de la publication. Aujourd'hui, le rapport des Français avec la mer se joue plus dans le registre du mythe que de la réalité. Et le phare qui, autrefois, signalait la terre aux marins, sert maintenant à désigner la mer aux terriens.»

Mireille Tabare

Marc Deneyer

Le Jardin des retours, de l'architecte paysagiste de Bernard Lassus, à la Corderie royale de Rochefort.

PRIX DU LIVRE MARITIME

A bord du cotre *Lola of Skagen*, amarré sur la Charente au ponton de la Corderie royale, Erik Orsenna, président du jury du premier Prix du livre Corderie royale-Hermione et président du Centre international de la mer, dévoile le nom du lauréat 2005, l'historien Serge Gruzinski, pour son livre *Les quatre parties du monde* (La Maritinière). «Si le choix du jury s'est porté à l'unanimité sur cet ouvrage parmi les huit livres sélectionnés, précise Erik Orsenna, c'est parce qu'à travers l'histoire

L'horizon de Claude Margat

qu'il nous narre – la première entreprise de "mondialisation" menée par les Espagnols au XVIe siècle – il nous parle également du présent.» Ce prix, doté d'un montant de 1 500 € et d'un week-end offert à l'hôtel jouxtant la Corderie, a été lancé cette année à l'occasion de la célébration des 20 ans du CIM. Il a pour ambition de récompenser des livres, de tous genres (littéraire, journalistique, universitaire…), traitant avec talent et originalité des mondes de la mer.

Dans ses peintures «à la chinoise», l'écrivain Claude Margat capte le Marais rochefortais qu'il habite, observe, arpente. Après *Poussière du Guangxi*, publié en 2004 aux éditions de la Différence, un nouveau livre est en préparation chez cet éditeur : *L'Horizon des cent pas*. L'ouvrage à paraître en octobre prochain réunira des textes de Claude-Louis Combet, Bernard Noël, Jean-Paul Auxeméry, des entretiens (dont celui accordé à *L'Actualité*, n° 64), bon nombre de reproductions de peintures et de textes inédits de Claude Margat. Extrait :

«Déambuler à travers l'étendue, c'est poursuivre l'exploration d'un récit dont on est à la fois le protagoniste et l'acteur. Rien ne distingue fondamentalement cette activité de celle d'écrire ou de peindre. Comme l'écriture et la peinture, la déambulation ne connaît d'autre terme que celui de la découverte. Ces trois activités ne s'assignent à aucune destination particulière, elles valent seulement pour l'usage dont elles forment le lit. Ce que l'on peut dire de cet usage et du partage des activités d'approche qui le constituent, c'est qu'il conduit à intérioriser le réel, à transformer celui-ci en action d'écriture intérieure et qu'ainsi, l'acteur est agi pendant toute la durée du parcours. Ce que l'on appelle paysage peint n'est finalement que le remous laissé dans le sillage dudit parcours. Mais cela vaut autant que toute espèce d'indication sur la nature d'un paysage, ses charmes, ses pièges. L'action d'une mémoire en mouvement est tributaire des réactions que ses représentations suscitent. Cette action ne se poursuivra qu'à la condition de trouver dans la communauté la connivence nécessaire. L'artiste ne fait que répondre à l'obligeance des lecteurs éventuels. Il leur doit une part de son temps réel. En poursuivant son parcours errant, il contribue à l'œuvre du temps et confirme ainsi l'existence de la chance.»

La préservation des espaces littoraux

Trente ans exactement après sa création, le Conservatoire du littoral affiche un bilan très positif, avec la protection de 70 000 hectares d'espaces naturels, représentant 900 kilomètres de rivages maritimes, soit plus de 10 % du linéaire côtier français

Par **Mireille Tabare** Photos **Thierry Girard**

Créé en 1975, le Conservatoire du littoral est né du constat que les espaces naturels côtiers étaient voués à disparaître à court terme sous la pression conjuguée de l'urbanisation, du développement économique et touristique, si l'on ne mettait pas rapidement en place une politique nationale spécifique adaptée au littoral. D'où l'idée de créer une agence foncière publique, chargée d'acquérir des espaces naturels sur le littoral français. *«L'Etat s'est inspiré de la démarche du National Trust, une association publique anglaise, créée au XIXe siècle pour acquérir des espaces et des biens présentant un intérêt tant culturel et paysager qu'écologique*, explique Emmanuel Lopez, directeur général du Conservatoire. *Cette vision globale, décloisonnée, intégrant dans la protection la dimension écologique des espaces, mais aussi leur valeur paysagère et culturelle, et leur fonction sociale et économique, constitue la marque originale de l'action du Conservatoire depuis sa création.»* Original, le Conservatoire l'est également au niveau de son organisation, entièrement décentralisée, et reposant sur des équipes réduites travaillant auprès de Conseils de rivages, organismes réunissant des élus départementaux et régionaux, et œuvrant en concertation avec les conseils municipaux.

Une fois les sites acquis, comment les préserver ? Les espaces naturels côtiers, très fréquentés – on estime à 30 millions les visites sur les sites du Conservatoire en 2003 – peuvent se dégrader rapidement. D'où la nécessité d'intervenir, par des travaux de restauration et d'aménagement, pour valoriser ces espaces dans leurs qualités biologiques et paysagères. *«Les paysages ne sont pas figés, ils vivent et évoluent avec le temps, sous l'effet notamment des activités humaines,* souligne Emmanuel Lopez. *C'est pourquoi le Conservatoire préconise l'implantation sur ses sites d'activités, principalement agropastorales, créant les conditions d'une gestion harmonieuse du paysage et de la richesse écologique.»*

Un nouveau concept est né. On parle aujourd'hui de restauration du patrimoine naturel au même titre que l'on s'est intéressé, depuis quelques siècles, à la restauration du patrimoine historique. L'idée de restaurer des espaces naturels suscite nombre de questions passionnantes. Faut-il, par exemple, chercher à reconstituer un paysage tel qu'il était à une époque donnée ? Et, dans ce cas, quelle période privilégier ? *«Pour les naturalistes d'aujourd'hui, le problème ne se pose pas en ces termes,* explique Emmanuel Lopez. *Ce qui importe, c'est de recréer une dynamique naturelle, un potentiel créatif harmonieux permettant aux milieux de se développer ensuite de manière autonome.»*

UN ATOUT AUSSI BIEN ÉCOLOGIQUE QU'ÉCONOMIQUE

Après avoir effectué sur les sites les travaux de remise en état, le Conservatoire du littoral en confie la gestion aux communes, à des collectivités locales, à des associations. En concertation avec l'ensemble des partenaires, il établit un plan de gestion adapté à la configuration et aux caractéristiques de chaque site,

Page de droite : le marais de Brouage.

et conforme aux objectifs de protection de l'écosystème, du paysage, et d'accueil du public.

En Poitou-Charentes, le Conservatoire est présent sur l'ensemble du littoral, où il a acquis, à ce jour, 3 200 hectares de terrains côtiers, tous situés en Charente-Maritime. Pour chaque site, les modes d'intervention diffèrent. On peut citer ainsi l'action exemplaire menée sur les marais salants du Fier d'Ars dans l'île de Ré. *«Le Conservatoire a acheté 250 ha de marais,* explique Bruno Toison, délégué régional. *Une partie de ces terrains, située dans la réserve naturelle de Lileau-des-Niges, est gérée par la Ligue pour la protection des oiseaux (LPO). Sur les terrains situés à l'extérieur de la réserve, nous avons installé 17 sauniers et 4 ostréiculteurs. Deux autres marais sont consacrés à la pêche traditionnelle et à l'élevage extensif de poissons. Des activités à la fois créatrices d'emplois et propices à une gestion équilibrée de l'écosystème et du paysage. Cette action illustre bien la parfaite synergie qui peut exister, sur un site, entre les objectifs de protection environnementale et les activités humaines. Elle reçoit d'ailleurs le soutien des élus locaux et de la Communauté de communes, conscients que la protection environnementale peut également constituer un atout exceptionnel pour le développement touristique.»*

Autre action phare : le marais de Brouage, où le Conservatoire a acquis 1 000 ha de terrains. Une partie, intégrée dans le périmètre de la réserve naturelle de Moëze, est gérée conjointement de manière harmonieuse par les sociétés de chasse et la LPO. L'autre partie – 700 ha sur la commune de Brouage – est gérée en partenariat avec les 60 éleveurs installés sur le site, et en liaison avec le Conservatoire régional d'espaces naturels, la Chambre d'agriculture et les sociétés de chasse.

Une intervention de type très différent est menée sur le site des Combots d'Ansoine, une zone de dunes et de forêts entre Saint-Palais et La Palmyre. *«Sur ces espaces, menacés par une fréquentation intense – jusqu'à 10 000 personnes en été – , nous travaillons en partenariat avec l'Office national des forêts et la Communauté d'agglomération de Royan, selon un double objectif : protéger et restaurer le milieu naturel, tout en organisant l'accueil du public sur le site – stationnements, pistes cyclables, cheminements pédestres…»*

A titre d'exemples, on peut également évoquer les actions de restauration de prairies naturelles sur d'anciennes zones humides bouleversées par l'agriculture intensive dans le Marais poitevin, ou, dans le même ordre d'idée, la remise en nature, en pré salé et en marais, d'un polder agricole cultivé en blé et en tournesol, sur les communes de Mortagne et de Chenac-Saint-Seurin, dans l'estuaire de la Gironde. L'espace, classé intégralement en réserve de chasse, constitue également une étape et une aire de repos naturelle sur la voie des oiseaux migrateurs. *«La réhabilitation de ces espaces a permis la réimplantation d'une activité traditionnelle disparue – la production de moutons de pré-salé, trois exploitants sont aujourd'hui installés – compatible avec une bonne gestion du milieu naturel et porteuse de développement local.»* Un projet d'aménagement pour l'accueil du public est d'ailleurs actuellement à l'étude, en lien avec le Conseil général de la Charente-Maritime.

«Plus que jamais aujourd'hui, face à l'accroissement de la pression immobilière, conclut Bruno Toison, *la construction de tels «poumons verts» s'impose comme un enjeu majeur pour la protection environnementale et l'aménagement du territoire, mais également pour le développement de l'économie régionale et en particulier du tourisme.»* ■

Le siège du Conservatoire du littoral est à la Corderie royale de Rochefort. Tél. 05 46 84 72 50 conservatoire-du-littoral.fr

Thierry Girard a photographié le marais de Brouage à l'invitation du conservatoire. Un ouvrage a été publié chez Marval en 1993.

MARAIS ET ESTUAIRES DU LITTORAL FRANÇAIS

L'eau nourrit une poétique complexe, ambivalente, plus encore les eaux dormantes, les étangs, les marais, souvent associés à un imaginaire angoissant. Lorsque le géographe enquêt, ces espaces amphibies apparaissent au contraire nécessaires, riches, nourriciers.

Sur onze ensemble de la côte Atlantique inventoriés par Fernand Verger, conseiller scientifique auprès du Conservatoire du littoral, trois relèvent de notre région : marais et pertuis charentais, marais poitevin débordant sur l'anse de l'Aiguillon, et rive droite de l'estuaire girondin. Cet essai, à la fois théorique, typologique et pédagogique, appuyé sur une riche cartographie (Raymond Ghirardi) et une abondante iconographie, incite à la prise de conscience de la grande diversité de ces paysages, entre terre et mer, et qui sont respiration, éloge de l'estran. Leur monotonie apparente ne tient qu'à l'absence de regard… *A. Q.-V.*

Ed. Belin, 2005, 335 p., 40 €

Thierry Girard

JEAN-JACQUES SALGON

La baie de l'Aiguillon

C'est un fait patent : ce pays est plat. Et même, à la manière des radiateurs muraux ou des écrans à matrice active, extra-plat. Et comme il n'est que peu boisé, il suffit de se mettre sur la pointe des pieds et hop, voilà l'horizon qui file à cent kilomètres (ce qu'ont bien compris certains édiles qui ont fait ériger en rase campagne des miradors à l'intention des touristes, tel celui de L'Aubreçay qui, pourtant éloigné de la berge, commande toute la baie de l'Aiguillon).

Ces terres récemment exondées (tout ce qui entoure La Rochelle était dans l'eau à l'époque gallo-romaine) ne semblent pas avoir totalement rompu le lien qui les rattache à leurs origines et les limites entre terre et eaux ne paraissent pas toujours bien marquées. On voit par exemple la Sèvre niortaise enrouler ses méandres puis se prolonger jusque dans les masses alluvionnaires de l'Anse de l'Aiguillon, comme les boucles d'un cordon ombilical qui iraient plonger dans la matière molle d'un placenta.

Depuis l'observatoire de la pointe Saint-Clément, lorsque les eaux sont à marée basse, cette confusion entre terre et mer peut donner lieu à un spectacle saisissant. C'est le cas en ce matin du 13 mai. Un vent bien établi pousse dans le ciel un lourd charroi de gros nuages cotonneux, et c'est tout un branle-bas de lumière qui semble animer cette vaste plaine humide, plongeant dans l'ombre ou bien illuminant des pans entiers du paysage, faisant miroiter ici, s'amatir là, les plaques de vases mauves et grises qui bordent la passe d'Esnandes et sur lesquelles des vols de mouettes se sont abattus, allumant ou éteignant dans les lointains des guirlandes blanches, là où viennent mourir les terres vendéennes ou les derniers tentacules de l'île de Ré. Si je devais tenter de définir la qualité particulière de la lumière qui baigne ces rivages affaissés, je dirais qu'elle est cristalline et comme ionisée : on la croirait échappée d'un arc électrique. Elle a du mordant et de l'acidité. Tout le contraire des reflets mordorés, des veloutés antiques, des tons chauds et diaprés de la Méditerranée. Ici, après le passage d'un grain, tout est comme linge séchant au soleil, comme irradié d'une clarté originelle. C'est l'argenté phosphorescent des premiers jours de la Terre. Une sommation à l'éternelle jeunesse qui a la violence d'un cri. C'est cru et primitif, et comme dit Michaux à propos des icebergs, «libre de vermine». Ici le Temps semble monté sur échasses, comme les cabanes des pontons à carrelets, il ne pèse pas lourd. L'espace est à l'état natif, deux fois par jour il resurgit de ces eaux primordiales. C'est un spectacle qui peut être poignant pour l'homme en proie à sa mémoire. Voilà pourquoi je ne m'attarde pas.

Page extraite du livre de Jean-Jacques Salgon *Les Sources du Nil. Chroniques rochelaises*, publié à l'Escampette en 2005.

Marais poitevin l'homme, la terre et la mer

Par **Mireille Tabare** Photo **Marc Deneyer**

Il existe en Poitou-Charentes un espace naturel réputé bien au-delà des frontières régionales, dont la richesse et la diversité des paysages attire chaque année 650 000 visiteurs, c'est le Marais poitevin. Un territoire de plus de 110 000 hectares qui s'étend, d'ouest en est, depuis la baie de l'Aiguillon jusqu'à Niort, et du nord au sud, de la plaine de Vendée à la plaine de l'Aunis. On connaît parfois moins l'histoire de cette entité géographique singulière, où cohabitent des milieux aussi contrastés que les marais mouillés, les marais desséchés et la frange littorale.

Les paysages du marais, tissés de verdure, de terre et d'eau, ne sont pas l'œuvre de la nature, mais le fruit du travail humain. Ce territoire immense a été gagné progressivement sur la mer et façonné par l'homme au prix d'efforts incessants depuis le Moyen Age. A la place du Marais poitevin, s'étendait, il y a 5 000 ans, un vaste golfe marin, d'où émergeaient quelques îles et presqu'îles. Progressivement, sous l'effet notamment de la régression marine, les vases ont envahi le golfe des Pictons.

Au début de notre ère, le processus de colmatage est déjà bien avancé. Le golfe est devenu une immense vasière découverte à marée basse, ponctuée de quelques buttes rocheuses – les anciennes îles. Au fond du golfe, les vases colonisées par la végétation se transforment petit à petit en prés salés. Les populations installées sur le pourtour littoral aménagent, sur les terres délaissées par les eaux, des parcelles où elles font pacager leurs troupeaux.

L'implantation, à partir du VIIe siècle, de plusieurs grandes abbayes – dont Saint-Michel-en-l'Herm (682), Maillezais (989), Nieul-sur-l'Autize (1168) – ouvre la voie à la conquête organisée de cette partie du territoire, et à sa mise en valeur agricole. A partir du IXe siècle, mais surtout au XIe siècle, on voit se multiplier les concessions de marais aux établissements ecclésiastiques, leur accordant les droits d'*abotamentum* et d'*exaium*, c'est-à-dire l'autorisation de s'endiguer et de creuser des canaux. La technique consiste à entourer de digues la parcelle de marais à assécher – le «casier» – pour la protéger à la fois des intrusions marines en aval et des eaux fluviales affluant en amont du bassin versant. A l'extérieur du casier, un canal périphérique est creusé, permettant l'acheminement des eaux fluviales vers la mer. Chaque casier est aussi pourvu d'un réseau hydraulique intérieur pour l'évacuation des eaux de pluie excédentaires. Ainsi sont créés les premiers marais desséchés.

Au XIIe siècle, une trentaine de monastères possèdent des biens fonciers dans le marais. De cette époque datent les premiers travaux d'aménagements coordonnés à grande échelle dans le Marais poitevin. Dès la fin du XIIe siècle, les moines de l'abbaye de Moreilles entreprennent le creusement de trois canaux majeurs d'évacuation des eaux fluviales : le Bot-Neuf (qui correspond aujourd'hui en partie au canal du Clain, de l'île de Chaillé à l'anse de Brault) , la Grenetière et le Bot de Vendée. Ouvrage essentiel construit à la même époque, le canal des Cinq-Abbés, qui relie Vouillé à l'anse de Brault, est réalisé en 1217 en association entre les abbayes de l'Absie, de Saint-Maixent, de Maillezais, de Nieul-sur-l'Autize et de Saint-Michel-en-l'Herm. Citons encore l'Achenal-le-Roi, dont le creusement en 1283 a mobilisé douze abbayes et qui relie le Bot de l'Anglée au canal de Luçon (une grande partie de l'Achenal-le-Roi correspond actuellement au canal de Ceinture des Hollandais). A la fin du XIIIe siècle, les principales techniques de gestion des eaux ont

été mises au point, de vastes espaces ont été gagnés sur les eaux, sur lesquels on pratique l'élevage (bovin, ovin, équin, pourceau) et la culture de céréales. Simultanément, du fait de la mise en place d'ouvrages de protection dans la partie desséchée, les eaux fluviales en amont ont tendance à s'accumuler à la périphérie en saison pluvieuse, créant une vaste zone d'étalement des crues : les marais mouillés. Sur ces espaces non aménagés et potentiellement inondables, l'exploitation des ressources naturelles du marais – la chasse, la pêche, la récolte des roseaux et des joncs – et quelques cultures en bord de plaine fournissent aux populations les moyens de leur subsistance.

La guerre de Cent Ans (XIVe et XVe siècles) puis les guerres de Religion (XVIe) vont anéantir tous ces efforts. Les travaux d'aménagement sont stoppés. Par manque d'entretien, les digues, les ouvrages hydrauliques tombent en ruine, l'océan regagne du terrain.

Les grands travaux reprennent dans les marais desséchés sous le règne de Henri IV, puis de Louis XIII. Financé par le gouvernement du Poitou et par un groupe d'aristocrates et de bourgeois locaux, le dessèchement de la zone de marais autour de Chaillé est entrepris : 6 400 ha de terrains sont ainsi protégés des eaux par 23 km de digues. Un réseau de canaux (51 km) relié à la Sèvre permet l'évacuation des eaux pluviales en hiver et l'irrigation en période de sécheresse. La première «société de dessèchement» (préfigurant les futurs syndicats de marais) est créée en 1646 pour entretenir et gérer ce nouvel espace, baptisé Petit-Poitou. Sur ce modèle, d'importants travaux de dessèchement sont lancés sur l'ensemble des bassins de la Vendée et de la Sèvre. A la fin du XVIIIe siècle, on estime à 50 000 ha la superficie des marais desséchés. Une vingtaine de sociétés de dessèchement se partagent la gestion de ces terrains, voués à la culture et à l'élevage.

L'extension des endiguements dans la zone desséchée a pour effet d'augmenter l'ampleur et la durée des crues dans les marais mouillés à la saison pluvieuse. Des conflits surgissent, relatifs à la gestion de l'eau, entre propriétaires des marais desséchés et populations des marais mouillés. Ces populations ont appris, au cours des siècles, à tirer profit de la richesse du milieu tout en s'accommodant des contraintes liées

Parc interrégional du Marais Poitevin :
2, rue de l'Eglise
79510 Coulon
Tél. 05 49 35 15 20
parc-marais-poitevin.fr

à la présence de l'eau. Progressivement, ils ont aménagé, sur les terres les plus hautes, des parcelles entourées de fossés pour y cultiver du bois – les «terrées» –, du chanvre et des productions maraîchères – les «mottées» –, ou pour y faire paître leurs troupeaux. En bordure des parcelles, ils ont planté des frênes – taillés en «têtards» – qui maintiennent les berges tout en fournissant du bois de chauffage.

Au début du XIXe siècle, de grands travaux hydrauliques sont mis en œuvre dans les marais mouillés pour favoriser l'évacuation des eaux des crues et la navigation sur la Sèvre niortaise, axe essentiel de l'activité économique et commerciale dans cette zone. En parallèle au cours du fleuve, pour augmenter le débit d'évacuation, on creuse en amont de grandes rigoles – rigole de la Garette, rigole de la Rive Droite –, on aménage des canaux – canal du Sablon, canal de Pomère –, on canalise les affluents, l'Autize, le cours inférieur du Mignon. La Sèvre est élargie entre Maillé et Arçais. A partir de 1850, des barrages et des écluses sont construits sur la Sèvre et le Mignon pour réguler les niveaux d'eau, notamment en été. Ces travaux, qui permettent d'exploiter de nouvelles surfaces dans les zones les plus basses, vont modifier radicalement la structure foncière – démographie en hausse, morcellement des propriétés – et les pratiques agricoles dans les marais mouillés. En 50 ans, le lin et le chanvre vont céder progressivement la place aux cultures maraîchères. On plante des milliers d'arbres : des frênes en bordure de parcelle, des peupliers pour l'industrie du bois. L'élevage continue de se développer, valorisé par la création de laiteries et de beurreries.

Après la Deuxième Guerre mondiale, la mise en œuvre du remembrement et de travaux hydrauliques sur les marais mouillés, la promotion de l'agriculture intensive (en particulier la céréaliculture) sur tout le territoire bouleversent à nouveau en profondeur l'économie (exode rural, déclin de l'élevage) et l'environnement maraîchins (disparition des herbages : entre 1979 et 1994, la surface en prairies a été amputée de 35 000 ha), banalisation du paysage. Depuis 1994, la mise en œuvre d'actions agri-environnementales, entreprises conjointement au niveau européen, national et régional dans le cadre de la sauvegarde de la zone humide, a permis de juguler ce phénomène. Mais en ce début du XXIe siècle, la maîtrise de l'eau s'impose toujours, et plus que jamais, comme l'enjeu principal du développement harmonieux du Marais poitevin. ■

Les moines de Maillezais ont joué un grand rôle dans l'histoire du Marais poitevin. L'ouvrage le plus savant sur le sujet a été dirigé par Cécile Treffort et Mathias Tranchant, médiévistes des Universités de Poitiers et La Rochelle : *L'Abbaye de Maillezais. Des moines du marais aux soldats huguenots* (PUR, 2005). Une histoire qui nous fait entrer dans le paysage, les stratégies de pouvoir et la littérature (Rabelais et Agrippa d'Aubigné).
La chronique de Pierre de Maillezais (XIe siècle) a été éditée par Georges Pon et Yves Chauvin : *La Fondation de l'abbaye de Maillezais. Récit du moine Pierre* (Centre vendéen de recherches historiques, 2001).
Dans un petit livre lumineux, *Abbés* (Verdier, 2002), l'écrivain Pierre Michon évoque ce temps où «la terre et les eaux ne sont pas encore démêlées». Citons également *Tobie des marais* (Gallimard, 1998) de Sylvie Germain, *Coup d'Etat* (Galllimard, 2004) de Pierre Moinot, *Mécanique* (Verdier, 2001) de François Bon (et autres textes sur son site : tierslivre.net).

ARBRES

Les trognes et autres gueules cassées végétales

Pour qui aime les arbres, sentinelles attentives de nos paysages, les «trognes» sont une étonnante illustration de la diversité végétale : ce sont les plus tordus, moches, mal fichus, calamiteux fûts que l'on puisse imaginer… Calamiteux ? Pas si sûr, car dans plusieurs régions françaises, voire européennes, des cas de «pillages» systématiques de ces arbres sont signalés : la fameuse loupe, résultant des «cancers» végétaux qui caractérisent souvent les arbres têtards, vaut en effet très cher pour l'orme, le peuplier, le merisier, le noyer, le saule, et certains «spécialistes» ont tôt fait d'en repérer les linéaires.

Tadeusz Kluba

Le traitement «en têtard», particulièrement répandu en Poitou-Charentes, est très ancien : il correspond à une utilisation régulière de bois de chauffage, de perches, de feuillages pour la nourriture ou le coucher des animaux, à chaque émondage des arbres. Cette pratique donne ce que l'on appelle dans le Poitou les brognes, en Sarthe les touesses ou les trognes, les ragosses en Bretagne. Dans le Marais Poitevin, les frênes têtards sont des éléments constitutifs du paysage, plantés le long des conches. Un peu partout, ce sont de véritables bornes végétales, désignant les limites de parcelles. De nombreuses essences peuvent se gérer en têtards : les chênes pédonculés et rouvre, l'érable champêtre, le frêne commun, le hêtre, le peuplier, le tilleul, le saule.

Le principe de l'émondage est simple : lorsque le jeune arbre atteint une dizaine de centimètres de diamètre, on le coupe à une hauteur d'environ 1,50 à 2 mètres ; les rejets seront ensuite conservés (5 ou 6) puis coupés régulièrement tous les 5 à 10 ans selon l'essence. Les saules ont une coupe très basse s'il s'agit de fournir de l'osier. Répétées à la même hauteur, ces coupes finissent par provoquer des boursouflures géantes, cicatrisation après cicatrisation.

Ainsi régulièrement stoppés dans leur élan, les arbres ne peuvent pousser en hauteur, ils deviennent très gros en diamètre ; l'âge venant, l'intérieur se creuse, pourrit, donne des cavités. L'intérêt biologique, très important, de ces trognes réside dans cette particularité. Des rapaces comme la chouette chevêche, *Athene noctua*, des oiseaux cavicoles comme les pics, les sittelles, les gobe mouches, les pigeons colombins, y trouvent un gîte agréable ; des mammifères comme la genette s'y cachent, les chauves-souris comme les noctules y estivent, bien à l'abri ; des insectes saproxyliques, souvent rares, comme le pique-prune, *Osmoderma eremita*, la rosalie alpine, *Rosalia alpina*, les grands capricornes et les lucanes en sont des hôtes remarqués. Autrefois donc très fréquents, soignés et entretenus, ces trognes sont malheureusement tombées en désuétude et disparaissent peu à peu de nos paysages. Des passionnés, comme Dominique Mansion, un forestier, relèvent parfois le défi : le Centre européen des trognes a été créé à Boursay (Sarthe) dans la maison botanique du Parc naturel régional du Perche. Le Parc régional Loire Anjou Touraine s'en préoccupe également, de même que le Parc interrégional du Marais Poitevin…

Pour protéger les dernières trognes et préparer les futures, il faut les intégrer dans notre gestion de l'espace rural, en lisière des forêts, en bordure des marais, le long de nos canaux, au cœur de nos haies, sachant que ces arbres constituent des corridors biologiques, véritables traits d'union entre nos massifs, et œuvres d'art très «naturelles».

Alain Persuy

GESTE ÉDITIONS

Une enfance poitevine **d'Alain Moreau, portrait d'une France tranquille vue par un enfant juste après 1945 (coll. «Témoignage», 180 p., 18 €).**

Jeanne pour la vie **d'Yvan Soulard, souvenirs d'enfance d'un garçon arraché à sa terre parisienne pour venir s'installer en Poitou dans les années 1940 (coll. «Témoignage», 150 p., 16 €).**

Marie d'Oléron **de Franck Gardian, un roman qui plonge au cœur des traditions oléronnaises, à travers la quête de deux étudiants à la recherche des racines familiales de Marie, atteinte d'une maladie mortelle (coll. «Poche», 288 p., 9 €).**

Les Grandes Affaires criminelles en Deux-Sèvres 1811-1939 **d'Olivier Goudeau, préfacé par Frédéric Chauvaud. Quatorze affaires (histoires d'héritages, crimes crapuleux, meurtres sauvages) reconstituées à la manière d'enquêtes policières (320 p., 22 €).**

ATTENTION PUMA !

En octobre 1995, un puma est signalé en forêt de Chizé. En l'absence de preuves de son existence, cette affaire, loin d'être un cas isolé dans la région, rejoint celle de la lionne de Morthemer et tous les autres récits d'apparitions d'animaux mystérieux. Certains y croient, d'autres non. Réalité ou légende ? Explorant les témoignages, articles et polémiques engendrés par ce fait divers, Frédéric Dumerchat, historien et membre du Centre d'études, de recherche et de documentation sur l'oralité de Parthenay, et Philippe Véniel, artiste et ethnographe, se sont penchés sur la question, sous forme d'une enquête.

Forêt de Chizé, attention puma ! **(Geste éditions, 135 p., 18 €)**

Une centaine d'espèces d'oiseaux peuvent être observées et écoutées à Poitiers

Par **Michel Granger** Photos **Jean-Guy Couteau** - LPO

Oiseaux & paysages sonores

Paysage : «Partie d'un pays que la nature présente à un observateur», précise le Robert. Si cette approche visuelle semble a priori restrictive, elle s'élargit aussitôt, à travers les exemples proposés. Ainsi découvre-t-on nombre de paysages : politique, culturel, social, littéraire, audiovisuel, etc., avant d'en arriver au paysage *urbain* et au paysage *sonore*, qui défie presque l'entendement, puisqu'en première lecture le paysage repose sur le «sens unique» de la vue !

Le paysage peut-il donc se faire urbain et artificiel, voire sonore et auditif ? Les pistes sont légion. Littéraires avec Stendhal : *«Les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme.»* Technico-acoustiques avec Murray Schafer qui a fondé une théorie des «paysages sonores» caractérisant des espaces urbains. Lexicologiques avec les notions de «relief», d'«espace» ou de «rire» sonores. Le chant coloré du pic vert, hôte des grands parcs et des jardins poitevins a tout d'un «éclat de rire précipité et sonore», nous dit l'ornithologue Paul Géroudet. Un retentissant : *kiakiakiakiakiak !* De chant d'oiseau à musique il n'y a qu'un pas et nombre de musiciens l'ont sauté. L'un des plus anciens, Clément Janequin, est né à Châtellerault, vers 1485. Il a connu les prémices de la célébrité avec le *Chant de l'Alouette*. Il donna maintes fois dans ce genre ainsi avec *Le chant des Oyseaulx* où alternent descriptions et imitations : *«Ti ti pity, chou thi thouy / Tu que dy tu, que dy tu / Le petit sansonnet de Paris.»* Il existe donc des paysages sonores dont les traductions sont variées. S'ils peuvent avoir quelque rapport avec le bruit diffus ambiant, surtout en ville, ceux qui nous intéressent ici relèvent plus précisément des cris et chants de nos oiseaux. Il pourrait paraître paradoxal de poser leurs vocalises en rivales des pétarades de nos motocyclettes, automobiles, marteaux-piqueurs ou hauts-parleurs… Mais il n'en est rien car les oiseaux sont omniprésents. On estime qu'à Poitiers, en secteur bâti strict, une bonne dizaine d'espèces se reproduisent, et que dans l'ensemble on atteint la cinquantaine. Certains éléments du paysage multiplient les opportunités pour les oiseaux, même au cœur du centre-ville. Au total, on considère qu'avec les oiseaux de passage plus d'une centaine d'espèces peuvent être observées à Poitiers. Une soixantaine toute l'année (merle noir, choucas des tours, rougegorge…), une vingtaine de migratrices durant le printemps et l'été (martinet noir, rougequeue noir, hirondelles…) et une trentaine l'hiver (mouette rieuse, pinson du nord, tichodrome échelette…).

Toutes ces espèces crient, toute l'année (un cri est une émission vocale brève à structure acoustique simple), et chantent, au printemps (un chant est formé de phrases longues et structurées). Insistons sur le fait que les chants des oiseaux n'expriment pas des sentiments mais, apanage des mâles, ils véhiculent des messages d'ordre sexuel, territorial et identitaire. Chaque espèce possède son exclusivité vocale. Une caractéristique qui permet aux ornithologues de la LPO Vienne de réaliser des étu-

Michel Granger est président de la Ligue pour la protection des oiseaux de la Vienne.

des de présence-absence, de répartition ou de densité.
Mais les oiseaux ont aussi leurs lieux et leurs heures favorites. De chaque espèce ou groupe d'espèces participe ainsi un paysage sonore particulier. Le Clain et ses berges sont le royaume du martin-pêcheur, des poules d'eau, de la bergeronnette des ruisseaux, de la fauvette à tête noire et du chevalier guignette. Le centre historique de Poitiers celui des moineaux domestiques, des choucas des tours, des martinets noirs, des hirondelles de fenêtres, des pigeons ramiers et du rougequeue noir. Dans les grands ensembles élisent domicile la tourterelle turque, la pie bavarde, l'étourneau sansonnet, le merle noir ou le cochevis huppé. Les zones industrielles sont investies par le faucon crécerelle, le traquet motteux, le petit Gravelot, la bergeronnette grise et le corbeau freux. Les secteurs périphériques et les grands parcs par la linotte mélodieuse, le chardonneret élégant, les mésanges bleues et charbonnières, le pinson des arbres, le pic vert, la chouette hulotte, le troglodyte mignon et la sittelle torchepot. Les falaises buissonneuses hébergent la grive musicienne, le verdier d'Europe, le serin cini, l'accenteur mouchet, le pouillot véloce et le rossignol philomèle. Les limites de répartition ne sont cependant pas trop strictes.
Le paysage sonore qui s'offre au visiteur de nos églises est caractéristique. Le chant du choucas, pour qui nos édifices sont des parois rocheuses idéales pour nicher, est un pot-pourri de miaulements et d'imitations de chants et bruits divers. Ses cris de contact, secs et sonores, au timbre clair et à la tonalité haute, heurtés et répétés en série sont typiques des vieux quartiers. A partir de mai nous arrivent les martinets dont les vols-poursuites, conduits à des allures folles à travers les reliefs des bâtiments, sont accompagnés de cris stridents et prolongés. Le rougequeue noir pousse un chant qui pour être plus discret lui est aussi tout à fait propre. Sa note finale, un grésillement, est souvent comparée au bruissement d'un papier que l'on froisse.
Le paysage sonore lié aux oiseaux est aussi fluctuant que multicolore. Son expression change selon les milieux, les saisons et les heures du jour. Il est donc tout à fait comparable au «pays que la nature présente à un observateur», dont les couleurs et les volumes évoluent aux mêmes rythmes.
Pour la LPO Vienne, les oiseaux participent pleinement à l'agrément de la vie en zone urbaine. Leur présence est le signe que toute nature n'a pas disparu. Par ailleurs certaines espèces sont inféodées à la ville où elles trouvent des milieux de substitution essentiels à leur survie. Si les oiseaux ont un rôle à jouer pour les citadins, ceux-ci, juste retour, leur doivent bien un peu d'attention et d'espace. C'est à ce double objectif que s'emploie la LPO à travers les programmes et campagnes qu'elle initie : «Oiseaux et patrimoine bâti», «Jardins/Refuges d'oiseaux», «Plan d'aménagement nature communaux», etc. Elle s'attache ainsi à une meilleure prise en compte des oiseaux dans l'environnement urbain : conception d'édifices neufs, restauration du bâti ancien, gestion des espaces verts, pose de nichoirs, plantations, etc. Ses actions sont orientées en direction des scolaires, du public (propriétaires, jardiniers…), des professionnels (architectes, services techniques…), des élus et administratifs en charge de décision.
Des opérations sont déjà engagées, et d'autres en passe de l'être, avec les communes de Vouneuil-sur-Vienne, Lusignan et Poitiers. Tout récemment – une première ! – un bâtiment moderne, aux normes «haute qualité environnementale», a été mis en chantier par la commune de Mignaloux-Beauvoir, la présence des oiseaux y a été prise en compte dès la conception, gage de «haute qualité avifaunistique».
Les enjeux sont importants à l'heure où l'on se gargarise de biodiversité. Certains ont tendance à croire que ce combat d'avenir se mène uniquement dans des contrées reculées. Certes, mais c'est aussi un devoir et un challenge à notre portée car il commence là… dans nos quartiers, à notre porte. Une porte qui doit rester ouverte aux oiseaux qui sont un symbole fort et d'excellents indicateurs de cette biodiversité. ■

Page de gauche : en haut, chardonneret élégant, en bas, étourneau sansonnet. Ci-dessous, verdier d'Europe femelle.

La LPO Vienne a édité une plaquette de sensibilisation intitulée «Oiseaux et patrimoine bâti» à destination des professionnels du bâtiment, des responsables des collectivités locales, administrations, municipalités… Elle est à votre disposition sur simple demande téléphonique au 05 49 88 55 22, fax 05 49 30 11 10, ou par e.mail : vienne@lpo.fr

Alors que le bien-fondé de la protection des sites remarquables s'impose de lui-même, préserver des paysages «banals», ceux qui composent nos cadres de vie, relève du militantisme

Par **Anh-Gaëlle Truong** Photos **Dominique Saumet**

Paysages à deux vitesses

Dominique Saumet, inspecteur régional des sites, chargé de mission Paysage à la Direction régionale de l'environnement (Diren) est très clair : il y a deux poids, deux mesures pour les paysages d'exception et ceux qui composent notre cadre de vie. La différence n'est pas juridique : *«Nous disposons d'une gamme très complète d'outils pour protéger et améliorer nos paysages, quels qu'ils soient. Seule leur application pêche en France.»*

Les plus beaux sites sont protégés dans le cadre de la loi du 2 mai 1930 relative à la protection des sites de caractère artistique, historique légendaire, scientifique et pittoresque. Il y en a 237 en Poitou-Charentes dont 133 de classés. Autrefois restreints (grottes, rochers), les périmètres se sont élargis à des entités aussi vastes que l'île de Ré (13 000 ha), le marais mouillé du Marais poitevin (18 550 ha) ou la vallée de la Gartempe, en cours d'inscription. Bien sûr, les procédures imposent certaines contraintes et soulèvent quelques réticences. Mais la loi est bien appliquée et surtout bien respectée.

Dominique Saumet discute avec les propriétaires et les élus la délimitation du périmètre. *«Il s'agit d'une part de démontrer le bien-fondé de ma démarche, qui s'appuie sur l'intérêt général : les gens viennent dans ces espaces parce qu'ils sont beaux, nous avons tous intérêt à les préserver. D'autre part de désamorcer, en informant, les fantasmes suscités par la procédure tels que "on ne sera plus maîtres chez nous" ou "on ne pourra plus chasser comme avant".»* Mais souvent, comme lors de la procédure de la vallée de la Vienne (1 000 ha), «*il n'y a pas l'ombre d'un malaise*».

C'est une autre affaire de protéger le paysage commun. Illustration, par l'exemple, avec la publicité, les enseignes et préenseignes qui ont fleuri en dépit de toutes les réglementations dans les villes. *«Faire appliquer la loi dans ce domaine, c'est toucher au porte-monnaie, c'est se lancer dans les contentieux, c'est compliqué, peu payant et pas considéré comme une priorité.»* Pour toutes ces raisons, peu de Diren comme celle de Poitou-Charentes se démènent, constats après constats, procès après procès, pour combattre l'affichage illégal, cheval de bataille de Dominique Saumet. La réglementation des publicités, enseignes et préenseignes est fixée par la loi du 29 décembre 1979. En revanche, les zones de publicité élargies ou restreintes sont fixées par des règlements locaux de publicité (RLP) établis à la demande du conseil municipal.

A Poitiers, en descendant l'avenue de l'Europe, on ne voyait pas le coteau d'en face jusqu'en 2000. L'espace était inondé de panneaux publicitaires.

Cette photo montre trois dispositifs publicitaires scellés au sol de 12 m² , double face. Ces trois affiches sont illégales.
1) En infraction avec le code de l'environnement article 9 du décret 80-923 du 21 novembre 1980, parce que hors agglomération le conducteur ne doit pas voir d'affiches publicitaires, donc ces faces devraient être bardées (sans publicité) de ce côté puisque l'autre face est utilisée.
2) L'affiche Auchan est en infraction avec le code de la route (L 418) car ce dispositif se confond avec le panneau de signalisation routière d'entrée d'agglomération qu'il absorbe totalement sous certains angles.

Un gros travail de nettoyage a d'ores et déjà été effectué. Dominique Saumet cite en exemple le RLP de Poitiers, *«un des meilleurs, un effort unique en France en 1998»*. Près de 80 % des dispositifs ont été descendus, les perspectives paysagères de la ville d'art et d'histoire ont été ainsi mises en valeur. Mais d'autres communes, quand elles ont le même souci de faire appliquer leurs règlements, ont maille à partir avec les afficheurs. *«Dans ce domaine si peu contrôlé, c'est David contre Goliath avec les afficheurs qui se placent au-dessus des lois.»* L'inspecteur ne mâche pas ses mots et dispose d'un chapelet d'exemples dont les deux suivants. A Châtellerault, la société angevine Promovil implante en mars 2005 une quinzaine de dispositifs de 12 m² en zone ND ou aux dépens des arbres et des haies. La Diren a réalisé une trentaine de constats d'infraction.

Le 4 juin 2005, Dominique Saumet défendait les arrêtés municipaux pris par la mairie de Cognac mettant en demeure les sociétés Affisud, Viacom, Crip et Clear Channel de démonter certains de leurs panneaux. Ces derniers, en effet, n'avaient pas hésité à élaguer des arbres, voire à en abattre, pour rendre les panneaux plus visibles. Si elles ont enlevé leurs dispositifs (hormis Affisud), les sociétés n'en ont pas moins déposé un recours qui devrait être rejeté. La mairie reste vigilante sachant qu'elle a déjà perdu un procès pour vice de forme contre l'Union pour la publicité extérieure (UPE) en 2004.

«Mais la lutte contre la publicité illégale n'est qu'une partie de l'action forte menée par la Diren pour protéger les paysages communs», ajoute Dominique Saumet. En effet, la loi du 8 janvier 1993, la loi Paysage de Ségolène Royal, renforce la prise en compte des paysages dans les documents d'urbanisme, les plans locaux d'urbanisme en premier lieu. *«Nous avons un mal fou à faire passer ces dispositions. Le rendement est minuscule. On rame»*, reconnaît-il en rêvant à des zones commerciales ou industrielles plantées d'arbres et agréables à l'œil autant qu'à vivre. ■

Penser le développement des villes

Questions sur la planification urbaine avec Pascal Duballet, responsable du service Projet urbain et développement durable de la Communauté d'agglomération de Poitiers.

L'Actualité. – Comment pense-t-on le développement des villes aujourd'hui ?

Pascal Duballet. – En s'appuyant sur la loi Solidarité et renouvellement urbain (SRU) du 13 décembre 2000. Cette loi est née de plusieurs constats. Toutes les agglomérations ont doublé voire triplé leur surface alors que les populations n'avaient augmenté «que» de 50 %. Cette expansion pose deux problèmes essentiels : en ayant moins d'espace, l'agriculture fait des choix de production intensive et les déplacements dans la ville deviennent difficiles à gérer. En effet, moins l'habitat est dense, moins le bus est rentable. En outre, les villes sont devenues des successions d'espaces aux fonctionnalités uniques et séparées. La loi SRU traduit la volonté de promouvoir un développement plus cohérent, plus durable, plus solidaire. Et, en limitant l'extension des villes en «tâches d'huile», les politiques urbaines privilégient désormais les interventions dans les tissus urbains existants. Pour ce faire, la loi a proposé de nouveaux outils avec les plans locaux d'urbanismes (PLU) dont l'orientation stratégique est fixée par le projet d'aménagement et de développement durable (PADD). Ces documents ne se limitent plus à la gestion foncière comme les plans d'occupation des sols (POS) mais soutiennent de vrais projets politiques.

Archigny, le Moulin de Trainebot
N 46°42.215' / E 000°37.554' / Alt 61m
Photographie de Claude Pauquet,
série «Campagnes châtelleraudaises»,
commandée par l'école d'arts plastiques
de Châtellerault en 2004.

Dans ce cadre, quelles sont les orientations choisies par l'agglomération de Poitiers ?

L'objectif est d'atteindre 135 000 habitants, sans trop s'étendre. Le choix sous-jacent est une organisation multipolaire où chaque quartier dispose d'un pôle de proximité (école, commerces, services) accessible à pied ou à vélo. Parmi ces quartiers, il y en a toujours un, le centre-ville, où se concentrent des activités complémentaires qu'il faut pouvoir joindre facilement en bus depuis chaque quartier. Si nous parvenons à faire abandonner la voiture pour ces seules destinations, ce sera déjà une réussite.

Cette organisation ne fonctionne qu'avec une forte densité. Il faut en effet au moins 2 000 habitants pour faire fonctionner un commerce et un nombre équivalent autour d'une ligne de bus. L'habitat compact ne doit pas faire peur. Le centre-ville est deux fois plus dense que la ZUP et pourtant c'est cette dernière qui a une moins bonne image. Dommage d'ailleurs car les grands ensembles sont des solutions techniques idéales pour l'aménagement de la ville et les liens sociaux y sont bien maintenus. Mais les gens veulent un jardin. Il nous faut donc trouver des solutions intermédiaires pour que chacun ait un espace extérieur intime tout en aménageant, à toutes les échelles, des espaces naturels communs, comme les vallées qui ceinturent Poitiers ou des espaces verts de quartier pour les enfants.

Sur quelle croissance démographique vous appuyez-vous ?

La croissance endogène en priorité . Nous voudrions que les nouveaux ménages de l'agglomération puissent trouver un logement facilement. Ce qui n'est pas le cas aujourd'hui avec les prix prohibitifs pratiqués. A ce sujet, je voudrais mettre l'accent sur les effets pervers de l'incitation à l'investissement locatif contenue dans la loi relative à l'habitat et à l'urbanisme du 2 juillet 2003, dite De Robien. Les logements construits dans ce cadre ne répondent pas à la demande, ils résultent des possibilités financières des investisseurs. En outre, les loyers sont trop chers. De fait, on se retrouve avec une offre d'appartements de surface moyenne alors que la demande se situe sur les grands appartements ou, au contraire, les tout petits. Cela ne résout pas le problème du logement et les propriétaires vont se retrouver avec des appartements vides sur les bras. L'Etat ferait mieux d'investir ses milliards dans les HLM. En effet, 70 % des gens ont des revenus inférieurs aux plafonds HLM tandis que 80 % des logements sont en loyers libres.

Un autre mesure de la loi De Robien vous paraît-elle incohérente ?

La loi SRU incitait les communes à se regrouper pour élaborer un schéma de cohérence territoriale, un SCOT. La loi Urbanisme et habitat en a supprimé toutes les contraintes concernant le choix du périmètre. Or, on a pu vérifier pendant trente ans que les volontés politiques s'organisant spontanément à l'échelle pertinente sont rares. Pourtant, agir avec les communes de la périphérie est indispensable. Il faut notamment gérer les 80 000 personnes qui entrent et sortent chaque jour de l'agglomération. Par une politique de TER par exemple. Comment le faire séparément ?

Anh-Gaëlle Truong

FRAC POITOU-CHARENTES

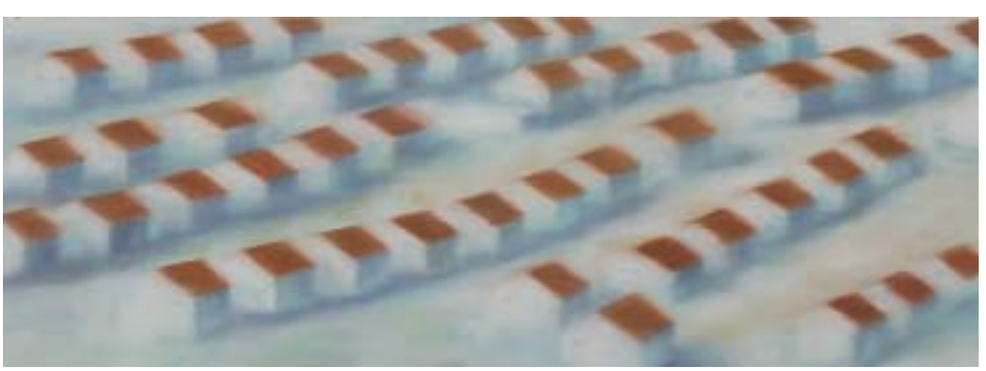
Territoires de Pascale Rémita

«Contrée», l'exposition estivale du Fonds régional d'art contemporain Poitou-Charentes traite de la question du paysage et de l'inscription de l'homme dans celui-ci. Dans ses collections, le Frac a sélectionné les œuvres de vingt-six artistes aux démarches et aux techniques très différentes – dont quatre peintures de Pascale Rémita. Une artiste à découvrir. Issue de l'école des Beaux-Arts de Nantes, elle vit actuellement à Niort. «Notre perception du monde, dit-elle, est de plus en plus marquée par les représentations médiatisées, reflets de la réalité que nous servent les grandes agences de photos, les télévisions, les vidéos d'amateurs. Ces images sont parfois manipulées, déformées, techniquement altérées, elles agissent sur nous comme des modèles génériques, ce qui renforce cette impression d'aplatissement du monde, de confusion généralisée (l'ici et l'ailleurs vacillent dans un même cadre médiatique). Ces images "régressives" pour reprendre une expression de Laurent Gervereau, nous invitent à une interprétation retournée du monde (information non vérifiée, vision incertaine). Quand je parle du paysage ou du territoire comme rumeur, je pense aussi à l'idée d'une matière qui se déplace d'une image à l'autre, d'un médium à l'autre. Je m'appuie sur ces images préexistantes pour explorer cette matière résiduelle que la peinture peut rendre visible.»

Pour novembre 2005, Pascale Rémita prépare une nouvelle série sur le pays Thouarsais à l'invitation de Jean-Luc Dorchies, responsable du service arts plastiques de la ville de Thouars. Pour ce projet, elle a décidé de travailler à partir de l'observation concrète du territoire, pour ensuite en proposer une vision réinterprétée. Pour ce faire, elle a réalisé des photographies aériennes qui lui serviront de matériau pour ses peintures. «Un des grands fantasmes de l'homme est de voir les choses d'en haut pour mieux les comprendre mais le plus souvent pour mieux les contrôler…» Des images qui lui permettront de scruter ce plat pays, de focaliser sur des lieux ou des constructions, de proposer une nouvelle carte du paysage, «proposer une vision décalée du paysage thouarsais en le marquant d'une empreinte inhabituelle». Et de relever un défi : que peut nous révéler ce point de vue «aérien» d'un paysage où la ligne d'horizon est si frontale, si rectiligne, si prégnante ? ***J.-L. T.***

Ci-dessus : Territoire (n° 20), 2001 50 x 140 cm

Territoire (n° 23), 2001, 50 x 140 cm



CONTRÉE

Jusqu'au 22 octobre à Angoulême (hôtel Saint-Simon) et à Saint-Jean-d'Angély (musée des Cordeliers), le Frac Poitou-Charentes expose des œuvres de Saâdane Afif, Olivier Babin, Harry Callahan, Marc Deneyer, Léo Fabrizio, Hans-Peter Feldmann, Alain Fleig, Piero Gilardi, Thierry Girard, Rodney Graham, Sarah Holt, Rainier Lericolais, Chrystèle Lerisse, François Méchain, Joachim Mogarra, Jean-Luc Moulène, Bernard Pagès, Pascale Rémita, Pierre Savatier, Daniel Schlier, Bruno Serralongue, Nathalie Talec, Patrick Tosani, Mitja Tusek, Gabriel Verger, Marie Vindy.

THIERRY DES OUCHES

Vaches limousines

En mars dernier, Thierry des Ouches, auteur du célèbre ouvrage *Vaches* et autres milliers d'images, s'est imprégné de senteurs boisées, d'architectures rurales et de paysages ensauvagés par les brumes. Pendant une semaine, le photographe, aussi créateur d'icônes urbaines et publicitaires, a baladé son œil en Charente limousine, dans un petit périmètre autour des lacs de Lavaud-Mas Chaban. Le travail était de commande, la carte... blanche et le choix pas innocent. Le Syndicat mixte d'études sur l'espace touristique Lavaud-Mas Chaban souhaite attirer des visiteurs épris de vacances vertes et d'authenticité, en s'appuyant sur l'économie locale. Il veut donner à voir, ici et ailleurs, la forte identité culturelle, environnementale, d'une campagne modelée par l'élevage et la race bovine limousine. Les photographies réalisées par Thierry des Ouches s'insèrent donc dans un programme d'animations estivales, intitulé «Au pré de la vache», toutes destinées à valoriser les productions, les savoir-faire locaux et le bocage limousin. «Il s'agissait de porter un regard sur un territoire qui souffre d'un déficit d'image, de lui donner une image un peu prestigieuse», explique Thierry des Ouches. Précisément, le photographe s'emploie sans calcul à magnifier la chose regardée. «J'aime sublimer le quotidien, l'ordinaire. C'est une forme de légèreté profonde.» Ce regard enchanté l'avait guidé lors de la réalisation de son livre sur les vaches. «Le thème était comme un fil rouge qui me permettait de raconter la campagne, en me baladant aux quatre coins de la France», précise le citadin de Paris aujourd'hui installé en Loire-Atlantique. Les images prises à cette époque disent l'émotion ressentie à la découverte du monde rural, de ses villages, de ses places de l'église et de ses petits cafés aux tons d'autrefois.

Au cours de sa promenade charentaise, le photographe a naturellement capté les aspects «forts, esthétisants, émotionnels» de la région. Paysages, lumières, arbres, matière, vaches en robe rousse se retrouvent mis en scène, sans autre artifice que la sensibilité d'un homme. Les images en noir et blanc, les couleurs apprivoisées mettent en lumière une douceur de vivre et plus encore, dit l'artiste, une absence d'agressivité... de paisibles paysages à découvrir à Massignac (Charente) puis à Rochechouart (Haute-Vienne) dans et hors les cadres.

Astrid Deroost

DEUX EXPOSITIONS

Lancée fin juin, la manifestation «Au pré de la vache» se poursuit tout l'été au travers de différentes expositions fixes ou déambulatoires. Renseignements à la Maison des lacs de Haute-Charente (05 45 65 26 69), Massignac. Le travail de Thierry des Ouches sur la Charente limousine est présenté en deux expositions, visibles jusqu'au 28 août : «Vaches limousines» à Massignac, et «Paysages limousins» à l'hôtel de ville (05 55 03 72 73) de Rochechouart, Haute-Vienne.

Thierry des Ouches

A COMPANION TO ANGOULÊME

Andreas Prindl, banquier d'origine américaine, s'est épris des Charentes. Avec *A Companion to Angoulême and the Angoumois*, anthologie réunissant histoires, anecdotes, chants et poèmes, il fait partager sa passion à ses «compatriotes», à partir d'extraits significatifs de l'histoire de la région : un voyage de dix-sept siècles, de Richard Cœur de Lion (The Lionheart) au festival de la bande dessinée (comic strip festival). Premier livre de qualité et rédigé en anglais sur l'histoire régionale, l'art et la culture locale vus à travers le regard des Anglais, résidents ou de passage dans la région, cet ouvrage s'adresse également aux Français grâce à des textes courts et accessibles, agrémentés des illustrations originales du peintre Michel Danglade. Ed. Le Croît vif, 344 p., 22 €

TUSSON

Les éditions du Lérot, une fois n'est pas coutume, viennent de publier deux ouvrages consacrés à l'histoire locale. Le premier, *Tusson, village de Charente. Guide du promeneur*, met en valeur l'architecture, l'histoire et la vie de ce village protégé. Le second est une réédition de la *Monographie de Tusson* par Daniel Touzaud publiée en 1886 dans le Bulletin de la société archéologique et historique de la Charente.

GILLES CLÉMENT

Jardin des sens

Le Jardin des sens, îlot de verdure en ville situé sur la propriété de l'hôpital Pasteur à Poitiers, est né en 2002 d'un partenariat entre le CHU et le CPIE Seuil du Poitou (Centre permanent d'initiatives pour l'environnement). Au cœur de Poitiers, à proximité du Clain, ce jardin est particulier dans la mesure où il a été réalisé avec des plantes spécifiques, dans le but de stimuler les sens de ceux qui s'y promènent.

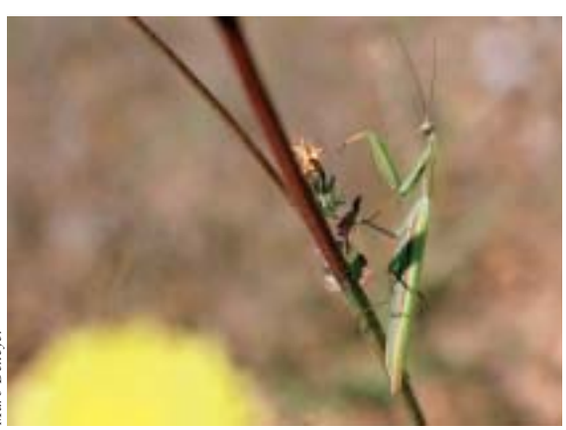
Les visiteurs se prêtent au jeu : le théâtre de verdure, l'allée des rosiers, les bacs aromatiques excitent l'odorat et le goût, tandis que les seringats en fleur et la prairie de coquelicots et de bleuets charment le regard. Puis on se risque à toucher le houx et l'épiaire laineuse, avant de prêter l'oreille aux oiseaux, insectes et grenouilles du bassin.

Le Jardin des sens bénéficie d'une gestion écologique et d'un entretien minimal. Selon le concept de «jardin en mouvement» de l'architecte paysagiste Gilles Clément, il évolue de manière autonome, en mouvement permanent dans le temps et l'espace. «Les volumes changent au fil des saisons, en hiver la prairie disparaît presque, raconte Claire Touchard, responsable de la gestion du jardin. Et voici une autre sorte de mouvement : ce pied de sauge sclarée a surgi seul à un endroit très éloigné des autres, sans doute semé par le vent. Il nous a échappé.» Parfait exemple de ce que le paysagiste appelle «l'illusion du désordre», dans son ouvrage manifeste *Le Jardin en mouvement*. Les plantes n'ont pas de place attitrée, elles vagabondent et créent l'imprévu, et c'est là tout l'intérêt du projet. Pourquoi s'acharner à entraver l'évolution naturelle du jardin en le structurant de manière arbitraire ? «Il y a dans la gestion du jardin en mouvement une sorte d'apaisement. Non que l'on s'y agite moins : il occupe le corps et l'esprit comme d'autres jardins. Mais on sait pourquoi on s'agite.» Il semblerait alors insensé de s'évertuer à éliminer les quelques brins d'herbe qui poussent entre les dalles du chemin. Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises herbes.

Aude Debenest

Marc Deneyer

Mante religieuse du Jardin aux insectes à Poitiers.



Marc Deneyer

RENDEZ-VOUS AUX JARDINS

Chaque année, davantage de jardins sont accessibles lors des Rendez-vous aux jardins, manifestation organisée par le ministère de la Culture et de la Communication. En 2005, on en dénombrait 120 en Poitou-Charentes, certains (des privés) n'étant ouverts que ces jours-là (3-5 juin).

Parmi les plus singuliers, citons le Jardin aux insectes à Poitiers pour observer les invertébrés qui peuplent nos campagnes, le Jardin des histoires à Pougne-Hérisson, autoproclamé «nombril du monde» et «refuge d'histoires pour mythes fatigués», les Jardins du village historique de Tusson, le Conservatoire du bégonia à Rochefort qui abrite la plus riche collection mondiale dédiée à cette plante, les Jardins du monde à Royan, le Jardin médiéval de Pons, haut lieu du chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. La liste complète des jardins sur le site poitou-charentes.culture.gouv.fr

SERGE ROULLET

Une si douce lumière

Serge Roullet a tourné son dernier film, *Claudia Disparue*, dans sa région natale. Regard de photographe-cinéaste sur les paysages charentais.

L'Actualité. – Quel regard porte un cinéaste sur le paysage ?

Serge Roullet. – Un paysage, c'est une lumière. Sans elle, un paysage est neutre, il n'est pas remarquable, dans les deux sens du mot. Une lumière n'est belle qu'à certains moments du jour, de l'année, et à certaines conditions climatiques.

La Charente est intéressante. J'ai filmé de l'Atlantique au Limousin, on voit les nuages qui se disloquent sur la Charente puis s'accumulent à partir d'Angoulême jusqu'à Limoges, le soleil donne du relief... Cette lumière qui vient éclairer le paysage est un peu humide et donne une sensibilité qui enchante.

A certains moments, l'air est tellement chargé d'humidité qu'il se produit un effet de lentille, cela grossit, rapproche le paysage... Les lumières des îles de Ré ou d'Oléron sont très intéressantes mais nettement plus violentes. Ici, une lumière exceptionnelle se crée entre l'océan et le Limousin, une lumière douce qui fait la douceur et la beauté des paysages charentais.

Ce qui fait le paysage, ce sont aussi les plans successifs. Avec le remembrement, on a supprimé les arbres isolés et les paysages sont beaucoup moins beaux qu'avant. Les arbres et les mouvements du terrain sont la base du paysage or l'agriculture a éliminé les arbres alors qu'autrefois on les respectait, on en était fier. Et sans arbres, il n'y a pas de cadrage possible. Il y avait, aussi, davantage de vallonnements. On traçait les rangs de vigne en fonction de la distance que le porteur de hotte avait à parcourir pour vider sa hotte. Puis on traçait les rangs suivants dans l'autre sens...

Le paysage charentais est encore beau parce que la lumière na pas changé mais au sol, c'est plus compliqué. Les plantations modernes n'autorisent plus le désordre, le hasard.

Dans *Claudia disparue*, le paysage est personnage ou décor ?

J'ai voulu un contraste été-hiver. Le drame se déroule en plein été lorsque la nature est belle et que la Charente est calme. Par contre, l'enquête – le temps réel – se passe en automne quand les eaux bouillonnent, que la distillation est en cours. Le paysage n'est quand même qu'un décor, il vient insidieusement appuyer mon propos, comme le feraient des sons...

Parmi tant de possibles, comment choisir un paysage ?

Pour Claudia, j'ai fait des milliers de kilomètres en Charente à la recherche de lieux, de fermes, de portails... Je cherchais des endroits vallonnés avec la fumée de la distillerie. Je suis sensible à une lumière – et lorsque j'en voyais une belle, je la prenais avec ma caméra numérique et je l'incorporais au film d'une manière ou d'une autre – et au volume. Des toits de tuiles, une patine, de la mousse sur un tronc, des roses trémières au pied d'un mur de pierres... un beau paysage est fait de plein de choses qui m'arrêtent et me tentent.

J'en choisis un lorsque j'ai différents plans, un relief donné par une lumière de trois-quarts face et qu'il y a, dans la nature, des éléments pour la réfléchir : de l'eau, un mur blanc, des éléments qui débouchent les ombres et gardent néanmoins le relief. Les beaux paysages sont extrêmement éphémères. Ils se créent et se défont, ce sont des instants... C'est comme le bonheur.

Astrid Deroost

Claudia disparue, 52 mn, scénario, réalisation, photographie de Serge Roullet. Après une avant-première à Angoulême, le film est projeté les 4, 6 et 9 juillet au Festival international du film de La Rochelle et à Saintes, le 2 octobre (salle Saintonge) dans le cadre de l'Académie de Saintonge.

Serge Roullet - Espace et mouvement

Serge Roullet - Espace et mouvement

POITOU-CHARENTES TOURNAGES

Poitou-Charentes tournages, commission régionale du film, effectue un prérepérage de décors. Sa base de données, accessible sur internet, compte environ 200 lieux de tournages possibles, de l'étang au manoir, du bord de mer au café de campagne.

L'objectif est de montrer à la profession que la région offre une grande diversité de paysages urbains et naturels. Une quarantaine de films de fiction sont tournés chaque année en Poitou-Charentes, avec le soutien de collectivités (Région, Charente, Charente-Maritime).

Tél. 05 49 88 82 62 crpc.asso.fr

ANTOINE JAMONNEAU

Paysage d'hiver

«L'hiver, un temps où il ne se passe presque rien.» Ce rien, Antoine Jamonneau, originaire de Parthenay, l'a choisi comme angle de son documentaire animalier *Temps Mort*, réalisé pour valider son diplôme universitaire de l'Institut francophone de formation au cinéma animalier de Ménigoute (Iffcam) – après un diplôme des Beaux-Arts à Bordeaux et une formation journaliste reporter d'images à Montpellier.

C'est par le ralentissement de l'activité animalière, mais également «un paysage dénudé et mélancolique où il existe toutefois des couleurs et une ambiance particulières» qu'il traite de l'hiver : cette période de l'année pendant laquelle il devait réaliser son documentaire, et dont il a utilisé la contrainte comme sujet. Pour filmer, il s'est tapi de longues heures sous le couvert végétal du Parc naturel régional de la Brenne.

«Ce documentaire est un portrait croisé d'un lieu, d'une personne et d'une période», dit-il. Le lieu, c'est l'étang Massé au cœur du PNR de la Brenne où il a filmé la majorité des plans. On y fait la connaissance de Tony Williams, de la LPO, qui intervient à plusieurs reprises dans le documentaire pour parler de son activité plus limitée à cette saison «où on attend le retour du printemps». Dans ses plans, la recherche de l'esthétique est permanente. Le rendu très vrai de l'atmosphère de la Brenne constitue une qualité du film saluée par le jury de la soutenance de l'Iffcam.

Réaliser un documentaire animalier, c'est composer avec un acteur qui ne se commande pas : la nature. «Les oiseaux entendent le moindre bruit, y compris lorsqu'on tourne la caméra, et même si l'on est situé à quarante mètres. Il faut aussi beaucoup de patience.» Outre des rouges-gorges, grives, vanneaux huppés ou aigrettes dont Antoine a saisi la présence, hérons cendrés et canards occupent la deuxième partie du documentaire. En effet, sur les bords de l'étang, une héronnière s'étend sur plusieurs arbres : «On compte une quarantaine de nids et parfois plus d'une centaine de hérons à les fréquenter.» Nous sommes en janvier : « Les températures chutent et l'activité des oiseaux est réduite à sa plus simple expression : survivre.» Ce froid et ce ralentissement, Antoine l'illustre par des bandes de colverts, regroupés pour mieux lutter contre le froid et les prédateurs sur un trou d'eau de l'étang gelé, ou encore par leur danse quasi immobile sur l'étang afin d'économiser les forces à une période où la nourriture s'avère plus difficile à trouver. Leur seule activité : nettoyer et gonfler le plumage pour se préserver du froid. Des images de fleurs de genêts, de feuille rouge, et d'une végétation sous un rayon de soleil montrent aussi les couleurs plus vivantes de l'hiver et, dans les dernières minutes, une chenille à la balade prématurée, de nouvelles pousses de végétation au fond de l'étang, des bourgeons, détails annonciateurs d'un printemps à venir.

Isabelle Hingand

Iffcam

Une partie de la première promotion de l'Iffcam, de gauche à droite debout : Patrick Robin, Robert Luquès (cinéaste animalier), Fabien Mazzocco, Paul Combre, Philippe Jarno ; accroupis : Antoine Jamonneau, Samuel Ruffier, Marie Daniel.

Les premiers rushes de l'Iffcam

C'est au cinéma de Vasles, dans les Deux-Sèvres, que s'est déroulée au printemps la soutenance de la première promotion de l'Institut francophone de formation au cinéma animalier de Ménigoute. Des documentaires de 8 à 25 minutes réalisés par douze jeunes auteurs qui ont expérimenté le diplôme universitaire «Techniques et méthodes de réalisation du film animalier», mis en place avec le soutien du Fond social européen et du Conseil régional. Cette nouvelle formation, à l'initiative de Dominique Brouard, chargé de mission au Conseil général des Deux-Sèvres, résulte d'un partenariat entre l'Institut de la communication et des nouvelles technologies de l'Université de Poitiers (Icomtec) et l'association Mainate, organisatrice du Festival international du film ornithologique de Ménigoute. Universitaires et professionnels conduisent une pédagogie de projet : réaliser son film en tant qu'auteur. D'autre part, l'animal, son milieu et l'environnement sont respectés à chaque tournage. Plus largement, la sensibilisation à la préservation de la nature constitue un des enjeux. «Le documentaire animalier est une manière d'amener le grand public à s'interroger sur l'environnement et ce qui s'y passe», souligne Dominique Brouard.

Malgré l'utilisation d'un matériel semi-professionnel, l'esthétique caractérise ces premiers projets d'étude. Forts de ce premier succès, les élèves pourront poursuivre leur formation en master, dès septembre 2005 à Coutières, avec une option «Documentaire animalier» ; il s'agira alors de passer de l'étape d'auteur à celle de réalisateur, avec une approche axée sur l'écriture.

Robert Marteau
ou le bonheur de Chizé

Entretien **Alain Quella-Villéger** et **Jean-Luc Terradillos**

Photos **Mytilus** et **Jean-Louis Schoellkopf**

Barbezieux fit le bonheur de Jacques Chardonne, Chizé celui de Robert Marteau, mais se remet-on mieux qu'en ville d'une enfance heureuse en forêt ? «Je n'écris que de mon enfance», stipule l'auteur d'une trentaine de livres, qui vint au monde dans une géographie sans bibliothèque – c'était à Virollet, Deux-Sèvres, 1925, un milieu de forestiers. Entre Boutonne et Saint-Laurent au Canada, une vie d'écrivain s'est glissée dont la liberté ne fut pas le moindre des programmes : le village quitté à onze ans jette à Niort un petit paysan sans avenir ; l'université parisienne, en 1944, accueille un jeune homme de dix-neuf ans qui «fait semblant» d'étudier mais s'ennuie dans tout ce qui ressemble à un moule éducatif. Il aurait aimé voyager. Mais la guerre était encore présente. Il ne connaît personne. Et c'est seul qu'il affronte son apprentissage, exerçant plusieurs métiers, dont celui d'instituteur une dizaine d'années.

S'il dit que sa vie s'est faite sans qu'il soit beaucoup intervenu, on comprend vite qu'il sait dire non, rompre sans plier, changer de cap sans se renier. S'il se dit timide, l'homme aux mains de bûcheron n'est pas un ermite et aime la rencontre : il s'est frotté au monde, a souvent séjourné en Espagne, a vécu de 1972 à 1983 au Québec, avant de collaborer dix ans durant à une galerie d'art de la capitale. Octogénaire campé dans un petit appartement de la Butte-aux-Cailles, jamais loin du «vieux Poitou» où il se retrempe régulièrement, Robert Marteau poursuit avec une exigence intellectuelle jamais dévoyée son travail d'ébéniste du verbe.

Ses livres sont les stèles qui rythment son parcours : *Royaumes*, premier recueil de poèmes en 1962 au Seuil, *Des chevaux parmi les arbres* (roman, 1968, réédité par Champ Vallon en 1992), *Atlante* (Montréal, 1976 ; Toronto, 1990 ; Palma de Mallorca, 2002) ; *Fleuve sans fin, journal du Saint-Laurent* (Gallimard, 1986, réédité en poche, La Table ronde, 1994), *Le Jour qu'on a tué le cochon* (roman, Champ Vallon, 1991), et des essais sur la peinture (Chagall, Cézanne), sur les Amérindiens, sur Venise. Certains de ses ouvrages sont traduits en anglais, en espagnol, en serbe. Après René Char il a été publié en édition bilingue à la Princeton University Press (*Salamander*, 1979).

L'œuvre de Robert Marteau se développe selon une musique intérieure féconde, «comme sous le charme, sous la dictée, habité par je ne sais quoi» – l'inspiration peut-être, mais d'une manière économe, attentive, maîtrisée. Si sa parole rêve de transparence et de silence, voire d'alchimie, il y a du chamane chez cet homme d'assentiment. Druide serait plus juste eu égard à la forêt ; arpenteur pour le moins d'hectares, quêteur de lumière, la marche est indissociable de sa respiration. Plus proche de René Char que d'Eluard, loin, très loin de ses congénères Fombeure ou Rousselot, irisé plutôt par Villon, Maurice Scève, Nerval, Baudelaire, Rimbaud et Verlaine, ouvert aux formes inattendues : ses sonnets ont des échos de haïkus.

L'Actualité. – Quand vous êtes arrivé à Niort, vous connaissiez essentiellement le poitevin...

Robert Marteau. – A vrai dire, le poitevin est ma langue maternelle. Le français, je ne l'ai véritablement appris qu'à l'école. Quand j'étais tout petit, on allait à la foire à Niort, au début de mai. Eh bien tout de suite j'ai été sensible au fait que nous ne parlions pas comme les gens de la ville : j'avais le sentiment qu'ils riaient de nous, se moquaient, nous regardaient de haut. Nous étions des ploucs. C'est à partir de ma fréquentation du lycée Fontanes, qui dura jusqu'au baccalauréat, que je me suis vraiment mis à parler français, et même à la maison, à mes parents. Je me souviens qu'il y avait l'accent que je faisais tout pour effacer.

Cette volonté de faire œuvre dans la langue française, par rapport au patois de votre enfance, est-ce comme une revanche ?

Certainement ! Toute ma vie a été orientée vers un seul but : la langue française, être un écrivain français. Je suis monté à Paris pour apprendre à écrire. Seulement là je pouvais apprendre, par la confrontation, le choc, le «combat». Je me sens un peu comme ces compagnons qui devaient vivre dans les villes parce que c'est là qu'on bâtissait les cathédrales. En fait, je ne suis jamais devenu un citadin. Paris, c'est peut-être pour moi un ensemble fait de villages juxtaposés.

Le plus beau destin d'écrivain que je connaisse, c'est celui de Giono. Je crois l'avoir découvert grâce à un professeur, à Niort, un professeur qui n'était pas le mien, un amoureux de la littérature, qui faisait des petites réunions où il nous a initiés. J'ai commencé à aller dans les librairies de Niort, dans la librairie sous le passage vitré, le passage du Temple, je crois. J'y ai acheté les invendus : Alain, Giono, Ramuz, Claudel, Valéry, etc. C'était un peu ma revanche : ceux qui nous avaient traités avec un rien de mépris, eh bien ils me donnaient la preuve qu'ils étaient passablement incultes. Quand j'ai lu Giono, j'ai dit : voilà le vrai rêve, faire ce qu'il a fait sans bouger de Manosque – mais peut-être qu'on y parlait un peu plus le français qu'à Virollet, en plein milieu de la forêt.

Mytilus

Généralement, le paysan est celui qui exerce le métier noble, celui qui fait le paysage, mais dans vos romans, on sent une différence entre le paysan et le forestier. Chez vous, l'aristocrate est celui qui travaille dans la forêt.

Il y a toute une hiérarchie. Chez les paysans terriens, il y avait ceux qui avaient seulement des vaches, dont deux servaient d'animaux de trait. C'était le plus bas niveau. Il y avait ensuite ceux qui avaient des vaches pour le lait et les veaux, mais avaient en plus deux bœufs pour tirer le tombereau et la charrue. Puis il y avait ceux qui possédaient aussi des chevaux de trait pour exploiter une ou deux coupes. Même un bûcheron acquérait une certaine noblesse parce qu'il était dans la forêt tandis que l'autre grattait la terre. Vous connaissez le dicton : Nul comme Gaulois / N'aime aller au bois. Mon père n'avait pas vraiment le goût des champs. Le but c'était la forêt. C'est là qu'il est mort – selon son souhait. C'était le lieu de noblesse et du mystère, pas des énigmes, du vrai mystère. La *Divine Comédie*, le plus grand poème du monde occidental, commence par la forêt sauvage, la *selva selvaggia*.

Dans *Des chevaux parmi les arbres*, le cheval est omniprésent. Ce garçon et cette fille qui se rencontrent au bord de la rivière et qui montent tous les deux à cru, c'est comme une enluminure, c'est presque biblique. Ils s'aiment et l'animal est toujours là, comme s'il y avait une charge érotique du cheval…

Oui, je l'ai toujours perçu comme ça. *Le Jour qu'on a tué le cochon* est un peu la suite de ce livre. Pour nous, enfants, la beauté féminine ne pouvait être que les amazones que nous voyions aux chasses à courre. Elles étaient en habit, peintes comme des geishas. Des êtres inaccessibles, montés sur des chevaux. Comme à l'opéra, on ne peut pas toucher à la diva. Le cheval était indispensable, le transporteur du merveilleux. Ce qu'il est. La cabale, c'est la chevalerie, Don Quichotte. Le cheval transporte le mythe.

Le premier rapport d'intimité avec mon père c'est lorsqu'il m'a mis sur le cheval. J'avais trois ans. Je m'en souviens exactement. J'étais digne d'être sur cet animal noble.

Après le cheval, il y a l'oiseau… Permettez-vous de dire que votre œuvre est une véritable volière ?

Oui, oui, oui, bien entendu. Mon père était également fou des oiseaux, de les prendre ou de ne pas les prendre. Il avait des cages avec des tourterelles. Quand on lui demandait un oiseau, il était toujours d'accord pour nous faire une volière.

Je ne peux pas faire ce qu'a fait Messiaen, qui allait avec un ornithologue en forêt. Il traduisait en notes les chants d'oiseaux… Musicalement, je suis infirme. C'est peut-être compensatoire, je me fais ma propre musique, mais certainement à partir des oiseaux.

La langue nous vient de la forêt. Les Grecs ont toujours raconté qu'ils ont appris leur langue des oiseaux. La forêt est le lieu des Muses, lesquelles étaient d'abord des oiseaux. J'ai été sensible à ça tout enfant. La nuit, on sortait écouter la chouette, le chat-huant. Le matin on était réveillé par le merle ; le rouge-gorge habitait à côté, la mésange dans tout le verger. Des blessures qui sont pour moi inguérissables, c'est d'avoir tué des mésanges. Je me souviens exactement. On a pris des pierres avec mon frère, on les a lancées, on en a tué une ou deux.

« Renouveler la langue française par l'humus »

Vous dites que la Boutonne est la frontière entre la Charente et le Poitou. Etait-ce vécu comme cela ?

Quand on va de Chizé à Aulnay, on passe du Poitou à la Saintonge. La première fois que mon père a acheté une coupe de bois en forêt d'Aulnay, c'était déjà un voyage à l'étranger pour nous tous.

Mon arrière-grand-mère maternelle était épicière. Elle vendait un fromage de chèvre, *Le Parapluie rouge*, et elle faisait du fromage pour nous. Et quand on rentrait de l'école, on avait nos tartines de chèvre blanc avec du sucre dessus. Mais nous, on voulait de celui qui était dans les boîtes. Elle disait : «Celui-ci, je le vends, celui-là, c'est la chèvre qui vous le donne !» C'était très beau la bergère sous le parapluie, avec sa chèvre, comme un conte de Perrault. Un jour, j'avais environ cinq ans, mon grand-père nous dit : «On va chez nos cousins à La Mothe-Saint-Héray.» Je lui ai demandé : «C'est où il y a le parapluie rouge ?» «Oui exactement, il a dit, c'est là où il y a la fromagerie.» Mon premier voyage lointain, ce fut donc à La Mothe-Saint-Héray. La première fois qu'on a pris le train en partant de Beauvoir-sur-Niort où on allait en char à bancs. Pour moi, c'était très loin. C'était un lieu mythique et ça reste absolument mythique ; même maintenant, je me dis que ce n'est pas sûr que ça existe. Mon frère et moi, on était absolument éblouis d'aller là. C'était pour nous une expédition, comme pour Champlain aller au Canada !

Justement, vous revendiquez-vous comme un écrivain du Poitou ? Ou du Québec, où vous avez vécu ?

Quand je suis arrivé au Québec, on m'a demandé si j'étais dépaysé. J'ai dit : au contraire, je retrouve mes origines. C'étaient entre autres des Poitevins, des gens de la campagne qui étaient partis de Saint-Martin-de-Ré, de Brouage. L'accent québécois, c'est le nôtre, celui dont se moquaient les employés de bureau de Niort. Les Québécois luttent pour leur langue, contre la dégradation par l'anglais – dégradation qui donne le joual, ou, par dérision, langue du cheval – *of course*, comme ajoutait Miron. Il ne s'agit nullement d'être contre l'anglais, mais il s'agit d'une question vitale.

Vous expliquez qu'on ne doit pas déraciner un peuple de sa langue. Vous participiez là-bas au combat de la francophonie, mais ici avez-vous le sentiment de faire le même travail par rapport à la langue de vos ancêtres ?

Je me revois aux Fosses, chez ma grand-mère paternelle, grand-mère Eugénie. On ne connaissait là que le patois. Le français, c'était la langue du notaire, du médecin, du journal. C'était dans le patois qu'on causait, racontait, chroniquait, inventait, fabulait. A l'opposé, il y avait le latin. Le patois, c'était notre langue, et celle que comprenaient les animaux. Et le latin, c'était la langue qui permettait de se distinguer, dans la proximité où nous étions des animaux domestiques. Le latin, ça signifiait : se changer pour aller à la messe écouter la langue du Bon Dieu. Je crois même que nous comprenions les paroles, et que les filles autour de l'harmonium comprenaient aussi ce qu'elles chantaient. Non, je ne vois pas grand-mère Eugénie écouter la messe en français, comme c'est le cas aujourd'hui.

Vos romans s'en font l'écho.

Je raconte les vraies histoires. Je ne m'astreins pas non plus à dire l'exacte vérité. D'ailleurs qu'est-ce que ça veut dire ? Les *Mémoires* que j'écris actuellement, ce sont les gens qui parlent. Il n'y a pas de descriptions. Mon propos, c'est peut-être un peu vaniteux de ma part, ou orgueilleux, mais c'est de renouveler la langue française par l'humus.

Je suis un chroniqueur seulement. Je ne sais pas écrire un roman. Dès que je vais vers la fiction, je me casse la figure. Je ne peux pas mentir. Même la poésie en tant qu'ornement, mensonge, je n'aime pas trop. J'aime qu'elle soit un fil secret.

Il faut dire aussi que la poésie française est urbaine. Et moi, je ne peux pas écrire d'une ville. Si j'écris d'une ville, comme Venise, c'est en tant que tableau, musique visuelle, mais je ne peux pas raconter des histoires dans une ville. Pour moi les gens des villes sont des inconnus. Même, ils disparaissent. Alors que pour moi la campagne est habitée, comme la *Solitude* de Góngora.

Votre écriture est claustrophobe. Vous citez des auteurs comme Frédéric-Jacques Temple ou Jacques Réda. Etes-vous plus près de cette écriture parce qu'elle a un rapport avec la marche ?

Sûr que c'est lié à la marche. J'ai de plus en plus de mal à écrire à une table. J'ai toujours mes carnets et j'écris tout comme ça. J'écris beaucoup dehors, dans mes heures de marche. Dans les Pyrénées, où j'ai juste la machine et un petit toit, je ne vois devant moi que les troupeaux de bêtes et la montagne au fond, rien que des arbres, des prés.

La poésie pour moi dépend absolument de la marche et des pieds. On écrit la poésie avec ses pieds, on compte les pieds… Peu à peu, j'en suis d'ailleurs venu à faire des sonnets, lesquels ont 168 pieds (quatorze fois douze syllabes). Ce ne sont pas exactement des sonnets, c'est une sorte de prose pliée.

Jean-Louis Schoellkopf

Richard Millet vous a beaucoup lu. On vous sent proches.
Je peux dire que c'est, parmi les jeunes écrivains, le seul qui m'a salué et reconnu. C'est un peu mon fils dans l'amitié ; il a en commun la mémoire. Le monde de la technologie veut se délester de la mémoire. La mémoire est la seule source des langues. On ne peut pas dissocier langues et mémoire. La vie intellectuelle et spirituelle ne peut pas se passer de la mémoire. On ne peut pas non plus mettre la mémoire en silo.
Millet est en un sens comme moi, un nostalgique, pas un nostalgique de l'histoire mais un nostalgique de l'origine, de ce qui a fécondé l'homme et fait des civilisations. La mémoire n'est pas la nostalgie, la mémoire est la nourriture… Les Grecs disaient : «La mémoire, mère des Muses.» Sans mémoire, l'homme n'existe pas. Nostalgie, ça veut dire *nostoc*, l'algue première, l'algue bleue qui est à l'origine de la vie sur la planète. *Algos* en grec, c'est la douleur, la souffrance, donc *nostalgie* c'est étymologiquement la douleur de l'algue, la douleur de l'origine. Comme on s'est éloigné à l'infini du nostoc, du premier germe sur la planète, on en a la douleur…

Vous parlez de l'éloignement, est-ce qu'à un moment donné, l'éloignement ne rapproche pas ? Partir, c'est aussi une manière de se retourner ?
Absolument ! Je suis même parti pour ça. Après j'ai compris. C'était une force d'attraction. Quand je suis allé au Québec, j'ai vu le monde dans l'autre sens. Ce qui ressortissait aux souvenirs, au village, basculait dans le vrai monde, celui de la mémoire, du mythe. Les petites choses qui sont perçues par les gens qui restent comme folklore, tout d'un coup, ça s'est inversé, ça s'est inscrit dans le mythe… ■

Mettre ses mots dans les pas des Romains, c'est ce que l'on peut faire en suivant la voie antique qui allait de Poitiers à Saintes. Extrait d'un récit à paraître, qui conduit de Sainte-Soline à Brioux-sur-Boutonne

Par **Denis Montebello** Photos **Claude Pauquet**

Le chemin des Romains

De Sainte-Soline la route sans dévier, sans rien d'abord qui vous arrête, divertisse, pas même le panneau indiquant *Germain*.
Ni le château miraculeusement poussé sous ce nom. Celui-là, pense-t-on en passant, n'a pas perdu son procès, on ne lui a pas décoiffé, ou pas toute, sa tour. Il n'a pas perdu ses tuiles, ces belles tuiles jaunes qu'on vole de plus en plus aux vieilles fermes d'ici et qui feront plus belle, plus *authentique* votre villa dans le Sud.
Le château à gauche a une tour ronde dont le toit, s'étonne le photographe qui vous accompagne, est carré.
Est-ce pour cela qu'il accélère ?
Est-ce le signe que votre route en coupe une autre, que vous arrivez à un carrefour, qu'il vous faut laisser du même côté Sauzé-Vaussais (à 14 km) pour continuer ? On ne vous apprendra pas qu'une voie romaine va, comme la prose qu'elle écrit, «droit devant». On ne vous le redira pas. Même si ce 21 avril 2005, douzième jour des vacances de Pâques, le chemin que vous prenez est plutôt celui des écoliers.
Il vous mènera pour commencer à *Crolour*.
Un nom qu'on croirait fait pour les Anglais toujours plus nombreux qui résident là, ou planté par eux, avec ce *LETTER* en limite de gazon. Un nom à peu près aussi faux que le bronze qui sourit mâchoires serrées, bien trop raide, à la boîte en face. Sur l'autre rive. Où elle attend le courrier. Ou l'averse, pour retrouver des couleurs. Celle qu'on guette du facteur parce qu'elle apporte ou ramène la vie dans les villages. La couleur qui les empêchera de crouler.
Crolour est un mot-valise, n'est-ce pas.
A portemanteau word.
Il faudrait demander à celui qui habite là et qui a rangé son véhicule dans la cour, à l'abri des regards, une immatriculation avec des lettres qui ne font pas mot, rien qu'un CHT, et des chiffres. Fermés de même les volets bleu lavande. Comme pour presser le pas des rares pèlerins empruntant le *Chemin des Romains*, les inviter à ne pas s'attarder aux murs frais rejointoyés, à ce blanc un peu trop limousin. Qu'ils s'intéressent plutôt, surtout s'ils sont au volant, au petit garçon avec son cartable dans le dos et à la petite fille qui marche après lui avec un cartable pareil et deux couettes blondes, qu'ils les regardent traverser leur *zebra crossing*, et qu'ils n'oublient pas de
ROULER GENTIL ,
POUR LES PETITS !
Marcheur, on ralentit. Machinalement. Ou plutôt on hésite. Entre se dire (en anglais, pour plaire au résident) arrivé au jardin et se voir *rendu* (pour parler comme l'indigène) *au bois de Binel*. Entre *going to Rome* et aller à vau-l'eau.

Denis Montebello a obtenu le prix du livre en Poitou-Charentes 2004 pour son livre *Fouaces et autres viandes célestes*, éd. Le temps qu'il fait. Ci-dessous : cimetière protestant à l'entrée de Châtenet. Page de droite : grange à Crolour.

Là où on hésite entre jardin et bois, où le jardin est devenu bois, ou redevenu, on sait malgré tout écrire *POSTES* et en lettres jaunes, les heures des levées (lundi à vendredi 9h), le bureau le plus proche (LEZAY), on ne risque pas de l'oublier. Inutile de faire un nœud à son mouchoir, trois nœuds à son grillage, de dépecer le plastique : on se rappelle qu'on est là devant une entrée, qu'au bout de l'allée il y a un hangar. Un squelette, vu de près, ses os de guingois. Comme si, las de chercher le plan du reptile énorme dont on voulait voir comment il marchait, on l'avait remonté selon le souvenir (forcément imparfait) qu'on en gardait. D'où cette *construction* de bric et de broc. *De bise et de galerne*. Bateau ventre en l'air. Arche. On irait avec au déluge, si elle n'était ouverte. Ouverte à tous les vents, pourtant elle résista à la Tempête. D'après l'homme qui a garé sous le pommier sa 403 immatriculée 331 DA 79 (on a affaire à un spécialiste, la preuve l'appareil pour régler la hauteur des phares). Oui, la Tempête fit partout voler les tuiles et ici seulement danser la tôle, tourner les planches. Vous auriez donc tort d'y voir un *naufragé de la route*, une épave comme on en rencontre tant quand on progresse avec le progrès. La voie que vous avez prise, faut-il le répéter, monte et fait remonter le temps.

Elle a un drôle d'accent, vous dit votre compagnon qui vous a mal compris. Ou que vous avez mal compris. Vous alliez entamer la montée, attaquer un virage. Vous avez cru qu'il parlait de la montée, du virage, que cela allait pour lui contre l'idée d'une voie romaine filant droit. Cela n'obéissait plus. Le chemin cheminait sans vous. Ou vous marchiez sans lui, à travers champs, déjà votre esprit battait la campagne. Vous parliez, vous, des deux cyclistes aperçus du cimetière de Saint-Romans. Vous les aviez regardés s'arrêter devant l'église, vous aviez regardé avec eux en arrière. Si le peloton ou le reste de la troupe arrivait. Mais vous aviez beau vous dévisser la tête, vous ne voyiez rien venir.

«Le v'nont pas!», avait dit l'un.

«I vois peursoune !», avait répondu l'autre.

On ne vous avait visiblement pas suivi. Trop de détours quand vous racontez. Des précisions et qui égarent. Le lecteur maudit vos digressions. Vous perd et avec vous le sens. Aussi ne voyez-vous personne. Ou si quelqu'un vous parle, c'est avec un drôle d'accent. Et vous ne le comprenez pas. Ou il vous dit qu'il n'aime pas marcher à côté de vous. Que vous faussez compagnie et regardez ailleurs, vers Agrigente, Chypre et toujours sous vos pieds. Un sol qui forcément se tait. Tandis qu'on vous parle. Vous n'écoutez pas, occupé que vous êtes par la route. Par les témoins qu'elle aurait pu laisser de son passage dans la terre. Un fer à cheval, par exemple, ou une hipposandale. Tant pis si la chose, selon l'archéologue à qui vous la soumettrez, servait à ferrer les bœufs et ne date que du XIXe siècle. Qui veut voyager loin ménage sa monture. Et vous n'en êtes qu'au début. ■

Adieu bel ange

Par **Bernard Ruhaud** Photos **Séverine Martin**

Mars 1909 – Avril 1919. On ne saura jamais de quoi est morte Jeanne Tanneau. Ceux qui lui ont survécu ont dû disparaître à leur tour et, s'ils vivent encore, il y a peu de chance qu'ils s'en souviennent, elle était si jeune. Il était moins rare de mourir enfant au début du siècle dernier que de nos jours. Les grandes épidémies n'étaient pas encore éradiquées. On songe à la grippe espagnole. En insistant, on finirait peut-être par savoir. Mais les raisons de son décès n'ont plus d'importance. Son existence elle-même resterait méconnue s'il n'y avait ce vieux cimetière abandonné, perché au-dessus de l'église, à Saint-Romans-lès-Melle.

C'était au printemps ou à l'automne, il y a deux ans. Avec les photos on pourrait retrouver la date exacte. Nous étions partis toute la journée. Il faisait beau. Ici quand il fait beau les gens viennent à la mer. Nous allons aussi nous baigner ou pêcher des bricoles, parfois, pendant l'été, mais jamais une journée entière. Quand il fait chaud nous préférons la campagne, il y fait meilleur. Autour de La Rochelle, il n'y a pas de campagne. En confondant champs et marais, c'est sur l'océan que l'Aunis a fini par gagner son domaine, mais elle est restée plate, sans ombre, arbre ni vallon. Il faut aller jusqu'en Deux-Sèvres ou en Vendée pour trouver les premiers bocages et en Saintonge pour les collines. Les rives de la Gironde elles-mêmes sont moins ingrates. L'Aunis, c'est encore la mer, devenue muette, sauf les jours de vent.

Nous allions à Melle ce jour-là, visiter une exposition. Il se produit régulièrement des rencontres culturelles dans ce lointain chef-lieu de canton du Poitou. Nous y étions venus une première fois, il y a longtemps, pour voir l'église Saint-Hilaire et la statue équestre perchée au-dessus du portail. En fait toute la cité vaut que l'on s'y promène. Les autres églises aussi sont remarquables. Depuis cette première visite, la moindre manifestation est prétexte à y revenir pour découvrir la ville et explorer les alentours.

C'est ainsi que nous nous sommes arrêtés à Saint-Romans-lès-Melle. Dès l'entrée l'endroit nous a séduits. Un lavoir et un cours d'eau occupent un vallon, au creux du village. Des prés bordent le ruisseau. Des murs de pierre sèche abritent les chemins. Après le lavoir se dresse l'église romane du XIIe siècle, curieusement bâtie sur un enchevêtrement de fondations, d'escaliers et de portes que d'année en année l'érosion déterre. C'est encore au-dessus de l'église, sur les pentes raides du coteau, que s'accroche le vieux cimetière. Tout semble abandonné. Pas une marche, pas une allée, plus une tombe n'y est entière. Rien ne tient. La pierre s'effrite. Les murs s'effondrent. Le gel, le temps ou on ne sait quelle corrosion en sont venus à bout. Comme se sont évanouis le souvenir et même le nom de ceux que l'on a enfouis là. Ici ne s'enterrent pas seulement les humains mais s'efface aussi leur histoire.

Quelle histoire, quels humains ? 1909-1919. Le carré des athées – ou des protestants – a mieux résisté. Les tombes sans croix portent encore quelque date, un nom, une épitaphe. Bon père, bon époux. Plusieurs stèles sont même restées en état, ornées avec soins de motifs précis : une poignée de mains, des outils et une même légende «Honneur aux travailleurs». Quelque franc-maçon ou des compagnons du devoir qui ont su, mieux que d'autres, choisir pour leur propre tombeau une pierre à même de traverser l'éternité. La tombe de Jeanne est de celles-ci, dressée un peu au-dessus, devant un des rares murs encore debout. La dalle est brisée, les morceaux s'enfoncent dans la terre. De sa tombe il ne reste qu'un piédestal, une colonnade et la plaque émaillée sur laquelle sont inscrits son nom, le lieu et la date de sa naissance, celle de son décès. Toute son existence réduite à quelques lignes, encore bien lisibles.

ICI REPOSE LE CORPS DE
Jeanne TANNEAU
Née à Sauzé-Vaussais le 14 mars 1909
Décédée à Saint Romans le
21 avril 1919
ADIEU BEL ANGE

Bernard Ruhaud vit à La Rochelle. Il a publié récemment *De partout on voyait la mer*, nouvelles (Rumeur des âges, 2004) et *On ne part pas pour si peu* (Stock, 2002).
Séverine Martin est photographe plasticienne. Originaire d'Aiffres (Deux-Sèvres), elle travaille dans l'un des ateliers d'artistes de la ville de Poitiers.

Elle était née à Sauzé-Vaussais, un village situé plus au sud. Sauzé-Vaussais – Saint-Romans-lès-Melle. Dix ans et une vingtaine de kilomètres. Comme des causes de son décès, on n'en saura pas davantage sur les raisons qui ont amené Jeanne et ses parents à venir s'installer ici. Famille, besoin, travail ? Melle est proche. Une industrie s'y développe qui circonscrit l'exode rural aux limites d'un canton voisin. L'opportunité d'un logement, le règlement d'un héritage. L'annuaire indique toujours la présence d'une famille Tanneau à Saint-Romans-lès-Melle, d'autres portent ce nom à Aiffres, à Pamproux et La Mothe-Saint-Héray. Mais personne à Sauzé-Vaussais, du moins dans les pages blanches. On en trouve encore un peu plus loin et en plusieurs endroits du département, à Vasles, Niort, et Ensigné, à Soudan et bien au-delà, jusqu'à Tours. Que savent-ils de la brève existence de leur jeune parente ?

Adieu bel ange. Trois mots d'amour. Elle fut chérie au point qu'on ne veuille laisser d'elle que le souvenir de sa jeunesse. Et c'est aussi tout cet amour que l'on retient. On imagine la petite Jeanne belle et joyeuse de son vivant, vêtue de blanc les jours de fête, vêtue de blanc aussi, un peu plus tard, dans le cercueil plus court qu'à l'ordinaire. Avril 1919. Quelques mois à peine après que les canons ont cessé de décimer quotidiennement et par milliers d'autres enfants, d'un peu partout. Dix sept noms inscrits dans la pierre du monument de Saint-Romans. Autant de familles, plus les amis, tout un village, tous les villages encore meurtris mais soulagés que ce soit fini, pouvant enfin, pour Jeanne et tous les autres, tenter de rebâtir un avenir moins sombre. Dix-sept hommes, pas bien vieux eux non plus, vaillants probablement et amoureux, qui sait. Peut-être un parent de Jeanne, frère, oncle ou proche cousin.

Avril 1919. Un hiver de paix qui s'achève, le premier après quatre années de désastre. Est-t-il revenu assez d'hommes pour travailler les champs ? Il y a tant à faire. Un matin de printemps se lève, humide et beau. Les autres enfants sont déjà à l'école. Là-bas les volets sont restés fermés. A quelle heure est-elle morte ? N'a-t-elle pas trop souffert ? Un à un les voisins défilent. Ils se décoiffent avant d'entrer. Les parents pleurent. Les autres aussi ont du mal à retenir leurs larmes. Ce n'est ni le meilleur ni le mauvais qui reste, c'est l'essentiel. Près d'un siècle plus tard, l'inscription résiste à l'oubli. Le souvenir de Jeanne a survécu, fidèle à l'amour qu'on lui a porté. Bel ange, tendre amour, petite fille, ta trop courte existence contenue dans ces mots inscrits en bas d'une plaque, dans un cimetière où, malgré tout, le temps s'obstine à nous la dire. ■

Poitou-Charentes ne respecte pas Kyoto

L'agence Poitou-Charentes énergie déchets eau (APCEDE), en partenariat avec l'Ademe et le Conseil régional a mesuré la part de responsabilité de la région Poitou-Charentes dans les émissions nationales de gaz à effets de serre (GES)[1] liées à la consommation d'énergie. Il apparaît que la région n'est pas la meilleure des élèves et qu'en aucun cas elle ne satisferait aux engagements du protocole de Kyoto. En effet, selon les inventaires du Centre interprofessionnel technique d'études de la pollution atmosphérique (Citepa)[2], cette dernière émet 3,2 % des GES français alors qu'elle ne représente que 2,3 % du produit intérieur brut (PIB). Les émissions par habitant (11 teqCO_2) sont supérieures à la moyenne nationale (9 teqCO_2) et les émissions par euro de valeur ajoutée dépassent de 25 % le niveau français. Parmi les principaux types de gaz, le dioxyde de carbone arrive en tête, il représente 65 % des émissions de GES en Poitou-Charentes. Viennent ensuite le protoxyde d'azote (20 %) et le méthane (14 %). Les principaux secteurs émetteurs sont l'agriculture (26 %), le résidentiel tertiaire (25 %), le transport (24 %) et l'industrie (20 %). Les trois derniers secteurs émettant principalement du dioxyde de carbone tandis que l'agriculture émet surtout du protoxyde d'azote, issu des engrais.

«Les différentes initiatives existant pour diminuer les émissions de gaz à effet de serre vont dans la bonne voie, note Michel Gioria, chargé de mission énergie et effet de serre à l'Ademe, mais elles ne sont pas d'une ampleur suffisante. Il faut absolument mettre l'accélérateur.» De fait, une action intitulée Démarche initiative climat a été initiée par l'Ademe et le Conseil régional en septembre 2004 pour répertorier les freins à l'action et identifier les moyens d'incitation en réunissant tous les acteurs concernés. Les propositions seront consignées dans un livre blanc remis à la présidente de Région le 16 février 2006, date anniversaire de l'entrée en vigueur du protocole de Kyoto. Ce livre blanc doit aboutir à la mise en œuvre d'actions propres à faire respecter le protocole. C'est-à-dire réduire les émissions régionales de 800 000 teqCO_2.

Rappelons que les actions engagées pour réduire les émissions n'empêcheront pas un changement climatique déjà amorcé. La température moyenne en France a déjà augmenté de 0,9 °C. En revanche, il est encore possible d'agir sur l'ampleur de ce changement. La fourchette annoncée par le Groupement international d'experts sur les évolutions du climat (Giec) est comprise entre 1,4 et 5,8 °C de plus sur la surface de la planète. «60 % de la fourchette dépend des choix de développement que nous ferons.»

En tout état de cause, il faudra agir dans deux directions : diminuer rapidement les émissions mais aussi s'adapter à un changement inéluctable.

Dans cette perspective, quels paysages composeront le visage de Poitou-Charentes en 2050 ? «A ma connaissance, aucun laboratoire n'a encore modélisé l'impact des changements climatiques sur un paysage dans sa globalité.» En revanche, les études se multiplient d'une part sur les changements déjà observés depuis les cinquante dernières années (dates de récoltes et de floraisons par exemple), d'autre part sur l'impact potentiel du changement climatique sur des systèmes particuliers (les sols, l'eau, l'enneigement, etc.).

Anh-Gaëlle Truong

Le document *Impacts potentiels du changement climatique en France au XXIe siècle* est disponible sur le site de la Mission interministérielle de l'effet de serre : www.effet-de-serre.gouv.fr
Le bilan effet de serre de la région est disponible sur le site de l'Apcede : www.apcede.com

1. Dans le cadre des inventaires nationaux d'émission de GES réalisés par le Citepa.
2. Les chiffres avancés par le Citepa dans le cadre des inventaires régionaux ne sont pas conformes aux exigences comptables du protocole de Kyoto. Avec les inventaires conformes qui doivent être prochainement menés, la région Poitou-Charentes sera la première à disposer de tels outils.

Pierre David - musées d'Angers

Ci-contre : Philippe Cognée, *Recyclage VI*, 2005, 230 x 170 cm, fusain et acrylique sur toile. Jusqu'au 28 août à la biennale d'art contemporain de Melle.

LES ENJEUX DU DÉVELOPPEMENT DURABLE

Le développement durable s'est imposé comme une évidence. Alibi ou véritable élément de stratégie, ce concept aux contours flous est encore largement méconnu et incompris, restreint à une catégorie limitée de personnes et de structures. Il reste néanmoins un extraordinaire fédérateur d'idées et de projets novateurs.

Ce constat a conduit, en 2003-2004, les acteurs de la culture scientifique réunis autour de l'Espace Mendès France de Poitiers, à organiser des journées d'études. Un livre réunit une partie des multiples contributions. Elles proposent d'entrer dans la problématique complexe du développement durable, d'envisager des pistes qui visent à son intégration dans différents domaines d'activités, d'ouvrir une discussion critique sur les enjeux du développement durable.

***Les enjeux du développement durable*, dirigé par Patrick Matagne, préfacé par Edgar Morin, publié par L'Harmattan.**

A chacun son paysage

Le service culturel de l'Université de Poitiers organise les rencontres «A chacun son paysage» pour 2005-2006. Ce projet culturel et artistique sur la thématique du paysage se déclinera tout au long de l'année à travers différentes approches et disciplines, en partenariat avec les structures culturelles de la ville de Poitiers, du département et de la région. Croisant les points de vue de multiples intervenants (artistes, écrivains, sociologues, architectes), «A chacun son paysage» s'intéresse à l'évolution du paysage, à ses organisations matérielles et à ses représentations.

Le programme débute en septembre avec «A l'est de l'océan», exposition itinérante de photographies de Claude Pauquet réalisées sur le littoral atlantique, d'Hendaye à Bray-Dunes. «Dans mes travaux sur le territoire, dit-il, je tente de me réapproprier le réel, de photographier l'incertitude du territoire social en mutation, les lieux intermédiaires, l'érosion, l'ordinaire, la zone d'entre-deux, imprécise, là où les choses se mêlent.» D'autre part sont organisés sur la thématique du paysage des ateliers de pratique artistique théâtrale (le Théâtre du Trèfle, la Clique d'Arsène et Sans Titre Production), photographique (Claude Pauquet) et chorégraphique (Daniel Dobbels).

Il est prévu qu'un cycle de conférences explore des thèmes tels que le paysage en peinture et au cinéma, le corps et l'architecture, de même que la protection des espaces naturels et les politiques d'aménagement du littoral. Une journée d'étude pluridisciplinaire sera consacrée à la réalité du paysage à travers diverses approches scientifiques, en partenariat avec l'Espace Mendès France ; puis une autre, sur la peinture et la photographie, qui allie intervention de conférenciers et projet expérimental avec les photographes Marc Deneyer, Thierry Girard et Claude Pauquet.

D'autres manifestations auront lieu, entre autres un cycle de films sur le paysage avec le Théâtre-Scène nationale de Poitiers, une exposition de bandes dessinées, une intervention de Pierre Mariétan, spécialiste de musique spatiale et environnementale, sur le paysage sonore, une exposition sur les paysages italiens par l'association étudiante Cassini et un colloque organisé par Michel Périgord sur «le paysage, objet politique et social». ***A. D.***

Le café de la Poste à Marsilly en Charente-Maritime.

Claude Pauquet

Franck Gérard, *Economie de marché, paysage de production* ; la Mussotière, Verruyes, Deux-Sèvres, avril 2005. Photographie réalisée pour la biennale d'art contemporain de Melle, Romanes 2005.

calendrier
des festivités culturelles

Pages réalisées par **Anh-Gaëlle Truong**

JEUDIS MUSICAUX DES ÉGLISES ROMANES

Un concert, une église. Les jeudis en pays Royannais ponctuent chaque semaine d'été d'une double découverte. Du 2 juillet au 22 septembre. 05 46 22 19 20

CORRESPONDANCES AU FIL DU THOUET

Parrainé par Pierre Amoyal, le festival consacre sa 9e édition à Bach. Du 18 juin au 31 juillet. 05 49 65 21 99 ville-thouars.fr/correspondances

LES POLYCHROMIES DE NOTRE-DAME-LA-GRANDE

Mise en lumière, la façade de Notre-Dame retrouve chaque soir ses couleurs perdues, à Poitiers jusqu'au 18 septembre.

HIP HOP N'CO

Ateliers de danse, de graffs, pour être DJ ou maîtriser la musique assistée par ordinateurs. Mais aussi des spectacles et des rencontres. La planète hip hop est à Poitiers du 2 au 9 juillet.
05 49 88 05 55

Louise Brooks

LA ROCHELLE DU 1er AU 11 JUILLET

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Rétrospectives (Louise Brooks et Michael Powell), nuit blanche (avec Marlon Brando), hommages (Liv Ullmann, Blake Edwards …), découvertes et avant-premières...
Tout ce qu'on ne voit pas sur d'autres écrans.
Tel. 01 48 06 16 66 www.festival-larochelle.org

MAISON DU COMÉDIEN MARIA CASARÈS

Maria Casarès a fait don du domaine de la Vergne à la commune d'Alloue (Charente). Depuis, ce lieu sans équivalent est dédié au théâtre et aux comédiens en résidence. En compagnie des comédiens Hugues Quester, Denis Llorca, Joël Jouanneau, Charles Gonzalès, Davis Lescot, des chanteurs Hélène Viaux et Jacques Bertin et des œuvres de Musset, Dostoïevski, Elfriede Jelinek, Clarice Lispector. Du 24 juin au 10 juillet. 05 45 31 81 22

Marie-Pierre Parthenay et Sandrine Bourreau

NUITS ROMANES À SAINT-PIERRE DE PARTHENAY-LE-VIEUX

Echange vivant et humoristique entre une artiste, Sandrine Bourreau dans son personnage de Claudette Fuzeau, et une historienne, Marie-Pierre Parthenay. Le duo réinvente la visite guidée en s'appuyant sur un monument emblématique de la Gâtine romane pour évoquer l'art roman mais aussi la civilisation des XIe et XIIe siècles. Du 1er au 3 juillet à 20h30 à Saint-Pierre de Parthenay-le-Vieux. Le 8 juillet en l'église de Saint-Généroux à 20h30. Quatre dates dans d'autres monuments sont programmées les 10, 17, 23 et 29 juillet, dans la journée. Claudette y est accompagnée d'un guide-conférencier. 05 49 63 13 86

FESTIVAL AU VILLAGE

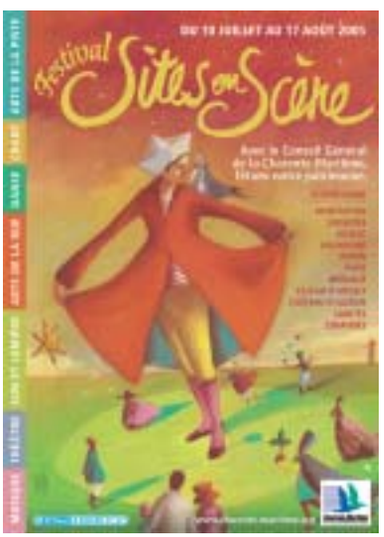
Orchestré avec Jean-Pierre Bodin, le festival fait se croiser l'étrangeté de Johann le Guillerm, la danse d'Andrea Sitter, les mots de Pierre Ascaride, de Gérard Guillaumat, du Théâtre de l'Ephémère et les voix de Gérard Morel, Bernard Joyet, Geoffrey Oryema… Du 2 au 9 juillet à Brioux-sur-Boutonne.
05 49 27 57 95 festivalauvillage.free.fr

MERCREDIS DU JAZZ
Dans les quartiers de la ville de Rochefort du 6 juillet au 31 août. 05 46 82 65 46

CHEMINS DE MUSIQUE
Quatre week-ends consacrés à la relecture des grandes expressions musicales, du Moyen Age à aujourd'hui, avec notamment le claveciniste Pierre Hantaï, un concert hommage à Honegger et Claudel, et une création de Pierre Doury. A Ligugé, Nouaillé, Saint-Benoît, Rouillé, Fontaine-le-Comte, Jaunay-Clan. Du 2 au 24 juillet. 05 49 55 89 00 cheminsdemusique.fr

JAZZY ...SI
Trois jours et trois concerts par jour pour ce festival jazz entièrement gratuit. Avec, entre autres, Tom Mc Clung, la Goutte au nez et Xavier Richardeau. A Niort du 6 au 8 juillet. 05 49 78 71 78

FESTIVAL DES JEUX
Du 6 au 17 juillet, Parthenay devient le plus grand plateau de jeu d'Europe. 3 000 jeux et jouets y sont en accès libre et gratuit. 05 49 94 24 20 jeux-festival.com



SITES EN SCÈNE
Du 10 juillet au 17 août, le festival Sites en scène propose 45 soirées de spectacle et de fête, la plupart gratuites, dans des sites historiques ou naturels de la Charente-Maritime : Saint-Porchaire (château de la Roche Courbon), Montguyon, Surgères, Rochefort, Jonzac, Royan, Pons, Brouage, Saint-Jean-d'Angély, Le Château-d'Oléron, Saintes, Esnandes. L'offre est très large, du théâtre au cirque, de la musique baroque au jazz, du son et lumière à la pyrotechnie. Tout le programme sur www.charente-maritime.org

LA ROCHELLE DU 12 AU 17 JUILLET

FRANCOFOLIES

Plus de cent concerts au cours de 6 jours et 6 nuits que dure LE festival de la chanson française. Des noms : Lavilliers, Gréco, De Palmas … Des prénoms : Camille, Arno, Kent, Mickey, Dimitri. Mais aussi Pink Martini, Paris Combo, Kool Shen, Tiken Jah Fakoly, Raul Paz, Mano Solo… Et tous ceux dont on ne sait encore rien.
Tel. 05 46 50 55 77 www.francofolies.fr

MUSIQUES ET DANSES DU MONDE
Le 9 juillet, soirée avec Les Hurlements D'Léo, Gwana diffusion et Paris Combo. Le reste du festival s'ouvre aux traditions de la Serbie, du Vietnam, du Brésil ou de la Papouasie. Airvault du 8 au 14 juillet. 05 49 64 73 10

LES OREILLES EN ÉVENTAIL
L'Angleterre donne le la au festival des musiques actuelles de Saintes. Outre une dizaine de concerts gratuits, la manifestation propose Michael Jones en ouverture et Celtic Legends en clôture. Du 9 au 14 juillet à Saintes. 05 46 92 34 26

FESTIVAL DES ENFANTS DU MONDE
350 jeunes artistes venus de 11 pays différents présentent leur folklore à Saint-Maixent du 9 au 16 juillet. 05 49 76 13 77

LE RÊVE DE L'ABORIGÈNE
Premier festival de didgeridoo, guimbarde et chant diphonique. Airvault du 15 au 17 juillet. 05 49 70 84 03 membres.lycos.fr/lereveaborigene/

ATOUTS ARTS
Le festival s'est forgé une identité autour des musiques nomades. Cette année, la planète expose ses facettes celtiques (Red Cardell), mongoles avec les chants diphoniques, de Trinidad (Renegades Steel Orchestra), malgaches (Alafia) et polonaises. A Thouars du 15 au 23 juillet. Gratuit. 05 49 66 24 24

ESTIVALES DE COURÇON
Tango, country, flamenco, danses celtiques dans le nord de l'Aunis du 16 au 30 juillet. 05 46 01 93 60 aunisverte.com

NUITS MUSICALES
Dans l'église monolithe d'Aubeterre-sur-Dronne du 16 juillet au 13 août avec le Collegium musicum d'Aquitaine, les Banchieri Singers et le Sextuor vocal de Hongrie, Thierry Jobit et Primo Luci. 05 45 98 57 18

EUROCHESTRIES
Festival d'orchestres de jeunes venus de tous pays. Du 18 au 29 juillet en Charente-Maritime et du 22 au 28 août en Deux-Sèvres. 05 46 48 31 26 eurochestries.com

FESTIVAL DU CONTE
Veillées à la citadelle, spectacles jeune public, apéricontes avec les meilleurs conteurs. Le Château-d'Oléron du 18 au 22 juillet. 05 46 47 60 51

FESTI'VAUX
Avec Bratsch (musique tsigane) et Les Frères Brothers (humour a capella) à Vaux-sur-Mer du 19 au 21 juillet. 05 46 23 53 00

KIF'FESTIVAL
Dub, jungle, soul, électro sur les bords de Dronne à Saint-Aigulin, les 22 et 23 juillet. Avec Zenzile le soir du 23 juillet. 06 84 33 00 97

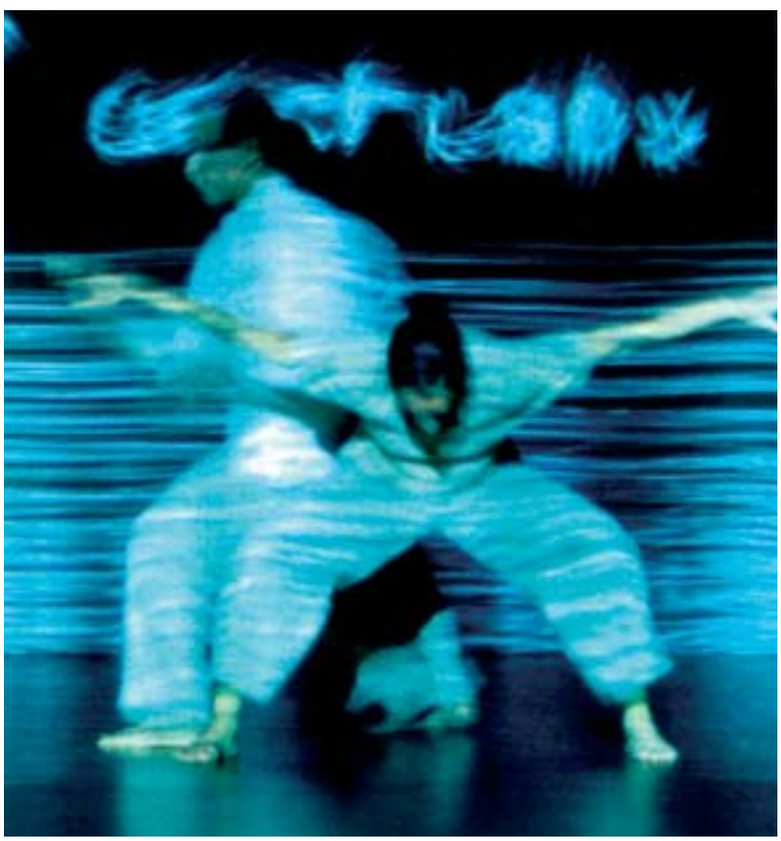
LES VOIX D'AULNAY
Du 20 juillet au 12 août, la très belle église romane d'Aulnay-de-Saintonge accueille 6 ensembles vocaux dont l'ensemble Venance Fortunat le 8 août et les Sardes Cuncurdu et Tenore de Orosei le 12 août. 05 46 33 14 44

RÉSONANCES
Trois nuits dansantes à l'extrême s'annoncent à Résonances, le festival gratuit de Rochefort : celle des tambours d'Afrique et de la voix noire sera rythmée par les Tambours de Brazza, celle de la salsa et du groove par Bonga. La nuit du Brésil et du concert de feu est entre les mains des Comandos Percu. Du 20 au 22 juillet 05 46 82 15 15

Michel Garnier

Paul Van Nevel

LE FESTIVAL DE SAINTES
«Saintes n'est plus un festival de musique ancienne. On y écoute cinq siècles de musique (toujours) contemporaine.» Ce moment majeur de l'année musicale est celui des créations (Moultaka, Ceeulers, Paulet), des recréations (Katarina Livljanic et l'ensemble Dialogos), des interprètes (Benjamin Alard, Maude Gratton, Michel Chapuis, Peter Wispelwey et Jean-Claude Pennetier) et des instruments (un violoncelle Guadagnini, l'orgue rénové de la cathédrale Saint-Pierre ou la copie d'un pianoforte viennois). Du 14 au 24 juillet. 05 46 97 48 48 festival-saintes.org


Les mains blêmes

PARTHENAY DU 21 AU 24 JUILLET

NPAI - NOUVELLES PISTES ARTISTIQUES INCLASSABLES

Le festival fait se répondre et se correspondre la musique, la danse, la vidéo et la lecture en laissant une grande part à l'improvisation. A voir : Le Cube, spectacle-performance de 9h alliant musique électronique et cinéma, Les Mains Blêmes de la Compagnie Yann Lheureux mêlant danse, musique et projection de dessins sur palette graphique et la création du trio de Jérôme Bourdellon sur une nouvelle de Richard Wright avec la voix enregistrée de Joe McPhee lisant le texte… Inclassable. 05 49 64 24 24 festival-npai.com

OFF DU NOMBRIL
Trois soirées à réserver à Pougne-Hérisson : le 21 juillet, nuit de pleine lune, pour visiter le jardin des histoires, suivre un cours d'agriculture biodynamique ou écouter un astrophotographe. Le 9 août, jour de la Saint-Amour : visite coquine du jardin des histoires, les amours des animaux par le professeur Jaulin et atelier de graffitis amoureux. Et le 21 août, Concerto pour tracteur dirigé par Jean-François Prigent. 05 49 64 19 19

AUGUSTE RODIN

Le musée Sainte-Croix prête sa collection d'œuvres de Camille Claudel pour une exposition à Québec et Détroit. Il expose, à la place, sept bustes de Rodin : quatre plâtres, un bronze, un marbre et une terre cuite.

Vénus de Willendorf, Basse-Autriche (28 000 à 21 000 ans)

FEMMES DÉESSES

Quelque 180 pièces du Proche et du Moyen-Orient, de l'Egypte, de la Grèce et de l'Etrurie composent un portrait-mosaïque de la femme à travers l'archéologie. Jusqu'au 2 octobre au musée des tumulus de Bougon. 05 49 05 12 13 deux-sevres.com/musée-bougon

JULES VERNE

Deux expositions «De la terre à la lune» et «Voyage au centre de la terre» sont présentées dans le cadre de l'année Jules Verne. Ces expositions s'intéressent plus particulièrement aux aspects scientifiques sous-jacents des périples des Voyages extraordinaires. Elles suggèrent un aller et retour entre la science au XIXe siècle, la curiosité qu'elle a provoquée dans le public et les développements actuels des sciences et des techniques. Du 28 juin au 31 décembre à l'Espace Mendès France à Poitiers.

JEAN-MICHEL ALBEROLA

Pour l'école d'arts plastiques de Châtellerault, l'artiste a réalisé un mur peint, «Abécédaire (version déployée)», et a remis gracieusement à l'artothèque un ensemble unique d'œuvres. Du 2 juillet au 31 août. 05 49 93 03 12

RENCONTRES PHOTOGRAPHIQUES DE NIORT

L'association Pour l'instant accueille cet été en résidence 8 jeunes photographes : Marie Snauvaert, Guillermo Mora, Liza Ngyuen, Lucile Nabonnand, Karine Portal, Sandrine Marc, France Dubois, Grégory Valton, sous le conseil artistique de Charles Harbutt. Leurs photographies réalisées à Niort seront visibles au Moulin du roc du 19 septembre au 20 octobre. Président de l'agence Magnum pendant 4 ans, Charles Harbutt est une grande figure du photojournalisme des années 1970. Du 1er juillet au 20 septembre au Moulin du roc, une exposition de son travail personnel mené depuis 20 ans présente notamment des images inédites de la révolution cubaine. Durant la même période, Brigitte Grignet expose à la galerie Aux rendez-vous du neuf (9, rue Baugier). Ces rencontres sont aussi l'occasion de découvrir les clichés de Georges Queuille, pharmacien niortais né en 1854, grand voyageur, totalement inconnu. Sa collection a été récemment repérée dans les Archives départementales des Deux-Sèvres. Au Moulin du roc, du 1er juillet au 22 octobre. 06 82 11 05 26 Pourlinstant.com

Charles Harbutt

ANGE LECCIA ET JACQUES VIEILLE

En 1793, les Marseillais ont combattu à Thouars les rebelles vendéens. La Convention nationale décréta la commande d'un obélisque en l'honneur de tous ceux qui avaient péri dans la ville. Il ne se concrétisera jamais. C'est dans ce cadre qu'en 1994 Ange Leccia et Jacques Vieille ont été invités à investir un lieu de leur choix pour la réalisation d'œuvres contemporaines. Ils ont choisi l'ancienne prison du XVIIe siècle : la tour du prince de Galles. Entrée gratuite. 05 49 66 66 52

TEXAS

Les tableaux de Jay Nombalais mettent le spectateur face à l'étendue du pouvoir et du bien-être texan et face à sa nécessaire expansion. Cette expansion s'est réalisée le 14 juin par un accroissement de 96 m² du territoire du Texas avec l'annexion de la librairie le Feu Rouge. Exposition jusqu'au 30 juillet 2005 à la galerie le Feu Rouge à Poitiers. 05 49 37 85 33 lefeurouge.com

Christian Vignaud - musées de Poitiers

Le déjeuner sur l'herbe, 1953

POITIERS JUSQU'AU 18 SEPTEMBRE

MAURICE MAZO

Le musée Sainte-Croix expose 85 œuvres du peintre (dessins, pastels, gouaches, huiles) ; sans nul doute une des plus grandes rétrospectives consacrées à l'artiste (1901-1989) resté fidèle à la tradition classique. Du 20 mai au 18 septembre au musée Sainte-Croix. 05 49 41 07 53

«CONTRÉE» DU FRAC

Sous ce titre, le Frac Poitou-Charentes réunit des œuvres de sa collection pour deux expositions qui évoquent le paysage, jusqu'au 22 octobre. A Angoulême, hôtel Saint-Simon, 05 45 92 87 01, et à Saint-Jean-d'Angély, musée des Cordeliers, 05 46 25 09 72

PEINTRES DE PARTHENAY ET DE GÂTINE

L'exposition donne un aperçu pictural du patrimoine de la Gâtine au XIXe siècle. Jusqu'au 30 septembre au musée Georges-Turpin. 05 49 64 53 73

CHROMOS ET DÉCOUPIS

De grandes marques comme Poulain, Lu ou Liebig ont diffusé beaucoup d'images publicitaires réalisées en chromolithographie. Des images que l'on donnait aux enfants sages, aujourd'hui recherchées par les collectionneurs. Sur le thème de la gastronomie et de la vie quotidienne, des chromos et découpis (images ayant la forme de ce qu'elles représentent) sont à découvrir au musée de la coiffe et du Pays pelebois, à Souvigné (Deux-Sèvres), jusqu'en septembre, le dimanche ou sur rendez-vous. 05 49 76 00 87

MONTMORILLON JUSQU'AU 31 AOÛT

JEAN DIEUZAIDE

A l'Octogone de la Maison-Dieu, exposition de clichés d'un grand nom de la photographie, Jean Dieuzaide (1921-2003). 05 49 84 30 00

MARK DION

Inspiré par la collection bâtie sur le thème des cabinets de curiosités du château d'Oiron, Mark Dion a conçu un ensemble d'œuvres qui sont présentées jusqu'au 2 octobre. Parallèlement, toujours à Oiron, des œuvres monumentales rarement exposées ont été choisies dans les collections du Fonds national d'art contemporain et du Frac Poitou-Charentes. 05 49 96 51 25

DELPHINE COINDET

Une colonne provenant du sous-sol bétonné d'un centre d'art de Lausanne est reconstruite à l'envers et recouverte de crépi noir. Le module acquiert dans le cœur de la chapelle Jeanne d'Arc une nouvelle dimension d'ordre symbolique. Inversion et dualité sont au centre du travail de Delphine Coindet. A Thouars du 25 juin au 16 octobre. 05 49 66 02 25

MICHEL DANTON

Un texte sur la rose nourrit depuis 15 ans le travail du peintre Michel Danton. Pigments, liants, tarlatanes, vieux papiers cousus, tissés sont les moyens qu'il utilise pour lui redonner vie à chaque œuvre. Jusqu'au 25 septembre au musée d'art et d'histoire de Cognac et à la médiathèque de Saintes. 05 45 32 07 25

SAFARI DE GLEN BAXTER

Depuis 1999, Glen Baxter est invité permanent de *L'Actualité*. Pour chaque édition, cet artiste anglais – il vit à Londres – dessine une nouvelle étape de son safari historico-gastronomique en Poitou-Charentes. Les dessins originaux sont exposés cet été par l'école d'arts plastiques de Châtellerault à la salle de la Redoute.
Du 2 au 30 juillet. 05 49 93 03 12

JEAN-CHARLES BLAIS

A Châtellerault, le «fantôme du Chat noir» s'est glissé dans le jardin du musée Sully. Hommage de Jean-Charles Blais au Chat noir, célèbre cabaret parisien fondé par Rodolphe Salis (né à Châtellerault en 1851, mort à Naintré en 1897). L'artiste s'est inspiré d'une figurine du théâtre d'ombres d'Henri Rivière qu'il compare à «du Walt Disney avant l'heure». «En guise de boîte magique, précise-t-il, j'ai placé la sculpture sur un angle de mur, comme une ombre portée, sorte de petite mécanique minimum.» La pièce en acier Korten a été découpée au laser par Brionne industrie à Naintré… 05 49 21 01 27

Non, c'est pas vrai, Cheikhou Bâ

CHEIKHOU BÂ

Des élèves des lycées agricoles de Melle, Angoulême, Thuré et Venours ont suivi la biennale d'art contemporain de Dakar en mai 2004. Ils ont proposé à un artiste peul, Cheikhou Bâ, de venir en résidence dans leurs lycées. Le fruit de ces résidences est exposé à l'espace d'art Rurart (Vienne). Parfois proche de la bande dessinée, l'œuvre de Cheikhou Bâ développe une dimension métaphysique, nourrie des expériences de l'artiste, de ses doutes, de ses angoisses mais aussi de sa sérénité. A Rouillé, jusqu'au 2 décembre.
05 49 43 62 59 rurart.org

ANTONIO SEGUI

Le dessin est souvent féroce, expressionniste, toujours sensible, chez cet artiste né en 1934 en Argentine, qui vit à Paris depuis 1962. Le centre d'arts plastiques présente des peintures, sculptures et gravures (1980-2005) aux Voûtes du port à Royan, du 14 juillet au 9 octobre.
05 46 39 06 07

MONIQUE TELLO ET SYLVIE RENO

De grandes peintures de paysages de Monique Tello sont installées au cloître des Dames blanches du 8 juillet au 13 août (rue Saint-Michel à La Rochelle- 05 46 51 51 51), ainsi que les sculptures en carton de Sylvie Reno à l'espace d'art contemporain (28, rue Gargoulleau - 05 46 34 76 55) du 23 juillet au 15 octobre.

HÉLÈNE MOOREN

Peintures récentes sur toile, bois et papier d'une artiste qui s'inscrit dans la tradition picturale abstraite, à la médiathèque de Rochefort (Corderie royale) du 6 juillet au 28 août. 05 46 82 66 00

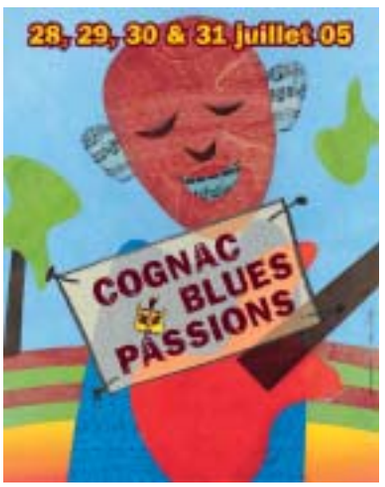
SANXAY LES 8, 10 ET 12 AOÛT

LA BOHÈME

Trois représentations en plein air dans le théâtre gallo-romain de Sanxay. *La Bohème* de Puccini est interprétée par des artistes de renommée internationale dont Stefano Secco et Alida Barbasini.
05 49 44 95 38 opera-sanxay.net

SCÈNES DE JARDIN

Chaque jour, des jardins d'hôtels particuliers, de demeures ou de châteaux habituellement inaccessibles se font scènes pour chanteurs, musiciens, comédiens ou marionnettistes. A Saint-Jean-d'Angély du 24 juillet au 4 août.
05 46 32 04 72



BLUES PASSIONS

La grande fête du blues propose de nouveau 4 jours non-stop en compagnie entre autres de Joe Cocker, Mavis Staples, Mannish Boys, Willie King, Eddy Clearwater, Terry Callier, Roy Hargrove, Otis Taylor et Lazy Lester. A Cognac du 28 au 31 juillet. 05 45 36 11 81 bluespassions.com

CONTES EN CHEMIN

Douze communes des Deux-Sèvres proposent des haltes dans les bois, les lavoirs, les cours de ferme autour des arts de la paroles pour petits et grands. Du 22 au 31 juillet.
05 49 06 07 50 cc-valdesevre.fr

NEUVIL'EN JAZZ

Le Dany Doris Quintet entame les festivités jazz, suivi du Claude Bolling Big Band et de Calibella à Neuville-de-Poitou du 22 au 24 juillet.
05 49 54 47 80 neuvilenjazz.com

FESTIVAL HIPPIE

Hommage à Janis Joplin avec Beverly Jo Scott ainsi qu'une des légendes de Woodstock, Ten Years After. A Saint-Jean-d'Angély les 22 et 23 juillet. 06 86 75 30 18

TAPAS NOCTURNES

Vivaldi, musiques viennoises et musique à danser du XVIIe siècle composent cet assortiment de tapas nocturnes à Tonnay-Boutonne, Saint-Savinien, Matha du 26 au 30 juillet. 05 46 33 29 02

MUSIQUE Z'EN VRAC

Entre autres, Lio y interprète Prévert et Louis Bertignac chante le 29. Vitrac-Saint-Vincent du 26 au 30 juillet.
05 45 71 22 98

MONDIOFOLK

Les folklores d'Algérie, de Bachkirie, du Brésil, de Grèce, d' Inde, du Niger, de Panama et de la Slovaquie sont réunis autour du thème du mariage à Montguyon du 26 au 31 juillet pour la 27e édition de Mondiofolk.
05 46 04 10 60 mondiofolk.net

CONTES ET CONCERTS À FONTDOUCE

Contes, musique classique et jazz animent la première semaine d'août de l'abbaye de Fontdouce avec notamment le conteur et écrivain Pierre Dumousseau, le 4 août, Xavier Richardeau le 9 août ou le pianiste Philippe Giusano le 10. Le 11, Sylvia Howard invite Ronald Baker pour un hommage à Louis Armstrong. A Saint-Bris-des-Bois du 4 au 11 août.
05 46 74 77 08 fontdouce.com

BOULEVARD DU JAZZ

Stage, résidence, bal, concerts et lectures avec Marc Perrone et André Minvielle, les trios Didier Fréboeuf et l'Alouette, la fanfare Y'en a qui manquent pas d'air, François Bon, Dominique Pifarély et Diane Blanchard. Melle du 27 au 30 juillet. 05 49 27 01 28

DU 10 AU 15 AOÛT

FESTIVAL DE CONFOLENS

Depuis 48 ans, Confolens marie les folklores des cinq continents. Viennent pour la première fois en Europe les danseurs de Futuna et des ensembles de Palestine et de la république des Tchouktches. Avec, en outre, une soirée avec Jimmy Cliff le 9 et le 12 un concert du groupe Les Yeux noirs.
05 45 84 00 77 festivaldeconfolens.com

Ensemble de la république Tchouktes

HUMOUR ET EAU SALÉE

Avec, notamment, Laurent Gerra le 5 août à Saint-Georges-de-Didonne. Du 4 au 7 août. 05 46 06 87 98 humoureteausalee.net

LARYROCK

Festival en plein air à Chevanceaux les 5 et 6 août, avec le groupe Ange le 6 août. 05 46 72 69 51

ROCHEFORT EN ACCORDS

Premier festival de rencontres musicales acoustiques rock, folk, blues. Parmi les artistes attendus : David Thomas (chanteur de Pere Ubu), Paul Tiernan (guitariste de Donovan), Boo Hewerdine (producteur des Corrs), Claire Muldaur, John Lester, Geraint Watkins (pianiste de Paul Mc Cartney et Marc Knopfler), DJ Cole, Rodolphe Burger, Sylvain Vanot, Johan Asherton. Les 26 et 27 août à Rochefort. 05 46 99 08 60

ÉTÉ ANIMÉ AU CNBDI

Pendant l'été, le Centre national de la bande dessinée et de l'image d'Angoulême propose ses expositions Zep (et ateliers de création de costume Titeuf, à partir de 6 ans), Jules Verne à la blibliothèque, ses musées imaginaires et des stages : bande dessinée (à partir de 16 ans) avec des auteurs de l'atelier Sanzot et dessin animé pour enfants, adolescents et adultes. 05 45 38 65 65

LUMIÈRES DU BAROQUE

Lully, Couperin, Marin Marais, Charpentier, De Lalande… La musique baroque française est mise en lumière par de grands instrumentistes et solistes vocaux à l'initiative de l'ensemble Mensa Sonora à l'abbaye royale de Celle-sur-Belle et dans les églises romanes environnantes. Du 23 au 28 août. 05 46 00 13 33

FESTIVAL DU SILENCE

Le festival explore un champ artistique fascinant : le silence ou quand le corps devient langage. Films muets, spectacles d'expression corporelle et théâtre traduit en langue des signes sont au programme du 29 août au 11 septembre à Saint-Palais. 05 46 23 22 58

COUP DE CHAUFFE

Les arts de la rue à Cognac du 2 au 4 septembre. 05 45 82 17 24 avantscene.com

LES CONCERTS ALLUMÉS

Les artistes plasticiens de la lumière et concepteurs d'éclairage allumeront les monuments de Poitiers accueillant en même temps les concerts des Eléments, Alexandre Tharaud, Fretwork, Jean-Paul Lécot, Musicatreize, Blindman, Maude Gratton, Christophe Desjardins, Red Byrd, Prometheus. Du 22 au 25 septembre à Poitiers. 05 49 03 18 98

CRESCENDO

Six concerts rock gratuits avec des groupes venus de toute l'Europe. Saint-Palais-sur-mer, les 19 et 20 août. 05 46 23 22 58

GARTEMPO

Reggae, ska, chanson française, jazz avec Musique à ouïr, le Bonheur des ogres, Taxyfolia, Rastabigoud, Léopold s'affole et Mr Lune. A Montmorillon du 7 au 9 juillet. Gratuit. 05 49 91 04 88

FREE MUSIC

La java-rock des Hurlements d'Léo, le R&B de Sharon Jones, le noise pop de Ghinzu tissent la trame du festival à Montendre, les 8 et 9 juillet. 05 46 49 46 45

SAVEURS MUSICALES

Matmatah en tête d'affiche et cinq autres groupes mâtinant le rock de ska ou de musique celtique. A Barbezieux les 8 et 9 juillet. 05 45 78 87 43

FESTIVAL DE LA CORDE

Cordes vocales, instruments à cordes, jeux de cordes et funambules : Charroux prend le lien à la lettre. Du 8 au 10 juillet. 05 49 87 60 12

L'EMERILLON D'ALIÉNOR

A Poitiers, le 11 août 1137 est un grand jour. C'est le couronnement d'Aliénor et de Louis VII comme duchesse et duc d'Aquitaine. Hauts dignitaires, chevaliers, troubadours et gens du peuple vont participer à l'événement. Si personne ne joue les trouble-fêtes… dans ce jeu multimédia d'aventure (à partir de 7 ans) intitulé *L'Emerillon, enquête à la cour d'Aliénor d'Aquitaine*, conçu et réalisé par Némopolis, société installée à Paris et à Poitiers. Avec une pointe d'humour, des images et des animations de qualité, ce jeu permet de visiter Poitiers au Moyen Age et d'apprendre énormément de choses sur l'histoire, les monuments et la vie quotidienne, aussi bien sur la cuisine médiévale que sur les joutes oratoires et échanges de gros mots. Et ce qu'on apprend au fil de l'aventure pourra resservir en classe car tout a été vérifié et estampillé par des médiévistes.

Opa Tsupa

PARTHENAY DU 14 AU 21 AOÛT

DE BOUCHE À OREILLE

A la croisée des cultures populaires, De Bouche à Oreille propose de nouveau une programmation hors des sentiers battus. Quatre créations : Panic ! de Dominique Bourdin avec Christian Pacher, un trio vocal féminin, le duo Bouffard / Chabenat et les violons du Rigodon. Et une multitude de rendez-vous pendant toute la semaine.
05 49 94 90 70 deboucheaoreille.org

Le zizi de Barbezieux

Par **Denis Montebello**

La dame qui m'en parle pour la première fois, une coupe de champagne à la main, un gâteau diminué dans l'autre, l'a connu dans sa jeunesse, elle a un sourire entendu. Et bien que je me dise, en écoutant ce sourire, en l'auscultant, qu'elle m'entraîne dans une chasse au dahu, que la traque se révélera tôt ou tard traquenard, que celui qui se laisse prendre est forcément le gibier qu'il poursuit, je joue le jeu. Qu'importe le Graal, pourvu qu'on ait la quête[1]. Tant pis si elle n'a pas de fin. Tant pis si elle me précipite dans quelque bois des pas perdus, si c'est le labyrinthe de la folie.

La dame parle d'un gâteau d'enfance. D'un gâteau que je n'ai pas connu dans mon enfance, errant que j'étais dans la grande forêt. Et cueillant les champignons. Ou à défaut leurs noms. Je me souviens ainsi du *phallus impudicus*, appelé aussi *satyre puant*. Je ne sais plus très bien si j'ai d'abord rencontré la chose ou le nom, mais je me rappelle que la chose, quand je la rencontrais, me paraissait très bien *porter* son nom, lui ressembler parfaitement. Mes yeux en témoignaient, quand sur ce phallus dressé par hasard ils se posaient, ou mon nez, quand de loin il détectait cette discrète odeur de charogne qui me faisait fuir le pendu enterré là, sous les feuilles. Ce champignon ne se cachait pas, d'où son nom. Il ne se cachait ni sous son nom ni dans les livres. Ce champignon existait, je l'avais rencontré. Maintes fois. Et toujours sans le chercher.

Je ne le cherchais pas, vu qu'il n'était pas comestible. Tandis que ce *zizi* qui se mange, qui était même, selon la dame qui l'a bien connu dans sa jeunesse à Barbezieux, *extrêmement exquis*, ce gâteau, je ne le connais ni des lèvres ni des dents. Ni même par ouï-dire, contrairement à la fameuse *zézette de Sète*. Que je tiens d'amis très fidèles, très fiables, et qui l'ont de leurs yeux touchée. Dans la vitrine où elle était exposée, à Sète. Chez le pâtissier qui la présentait comme spécialité de Sète. Cela sans rire, et je sais mes amis incapables d'avoir inventé cette découverte pour s'amuser de ma crédulité, ou dans le but plus charitable – plus intéressé – de nourrir mon texte. Toutefois, je le sais aussi, il arrive que le diable parle par la bouche de personnes que nous ne soupçonnons pas, nous tente avec des mots dont nous ne voyons pas le sucre, transforme en client le poète qui passait par là et qui a eu le malheur de s'arrêter à ce qu'il prenait pour d'innocentes allitérations.

Je parle du *zizi de Barbezieux*. D'un gâteau fantôme. Ni plus ni moins que le bonheur censé habiter là, sous ce nom qui évoque les brebis qu'on y menait paître, les bergers et leurs idylles, et dans un cadre qui n'est pas si éloigné qu'il y paraît de ces «Vosges ingrates et essentielles», comme dit Henri Thomas, et de la façon nomade que j'y avais d'habiter. D'ailleurs il y a dans ce département qui m'a vu naître un village, Vervezelle, qui vient comme Barbezieux de *berbicile*, «la bergerie».

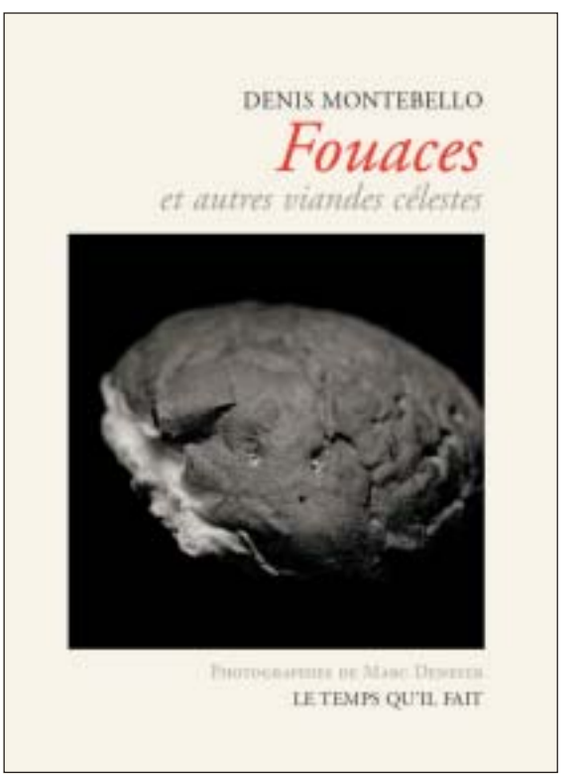
Oublions la pastorale et revenons à notre gâteau fantôme. Fantôme ou fantasme ? Pour cela, il y a des sites. *Chat* en direct avec des centaines de femmes, hommes, couples. Son sourire accroché dans les branches. Comme dans les images devinettes. Sa tête coupée recoupée par la micheline. Sa tête de chat pourrit chaque jour un peu plus. Dans les branches et sous le tunnel. Inutile de chercher. Dans les chemins creux ou avec son moteur préféré. On aura beau taper *zizi de Barbezieux*, le brave toutou ne rapportera rien à son maître. Il ne trouvera rien sous ce nom et dans la grande forêt. En revanche un docteur vous propose une consultation gratuite. Le spécialiste de l'agrandissement du pénis. Méthode 100 % naturelle. Et sans douleur. Ou une Mélusine vous retient avec son *zizi*. Vous goûterez bien de ce bonheur, n'est-ce pas, la spécialité de Barbezieux.

HIC HABITAT FELICITAS, dit-on à Pompéi. Aux clients de la boulangerie. Où un phallus un tantinet priapique attire le chaland tout en éloignant le mauvais œil. Et rappelle que nous sommes bien chez Modestus. Que c'est là qu'on a rendez-vous.

Voilà des miracles comme il s'en produit sans cesse dans cette forêt qu'on traverse. Dans cet espace ouvert aux rencontres et au merveilleux qu'on nomme aujourd'hui le web. Impression de déjà-vu ? D'être passé plusieurs fois devant cette fontaine ? D'avoir vu sans la voir cette dame avec ses gâteaux des Rameaux ? D'avoir goûté de ces *pines*[2], puisque c'est sous ce nom d'abord qu'elle les propose, d'avoir trouvé, d'avoir écrit qu'elles aussi portaient bien leur nom, qu'elles lui ressemblaient même un peu trop ?

Cela se soigne. En lisant Proust. En reprenant une petite madeleine. Et de ces délicieux buissons. Des aubépines, précise la dame, en vidant votre coupe.

Les textes et photographies de cette chronique parus entre 1998 et 2003 sont réunis dans *Fouaces et autres viandes célestes*, éd. Le temps qu'il fait, 144 p., 17 €



(1) On évitera ici *la quéquette du Graal*. Certains diraient l'incontinence verbale. D'autres qui ne reculent pas devant les plus méchants jeux de mots, forcément y auront pensé, des Christian Prigent, des Jean-Pierre Verheggen, inventeurs ou amateurs d'*opéra-bouche*. Or il apparaît qu'un seul a osé, un seul a cédé à la tentation, à la facilité, et c'est Jean-Edern Hallier dans son *Evangile du fou*. On sait où cela l'a conduit.

(2) De cette *pine à Voudon, la meilleure de la région*, comme on disait à Barbezieux, selon André Reynaud, et dans sa jeunesse.

Vies à vies / Portrait de ville

La biennale d'art contemporain de Melle est une «expérience vivante de l'art en prise directe dans la vie quotidienne», ainsi que l'affirme Dominique, directrice de cet événement qui se prépare tout au long de l'année. En effet, les artistes sont invités à créer des œuvres spécifiques pour «capter le visage de la ville à travers ceux et celles qui y vivent». Par exemple, Jean-Louis Schoellkopf a photographié 104 familles dans leur intérieur, le peintre Arthur Lambert a fait le portrait de 19 personnes (principalement des commerçants, qui exposent les peintures in situ), Eric Watt a réalisé un journal vidéo à plusieurs voix avec des jeunes, étudiant ou travaillant à Melle, Franck Gérard a photographié le grand marché du vendredi matin et suivi quelques-uns des commerçants non sédentaires dans leurs «paysages de production».

Michel Jeannès (et la Mercerie) est un acteur de la «construction sociale par l'intervention artistique». Il crée des ZIP (zones d'intention poétique) à partir du bouton ou PPOCC (plus petit objet culturel commun). Par exemple, il invite à «coudre un bouton à son histoire» ou à faire le récit de sa «boîte à boutons – boîte à mémoire». Et comme il joue aussi avec les mots, il a ajouté une anagramme sur le mur de l'école «maternelle» : «Melle en art».

Cette biennale au cœur de l'humain, qui a mobilisé une cinquantaine de partenaires, se déploie dans toute la ville.

Jusqu'au 28 août. 05 49 29 15 10
melle-villedart.fr

Jean-Louis Schoellkopf

Arthur Lambert

Erwin Wurm

12 ARTISTES, 4 ÉCRIVAINS ET 1 MUSICIEN

Philippe Cognée, Franck Gérard, Cécile Hartmann, La Mercerie & Michel Jeannès, Kôichi Kurita, Arthur Lambert, Yan Pei-Ming, Jean-Louis Schoellkopf, Patrick Tosani, Eric Watt, Erwin Wurm, Xavier Zimmermann.

La biennale organise aussi des rendez-vous littéraires pendant le festival Boulevard du jazz, du 27 au 29 juillet, avec François Bon et le violoniste Dominique Pifarély, Denis Montebello, Ulysse Dubois, conteur poitevin, et Marc Arseneau, poète acadien du Nouveau-Brunswick.

bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

- ❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)**
- ❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)**
- ❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité**

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____